

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA VALEUR D'ÉCHANGE DE LA COMPAGNIE INTIME :
NÉGOCIER L'ARGENT ET L'INTIMITÉ EN *SUGAR DATING*

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE

PAR

CATHERINE LAVOIE MONGRAIN

FÉVRIER 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Un grand merci à toutes les personnes qui m'ont soutenue, de près ou de loin, durant mon parcours au doctorat. À ma directrice de recherche, Chiara, merci pour ta confiance en moi, ta grande disponibilité, ton soutien et de m'avoir menée infailliblement à pousser mes réflexions. À mon conjoint, Matt, thanks for your patience, for your undeniable support and for encouraging me to undertake and continue this project when I had doubts. À toutes et tous mes ami·es et aux nombreuses personnes que j'ai croisées tout au long de mon parcours qui m'ont questionnée à propos de mes études, merci pour votre curiosité, pour votre enthousiasme envers mon projet, pour votre ouverture d'esprit et pour vos partages. Votre intérêt envers ma thèse a été une de mes plus grandes motivations. Aux personnes qui m'ont généreusement offert leur temps pour m'aider à m'informer sur ce sujet et me faire découvrir leur univers : cette thèse n'aurait pas pu être rédigée sans vous, un grand merci! Il en est de même des organismes et regroupements m'ayant offert un soutien financier, vos contributions sont essentielles. Je remercie également les membres de mon jury d'évaluation de thèse pour leurs commentaires très pertinents et pour les échanges très stimulants que nous avons eus durant ma soutenance. Enfin, merci aux nombreuses personnes chercheuses, travailleuses communautaires ou militantes que j'ai côtoyées lors de formations, de cours, de séminaires, de colloques, de collaborations ou autres qui m'ont partagé leurs perspectives sur mon sujet et ont contribué à faire progresser mes réflexions.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES TABLEAUX.....	vi
RÉSUMÉ	vii
ABSTRACT	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I Argent et intimité : une liaison dangereuse	8
1.1 Sortir les arrangements transactionnels intimes de l’obscurité	10
1.2 Accusations de prostitution : de la tolérance mal assumée à la croisade répressive	16
1.3 Mal nécessaire ou violence?.....	21
1.4 Les arrangements comme rencontres des mondes hostiles	28
1.5 Transactionnalité	33
CHAPITRE II Regards sociologiques sur les frontières entre l’intime et l’économique.....	37
2.1 Le calcul et les relations intimes	39
2.2 L’affection et le travail du sexe	44
2.3 Transgressions et stigmates au féminin.....	51
2.4 Trois faces d’un même objet	62
CHAPITRE III Approche méthodologique et épistémologique	65
3.1 Théorisation ancrée constructiviste et épistémologie du point de vue situé féministe	68
3.2 Influences théoriques.....	73

3.3 Démarche de recherche	75
3.3.1 Échantillonnage, recrutement et composition du corpus.....	76
3.3.1.1 Personnes pratiquant le <i>sugar dating</i> ou autre arrangement similaire ...	76
3.3.1.2 Corpus de textes prescriptifs	79
3.3.2 Méthodes de collecte et d'analyse des données.....	81
3.3.2.1 Entretien individuel et analyse de contenu thématique	81
3.3.2.2 Analyse critique du discours	84
3.3.3 Processus de théorisation.....	86
 CHAPITRE IV Performances de féminité respectable et désintéressement : le paradoxe du <i>sugar dating</i>	 89
4.1 Un arrangement transactionnel... intime.....	93
4.2 Au-delà des illusions : fabriquer une expérience affective d'intimité.....	99
4.3 La « petite femme parfaite ».....	104
4.4 Faire disparaître la transactionnalité.....	116
4.4.1 Édulcorer l'argent	120
4.4.2 Signifier la relation	127
 CHAPITRE V (Re)signification des échanges ou les insuffisances de la métaphore commerciale	 133
5.1 La rationalisation comme solution à la « crise » de l'intimité	136
5.2 <i>Sugar babies</i> : des femmes libres et libérées.....	142
5.3 L'authenticité des femmes en question	157
5.4 Égalité, sincérité et supériorité morale	165
 CHAPITRE VI La valeur de la compagnie des <i>sugar babies</i>	 169
6.1 L'argent, principal incitatif.....	171
6.2 Le paiement est-il nécessaire?	176
6.3 Déterminer la valeur de la compagnie des <i>sugar babies</i>	180
6.4 Confondre la fiction à la réalité	192
 CONCLUSION.....	 208
 ANNEXE A Exemples d'affiches de recrutement.....	 219

ANNEXE B Exemple de grille d'entretien.....	222
BIBLIOGRAPHIE	224

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 3.1 Profil des participant-es	78
---	----

RÉSUMÉ

Une croyance culturelle répandue considère que ce qui est intime ne peut être économique et vice-versa. Selon elle, non seulement l'intimité ne doit pas être vendue, elle ne peut être vendue. Pourtant, il existe de nombreuses formes d'arrangements entre deux personnes impliquant l'échange de performances affectives et sexuelles qui se revendiquent d'être intimes et significatives. C'est le cas du *sugar dating*, un « nouveau » mode de fréquentation où des *sugar daddies* (généralement des hommes plus âgés) font profiter leurs *sugar babies* (généralement des jeunes femmes) de leurs ressources symboliques et matérielles en échange de leur compagnie intime. Le *sugar dating* facilite la mise en relation de personnes souhaitant former de tels échanges par l'entremise de plateformes web, la plus notoire d'entre toutes étant celle de Seeking Arrangement.

Cette thèse de doctorat a pour objectif principal d'approfondir les enjeux causés par l'assujettissement paradoxal du *sugar dating* à un ensemble d'injonctions culturelles, sociales et morales niant son droit à l'existence, en raison de la croyance selon laquelle la réelle intimité ne peut être vendue. Pour ce faire, je propose entre autres de conceptualiser comme « transactionnalité » le ressenti de malaise, d'inconfort, de gêne qui est occasionné par la perception que les intérêts individuels/transactionnels d'un-e partenaire supplantent ses intérêts relationnels/intimes en importance dans un arrangement. Les affects associés à la transactionnalité questionnent le caractère authentique de l'intimité partagée et nuisent à la mise en place et au maintien d'arrangements harmonieux. Ce paradoxe a été exploré lors d'entretiens individuels effectués auprès de huit femmes *sugar babies* et de deux *sugar daddies*, de même qu'au travers d'une analyse critique du discours de textes prescriptifs visant à normer le *sugar dating*.

Trois effets structurants de l'approche véhiculant l'idéal normatif de la séparation nette et sans équivoque de l'intime et de l'économique sont observés dans le cadre d'arrangements transactionnels comme le *sugar dating*, se voulant à la fois intime et économique. Tout d'abord, la nécessité de réduire la transactionnalité pour mener à bien l'expérience affective d'intimité recherchée par les *sugar daddies* dédouble le travail à performer par les *sugar babies*. Ensuite, les nombreuses contestations idéologiques se trouvant en filigrane de la construction sociodiscursive du *sugar dating* créent une instabilité symbolique ouvrant la porte aux multiples interprétations

pour ce type d'arrangement, allant de l'échange marchand d'égal à égal à l'exploitation de personnes vulnérables. Enfin, la qualification des arrangements comme prioritairement intimes contribue à mettre en place des normes contrôlant strictement l'accès des femmes à la compensation financière, constituant la principale motivation d'une quantité importante de *sugar babies*.

Ces effets structurants révèlent de nombreux enjeux sociaux entrelacés avec la croyance culturelle et morale que l'intimité ne peut être vendue. D'abord, la constitution du *sugar dating* en tant qu'expérience « supérieure » à la vente brute de services sexuels, notamment par la mise à distance de la transactionnalité et la performance d'intimité authentique, représente un outil de distinction sociale. La production (limitée) d'intimité constitue un mode d'acquisition de respectabilité et de valeur morale qui repousse par le fait même au bas de la hiérarchie sociale les arrangements où une telle intimité n'est pas privilégiée. Ensuite, la transactionnalité menace l'ordre du rapport d'autorité entre pourvoyeur-récepteur des services intimes et « pourvue »-prestataire de ces services. La recherche délibérée et ouverte de compensation financière menace les possibilités d'expression d'une masculinité traditionnelle de *care* qui se manifeste notamment par le contrôle de la distribution des ressources et qui est centrale aux arrangements de *sugar dating*. Les complicités mises en relief dans cette thèse entre structures sociales inégalitaires et croyances culturelles dominantes soulèvent de nombreux questionnements concernant la réelle valeur d'échange de la compagnie intime.

Mots clés :

Rapports de genre, classe sociale, intimité, travail du sexe, prostitution, transactionnalité, *sugar dating*

ABSTRACT

The idea that what is intimate cannot be economic and vice-versa is a common cultural conception. According to this idea, not only should intimacy not be sold, it cannot be sold. There are however numerous types of arrangements between two people where affective and sexual performances are exchanged all the while claiming to be intimate and meaningful. This is the case with *sugar dating*, a “new” type of dating where *sugar daddies* (generally older men) share their material and symbolic wealth with their *sugar babies* (generally younger women) in exchange for their company. *Sugar dating* allows people who wish to engage in these exchanges to do so by putting them in touch through dating websites, the most notorious of which is Seeking Arrangement.

This PhD thesis aims to explore the impacts of *sugar dating*'s paradoxical subjection to cultural, social and moral mandates that negate the possibility of its existence because of the belief that real intimacy cannot be sold. In doing so, I conceptualize the unease, awkwardness and embarrassment that the perception that a partner's individual/transactional interests in the arrangement exceed their relational/intimate interests as “transactionality”. The affects associated with transactionality question the authenticity of the intimacy offered and harm the development and sustainability of harmonious arrangements in the long run. This paradox was explored through individual interviews conducted with eight *sugar baby* women and two *sugar daddies*, as well as through a critical discourse analysis of prescriptive texts that aim to norm *sugar dating*.

Three structurally defining impacts of the worldview conveying the normative ideal of a clearcut and unequivocal separation of the intimate and economic are observed in transactional arrangements claiming to be intimate and economic like *sugar dating*. First, the need to reduce transactionality in order to achieve the affective experience of intimacy sought after by *sugar daddies* doubles the labour to be performed by *sugar babies*. Second, the numerous ideological conflicts occurring in the backdrop of the sociodiscursive construction of *sugar dating* create a symbolic instability that opens the door to a multitude of interpretations, ranging from a commercial exchange between equal partners to an exploitation of vulnerable people. Finally, the marking of arrangements as chiefly intimate contributes to implementing norms that strictly

control women's access to financial compensation, which appears to be a main motivator for an important quantity of *sugar babies*.

These structural impacts reveal the intertwining of the cultural and moral belief that intimacy cannot be sold with a number of social issues. First, the representation of *sugar dating* as "superior" to the raw selling of sexual services, achieved notably through the repelling of transactionality and the performance of authentic intimacy, constitute an instrument of social distinction. The (limited) production of intimacy allows the acquisition of respectability and moral value and, in so doing, pushes arrangements where intimacy is not sought after down the social ladder. Second, transactionality threatens to disrupt the authoritarian order in the relationship between the provider-receiver of intimate services and the "kept" person-provider of these services. The deliberate and open search for financial compensation is incoherent with the expression of a traditional caring masculinity, enabled by the control over the distribution of resources within the relationship and which is central to *sugar dating* arrangements. The collusion between social structures of inequality and dominant cultural beliefs put forward in this thesis raises a number of questions regarding the real exchange value of intimate company.

Keywords :

Gender relations, social class, intimacy, sex work, prostitution, transactionality, *sugar dating*

INTRODUCTION¹

L'argent et les relations intimes ne font pas bon ménage dans notre société. Les malaises que l'argent provoque quand il s'invite inévitablement à la table des échanges amoureux, amicaux et, même, sexuels, ne sont que trop familiers pour la plupart d'entre nous. La question « une ou deux factures? » à la fin d'un premier rendez-vous. Le rappel à une amie qu'elle nous doit vingt dollars. Le verre offert dans un bar par une personne qui ne nous plaît pas. La séparation des biens lors d'une rupture. Le montant de n'importe quelle cotisation volontaire destinée à un proche. Le contrat pré-nuptial. Certaines relations dépendent de cet emmêlement entre argent et partage d'intimité et une personne mal avisée pourrait être tentée de croire que l'habitude et la conscience du caractère transactionnel de la relation effaceraient les inconforts qu'un tel amalgame occasionne habituellement dans d'autres circonstances. Parmi ces relations, on retrouve évidemment celles qui impliquent la vente de services sexuels. La première image qui vient à l'esprit est celle d'une travailleuse du sexe et de son client, négociant de manière détachée et factuelle les pratiques sexuelles à performer et leur tarif respectif. Pour plusieurs, il s'agit là de la plus flagrante, voire de la plus choquante, des imbrications entre argent et intimité. Mais, au-delà de l'image stéréotypée d'une transaction sexuelle strictement commerciale et dépourvue d'affection entre étrangers, il existe tout un monde de relations transactionnelles où ces mélanges sont le fruit d'accords singuliers ou de normes sous-culturelles. En particulier, ces dernières années ont vu naître un type de

¹ Ce projet de recherche a bénéficié d'un financement de la part du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

fréquentation amoureuse et sexuelle pour lequel les échanges monétaires et intimes sont à la fois essentiels et hautement codés. Ce type s'appelle *sugar dating* et son créateur, Seeking Arrangement.

En une phrase, on pourrait définir le *sugar dating* comme une relation pseudo-amicale ou pseudo-romantique dans laquelle une jeune personne offre sa compagnie intime et, le plus souvent, sexuelle à une personne plus âgée en échange d'avantages matériels ou symboliques. En dépit des multiples variations pratiques qui découlent de son caractère plurivoque, il s'agit d'abord et avant tout d'une relation fondée sur un échange, un engagement à répondre mutuellement aux besoins et désirs de son ou sa partenaire, qui impliquent d'ordinaire, pour l'un·e, le partage d'une compagnie intime agréable et, pour l'autre, le partage de ressources économiques. C'est la dénomination de la relation qu'entretient le personnage culturellement bien ancré de *sugar daddy* avec sa compagne plus jeune et plus attirante, que Seeking a baptisée « *sugar baby* ». Le travail du sexe n'a habituellement aucune prétention à faire naître l'amour, ni même à promouvoir le développement de relations affectives significatives. Le *sugar dating*, oui. En ce sens, le *sugar dating* promeut et s'enracine encore plus dans l'entrelacement gênant et angoissant de l'argent et de l'intimité. En tant qu'élément fondamental à ce type de fréquentation, cela signifie-t-il que le paiement de la compagnie intime y est normalisé et, par conséquent, peu enclin à provoquer le malaise? La réponse est, ironiquement, non.

C'est de cet inconfort déclenché par le contact direct entre le financier et l'intime dont il est question dans cette thèse de doctorat. Selon l'experte en sociologie économique Viviana Zelizer, une tendance courante dans les sociétés occidentales est de concevoir les transactions économiques et l'intime comme des éléments appartenant à des univers hostiles (2000; 2005, p. 96). Zelizer définit les transactions économiques comme les interactions sociales de consommation, de production, d'acquisition et de distribution de biens et de services (2005, p. 13). Les relations

intimes, quant à elles, sont des relations sociales distinctes dans lesquelles on retrouve une proximité émotionnelle, le partage d'information et la connaissance de l'autre, des actions mutuelles pour « faire » l'intimité et des normes guidant la conduite et la distribution de légitimité (Forstie, 2017). L'approche refusant leur emmêlement, répandue dans les institutions juridiques, les analyses socioscientifiques et les croyances communes, considère l'économie et l'intimité comme des mondes antagonistes dont la nette séparation doit être préservée à tout prix. Le *sugar dating* est une mise au défi directe de cette logique : non seulement il brouille dans la pratique les frontières entre ces univers hostiles, il le fait de façon délibérée. Il est, en ce sens, transgressif. Or, comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent, l'influence tentaculaire de l'approche en mondes hostiles se répand jusque dans des arrangements qui la questionnent et enfreignent ses règles, comme le *sugar dating*. Les guides normatifs du *sugar dating* ne proposent pas une contre-culture; ils essaient tant bien que mal de composer avec les diktats du rejet dominant des intersections entre l'intimité et l'argent. Sous ces conditions, leurs imbrications continuent de déranger et ce, même pour des partenaires consciemment impliqués dans une relation fondamentalement transactionnelle.

Cette thèse de doctorat a pour objectif principal d'approfondir les enjeux causés par l'assujettissement d'un « nouveau » mode de fréquentation – le *sugar dating* – à un ensemble d'injonctions niant son droit à l'existence – l'approche en mondes hostiles. Pour ce faire, je propose entre autres de conceptualiser comme « transactionnalité » ce ressenti que j'ai jusqu'à présent qualifié de malaise, d'inconfort, de gêne qui est occasionné par la rencontre des mondes de l'intime et de l'économique (voir section 1.5 pour une définition et une discussion plus approfondies du concept). La transactionnalité est notamment utile pour saisir le passage d'un système idéal de codes et de normes à l'encadrement et, surtout, à la complication de la mise en pratique concrète des relations d'échange comme le *sugar dating*. Bien qu'il soit surtout question de *sugar dating* dans cette thèse, je n'ai aucunement la prétention

d'offrir ici un portrait représentatif de son expérience, ni par les *sugar babies*, ni par les *sugar daddies*. D'abord, les relations qui se revendiquent de ce qualificatif sont extraordinairement variées; du contrat semblable au travail du sexe à la relation amoureuse pragmatique, le *sugar dating* ne se traduit pas qu'en un type de configuration (Scull, 2019). Ensuite, la logique d'échantillonnage employée dans mon projet de recherche ne vise pas la généralisabilité des résultats à une population, comme c'est le cas dans beaucoup d'enquêtes quantitatives (Charmaz, 2006). L'objectif n'est pas de typologiser des individus en décrivant leurs vécus le plus scrupuleusement possible, ni de prétendre parler en leur nom, mais d'analyser un processus social pour lequel la perspective de ces individus est fort utile et informative.

Parce qu'il est possible de l'interpréter comme la rétribution d'un accès sexuel, le *sugar dating* est souvent amalgamé avec le travail du sexe et la prostitution. Par conséquent, d'aucuns pourraient entretenir l'espoir que je ferai, au travers des pages qui suivent, l'argument qu'il faille l'abolir par la criminalisation. Ces personnes seront déçues. Même si je souhaite au bout du compte avoir pu contribuer aux débats qui déchirent les féministes entre elles depuis au moins une cinquantaine d'années, à savoir s'il faut éradiquer la prostitution ou reconnaître la vente de services sexuels comme un travail, le but de cette thèse n'est pas et n'a jamais été de servir un programme politique anti- ou pro- travail du sexe. Certes, en tant que féministe, je me montre critique envers le *sugar dating* et les discours qui le norment pour des raisons qui deviendront plus évidentes à la lecture et qui n'ont rien à voir avec des questionnements ontologiques sur ce qui constitue un réel choix ou une violence inhérente. Dit plus clairement : cette thèse n'est aucunement vouée à démontrer par A plus B que le *sugar dating* est une oppression envers les femmes qui doit être abolie, ni par ailleurs à en faire l'éloge en raison de ses soi-disant bienfaits émancipateurs. C'est d'abord et avant tout la curiosité qui m'a menée vers ce terrain d'enquête et ce n'est qu'après avoir interrogé des personnes concernées, questionner les multiples

discours qui tentent de le signifier, pris connaissance des enjeux et débats sociaux, politiques et scientifiques qui l'entourent et longtemps réfléchi à mes analyses que j'ai pu commencer à envisager les apports possibles de ma recherche à ces différends qui divisent les féministes.

Par ailleurs, en ce qui concerne les expressions « prostitution » et « travail du sexe » : la première est, selon moi, obsolète et ne mérite pas d'être utilisée, surtout pas dans des écrits scientifiques, pour représenter quelque réalité qui soit. Je ne l'emploie que par référence à une conceptualisation sociohistoriquement située ou, avec ses mots de la même famille (pute, putain, prostituée), à un stigmaté (plus à ce sujet à la section 2.3). « Travail du sexe » est un concept beaucoup plus utile d'un point de vue analytique, mais je suis partagée quant à son emploi pour désigner le *sugar dating*. D'une part, il provient de travailleuses du sexe militantes, souvent féministes, cherchant à faire reconnaître leurs activités comme un travail et, donc, à être respectées dans l'exercice de leurs fonctions et à pouvoir bénéficier des avantages, notamment juridiques, qui proviennent d'une telle reconnaissance. Toutefois, il sous-entend que la pratique représente en soi un boulot, une affirmation qui est loin de faire consensus pour les *sugar babies* que j'ai interviewées et qui ne rend pas justice à son caractère hautement ambigu, à l'interstice du contrat et de la relation. Par précaution, résolvons donc d'appeler le *sugar dating*, « *sugar dating* »; je laisserai à d'autres, si elles le jugent nécessaire, le loisir de faire l'argument que le *sugar dating* constitue par définition un travail du sexe, car ce n'est ni mon intention, ni pleinement mon opinion.

Comme je l'ai mentionné, ma thèse prend pour objet l'influence de l'approche en mondes hostiles sur des arrangements qui la défient, et de la résultante affective de ces contradictions, que j'appelle la transactionnalité. Pour aboutir à l'exploration sociologique de cette intrigue, je débute, au premier chapitre, avec sa mise en problème. Je décris en plus de détails le *sugar dating* et ses réceptions au Québec et

ailleurs dans le monde et je discute de plusieurs approches pour réfléchir les relations qui impliquent l'échange de paiements contre un accès sexuel. Je termine ce chapitre en approfondissant le concept de transactionnalité. Au chapitre II, je présente trois champs de recherche qui traitent, de façons différentes, des imbrications entre argent et économie. Leurs objets divergent : ils sont la place de l'argent et de l'instrumentalisation dans les relations intimes, la commercialisation de l'intimité dans le travail du sexe et la stigmatisation des femmes contrevenant à l'antagonisme de ces univers. Ces trois champs de recherche permettent d'éclairer des facettes différentes de l'objet que je propose d'étudier. Le chapitre suivant est consacré à la méthodologie de mon projet de recherche et à la posture épistémologique qui la sous-tend. J'y décris la démarche de théorisation ancrée constructiviste qui a orienté le déroulement du projet en retraçant les étapes qui ont mené aux analyses. Ces étapes incluent des entretiens individuels semi-dirigés auprès de huit *sugar babies* et de deux *sugar daddies*, une analyse critique du discours d'une trentaine de textes qui visent à encadrer la pratique du *sugar dating*, ainsi que le processus de théorisation ayant mené, entre autres, au développement du concept de transactionnalité.

Les chapitres IV à VI présentent les résultats obtenus, accompagnés de réflexions théoriques selon des thématiques entourant le paradoxe central qu'est la soumission des normes du *sugar dating* à une approche niant sa possibilité d'existence. La discussion des résultats est ainsi intégrée à leur présentation et progresse de chapitre en chapitre, en élaborant à partir des réflexions déjà entamées dans les chapitres précédents. D'abord, nous abordons en quoi puisse constituer concrètement l'offre de sa compagnie intime dans ce contexte en explorant les différentes facettes du travail performé et de la gestion des impressions requise. S'attarder aux performances des *sugar babies* révèle le dédoublement du travail nécessaire au succès du service intime offert en raison de la menace de transactionnalité. Ensuite, le chapitre V déplace l'attention sur les discours qui encadrent et norment le *sugar dating*, de même que les luttes idéologiques sous-jacentes qui en orientent les contenus. La tendance culturelle

à qualifier les relations de soit intimes, soit économiques rend en effet symboliquement instables la définition du *sugar dating* et ses interprétations. En dépit des efforts des discours normatifs du *sugar dating* pour en faire une relation à la fois intime et marchande, cette compréhension est menacée par ses propres contradictions et par les interprétations y voyant une exploitation. Enfin, le chapitre VI s'attarde aux enjeux sociaux et matériels posés, entre autres, par l'incompatibilité entre le modèle relationnel proposé et les normes culturelles dominantes. Ces normes sont en effet instrumentalisées au profit de la valorisation de l'expérience intime pour les « payeurs » au détriment des prestataires de services pour qui l'accès à l'argent est fortement contraint et régulé. Au travers des différents effets structurants de la situation paradoxale posée par la mainmise de l'approche en mondes hostiles sur des arrangements la défiant comme le *sugar dating* se révèlent des rapports sociaux inégalitaires œuvrant en complicité avec l'approche en mondes hostiles. En conclusion, je résume les principaux apports analytiques et théoriques de cette thèse de doctorat et présente quelques pistes pour la recherche future.

CHAPITRE I

ARGENT ET INTIMITÉ : UNE LIAISON DANGEREUSE

Les arrangements relationnels qui mettent au défi la dissociation nette socialement prescrite entre tout ce qui touche à l'économique d'un côté et tout ce qui touche à l'intime de l'autre ne datent pas d'hier. Les courtisanes européennes de la Belle époque usaient de leurs charmes pour attirer les faveurs d'amants riches (Griffin, 2003). Les *charity girls* newyorkaises du début du siècle dernier se rendaient sexuellement disponibles aux hommes qui leur payaient des sorties (Clement, 2006). Dans la Chine précommuniste, il n'était pas rare que des hommes fortunés abritent leur jeune concubine sous le même toit que leur femme et prennent en charge leurs dépenses (Tran, 2015). Avant la répression de la prostitution au milieu du siècle dernier au Japon, les *geishas* espéraient dégoter un *dana* généreux pour assurer la prospérité de leur maison (Downer, 2001). La distribution des rôles de genre, plaçant les hommes dans celui de donateur financier-bénéficiaire de services intimes et les femmes dans celui de récipiendaire des dons-prestataire de ces services, demeure également une constante. Une des particularités du *sugar dating* est l'exposition quasi décomplexée du fondement transactionnel de ce type de relation et sa très grande accessibilité, facilitée par les technologies numériques. Les femmes d'une autre époque souhaitant maximiser la capitalisation de leurs attraits et de leur disponibilité sexuelle ont généralement fait face à un obstacle de taille, gracieusement mis de côté par les plateformes comme Seeking Arrangement : l'absence d'opportunité. Seule une minorité d'entre elles, avantagée par la beauté et par un rare accès direct aux hommes

de l'élite, ont réussi à faire « carrière » de cette façon. Avec l'aide de l'Internet, Seeking a en quelque sorte démocratisé l'échange de compagnie intime et sexuelle contre argent en créant des espaces de rencontre virtuels.

Apportons un bémol en ce qui concerne la révélation au grand public de l'essence de la relation de *sugar dating*. Le *sugar dating* se revendique publiquement de rassembler des gens dans le but de conclure un accord donnant-donnant, mais là s'arrête la clarification de sa définition. Aucune des plateformes de rencontre en faisant la promotion ne spécifie la *nature de ce qui est échangé*; c'est-à-dire, dans la majorité des cas, une intimité incluant le plus souvent un accès sexuel contre des compensations financières. J'en détaille les raisons plus bas. Son caractère transactionnel n'est un mystère pour personne, mais les mécaniques du *sugar dating* demeurent néanmoins opaques et nébuleuses pour les non-participant-es. Cette timidité à exposer aux yeux de tous et toutes les façons dont il emmêle l'argent et l'intimité laisse le *sugar dating* échapper à la clandestinité la plus totale et lui permet d'infiltrer la culture populaire et de faire fleurir l'industrie qui le propulse. Jamais, dans l'histoire récente des pays nord-américains, les arrangements transactionnels intimes n'ont été si répandus dans la conscience collective et n'ont été autant à la portée de tous et toutes.

Dans ce chapitre, je détaille l'ampleur que prend le *sugar dating* au Québec et aux États-Unis, son pays d'origine. L'embrouillement des échanges, essentiel à cette popularisation, n'empêche toutefois pas que le *sugar dating* soit la cible d'accusations de prostitution. Je relève donc ensuite les différentes sources de ces accusations et les enjeux légaux qui concernent le *sugar dating*. Pour poursuivre, je discute des approches théoriques les plus influentes dans le paysage politique et scientifique pour réfléchir la source des échanges d'intimité contre argent et de l'asymétrie de genre qui les caractérise. J'évoque certaines des limites de ces approches et je présente des littératures en émergence qui mobilisent les réflexions de

Viviana Zelizer concernant l'approche en mondes hostiles (2005). Je clos ce chapitre en approfondissant le concept de transactionnalité.

1.1 Sortir les arrangements transactionnels intimes de l'obscurité

Le phénomène social qu'est maintenant devenu le *sugar dating* doit ses origines aux infortunes sexuelles et amoureuses d'un jeune homme timide doté d'un penchant pour les affaires. Étudiant d'origine singapourienne au Massachusetts Institute of Technology et autoproclamé « geek », Brandon Wade se désole dans sa jeune vingtaine d'avoir si peu de succès auprès de la gent féminine alors que ses comparses, plus attirants et plus populaires, enfilent les conquêtes sans grande difficulté. Même après avoir gradué et entamé une carrière florissante avec un salaire généreux, Wade peine à approcher les femmes. Puis, une idée lui vient à l'esprit. C'est sa mère, dit-il, qui l'a convaincu que la richesse et le succès feraient un jour de lui un homme désirable. C'est donc pour contourner ses problèmes de timidité et pour mettre à profit ses principaux atouts sur le marché des fréquentations sexuelles et amoureuses que Wade fonde en 2006 Seeking Arrangement².

Le récit de vie de Brandon Wade aide à comprendre dans sa formule la plus simple ce qu'est le *sugar dating*. Il s'agit d'abord et avant tout d'un modèle de fréquentation intime pour des hommes avec de bons moyens financiers qui cherchent la compagnie de belles et jeunes femmes, auxquelles ils n'ont autrement pas accès par défaut de désirabilité ou par rareté des lieux de rencontre. Des plateformes comme Seeking.com mettent en place la possibilité pour ces hommes de tirer directement bénéfice sur le plan intime de leurs richesses et de leur générosité. Pour ce qui est des femmes, en principe, le *sugar dating* est un raccourci vers l'univers des bourgeoiseries,

² Voir le témoignage de Wade à <https://www.businessinsider.com/brandon-wade-mit-nerd-built-a-10-million-sugar-baby-dating-empire-2012-4>

permettant à celles privilégiées par la beauté et le charme, mais désavantagées par leur position socioéconomique, d'entrer dans le monde exclusif des hautes sphères de la société. Le *sugar dating* est souvent décrit par Seeking comme un arrangement, mais un arrangement qui implique quoi au juste? La réponse est évasive. L'absence de définition claire de ce qui entre en jeu dans cet arrangement donne presque carte blanche à ceux et à celles qui le pratiquent. Dans l'idéal, il s'agit d'un échange se voulant mutuellement avantageux qui va comme suit : un *gentleman* d'un certain âge – le *sugar daddy* - se montre généreux envers une jeune femme – la *sugar baby* - qui lui fait passer du bon temps en l'accompagnant dans ses sorties et en se montrant sexuellement ouverte et disponible. En pratique, les arrangements sont variés, mais demeurent à l'intérieur d'un spectre sous-culturel similaire (Scull, 2019). Les *sugar daddies* s'attendent habituellement à fréquenter de jeunes femmes dont l'apparence est soignée, qui sont agréables et avec qui ils peuvent avoir des relations sexuelles régulières. Les *sugar babies* s'attendent le plus souvent à bénéficier financièrement de leurs arrangements, que ce soit sous la forme d'allocations mensuelles, de paiements à la rencontre, de paiement de dettes et de factures ou autres. Bien que centrale, la générosité des hommes ne fait l'objet d'aucune directive officielle qui encadrerait comment celle-ci doit se manifester et est officiellement laissée à la discrétion des hommes. En ce qui concerne la sexualité, le mot d'ordre de Seeking est que les femmes ne devraient avoir de relations sexuelles avec leur *sugar daddy* que si elles en ont envie. Une affirmation creuse, puisque ce type de relation est sujet à la norme hétérosexuelle de disponibilité sexuelle des femmes et l'accès sexuel est par conséquent fréquemment tenu pour acquis lorsqu'une entente est conclue (Palomeque Recio, 2021).

Les *sugar babies* ne sont pas que des femmes, mais elles le sont à très forte majorité; de même, on peut retrouver quelques *sugar mommas* sur Seeking, mais elles sont supplantées en nombre par les *sugar daddies*. Seeking rapportait en 2020 que le Canada représentait le troisième pays au monde avec le plus de membres inscrits sur

sa plateforme, soit plus d'1,5 million répartis de la façon suivante : 998 456 *sugar babies* femmes (66,3 %), 250 789 *sugar daddies* (16,6 %), 225 165 *sugar babies* hommes (14,9 %) et 32 546 *sugar mommas* (2,2 %)³. Les arrangements sont donc fortement genrés. L'imaginaire de Seeking repose en effet sur des normes traditionnelles concernant les rôles de genre, faisant des hommes des pourvoyeurs et appelant les femmes à user de leur charme et de leur beauté pour obtenir des ressources (Palomeque Recio, 2021). L'arrangement le plus commun est donc entre un *sugar daddy* et une *sugar baby* femme. Néanmoins, le *sugar dating* n'est pas confiné aux relations hétérosexuelles entre personnes cisgenre. Par exemple, il existe des plateformes de rencontre de *sugar dating* dédiées aux communautés LGBTQ+, comme GayArrangement.com (pour gais), PassionMature.com (pour lesbiennes) et certains sites comme SugarBabies.co permettent d'indiquer son genre comme « trans ».

Depuis sa création, Seeking n'a cessé de gagner en popularité aux États-Unis, au Canada et dans plusieurs autres pays du monde. En 2021, l'organisation affirmait compter plus de vingt millions de membres actifs dans 139 pays⁴. Dans une publication Facebook maintenant retirée de juillet 2020, Seeking plaçait Toronto au premier rang des villes canadiennes comprenant le plus de membres (224 364), suivie de Montréal (81 401)⁵. Ces chiffres semblent augmenter rapidement. Entre 2012 et 2016, le nombre d'inscrit·es canadien·nes aurait plus que doublé (Daly, 2017). La pandémie a également exacerbé l'intérêt entourant les arrangements de *sugar dating* et, surtout, les arrangements strictement virtuels. Seeking affirme avoir connu une augmentation de 21 % de ses membres canadiens de mars 2020 à janvier 2021 (Thomas, 2021). Étant donné le nombre élevé de fraudeurs, de faux profils et

³ <https://www.seeking.com/p/sugar-baby-university-2020/canada/>, accédé le 11 novembre 2021 par des archives Internet.

⁴ <https://www.seeking.com/about-us>, accédé le 11 novembre 2021.

⁵ <https://www.facebook.com/SeekingArrangement/photos/a.10150552571780092/10163977930405092/?type=3&theater>, accédé le 14 juillet 2020.

d'observateurs·trices sur Seeking, ces statistiques ne devraient pas être prises au pied de la lettre. Le nombre réel de personnes pratiquant activement le *sugar dating* par l'entremise de la plateforme est probablement beaucoup moins élevé que ce qu'affirme la compagnie, mais d'autres indicateurs permettent de remarquer l'amplification de l'engouement envers la plateforme et le *sugar dating* de manière générale.

La prospérité du *sugar dating* comme « industrie » est frappante. Seeking offre des comptes de base gratuits aux *sugar babies*, mais garnit ses coffres entre autres en facturant les *sugar daddies* avec des abonnements payants allant de 100 à 250 \$ US par mois⁶. Les *sugar babies* ont aussi l'option de prendre un abonnement payant leur offrant plus d'options pour filtrer leurs recherches et leur permettant de naviguer sur le site web sans publicité. Ces abonnements sont d'une valeur de 20 \$ US par mois pour un mois ou de 15 \$ US par mois pour 3 mois et sont gratuits pour les *sugar babies* qui utilisent une adresse courriel institutionnelle universitaire ou collégiale lors de leur inscription. Les revenus exacts de Seeking ne sont pas connus, mais étaient estimés à un total entre 30 et 40 millions de dollars américains par année par le magazine Forbes en 2017 (Stone). Depuis sa création en 2006, le nombre de sites web spécialisés en *sugar dating* ou communément utilisés pour le *sugar dating* (p. ex. le site de liaisons extraconjugales AshleyMadison) a explosé. Les noms de ces sites web et applications sont éloquents : SugarDaddyMeet, SecretBenefits, WhatsYourPrice (qui appartient également à Brandon Wade), RichMeetBeautiful, EstablishedMen, SugarDaddie et plusieurs autres. Malgré la multiplication de sa concurrence, Seeking demeure le site web le plus notoire. Plusieurs de ces nouveaux sites imitent son image de marque et ses expressions, ce qui leur vaut des poursuites au civil (Whitlock, 2020). Ces dernières années, le *sugar dating* a également migré

⁶ Information obtenue sur le site Seeking.com en date du 23 novembre 2021.

vers des plateformes de rencontre amoureuse et sexuelle générales comme Tinder et Bumble. Il n'est plus rare aujourd'hui d'y retrouver le lexique créé à l'origine par Seeking : arrangements, avantages mutuels, *sugar*, etc. Le *sugar dating* n'est plus cantonné aux marges du marché amoureux et sexuel, campé dans quelques sites spécialisés; il déborde jusque dans l'arène du *mainstream*.

L'infiltration du *sugar dating* dans la culture populaire aux États-Unis, au Canada et en Europe est un autre bon indicateur de la notoriété grandissante de ce type d'arrangement. Bien que la mise en scène ou la narration de relations intimes entre jeunes femmes et hommes âgés soit loin d'être nouvelle, ces relations sont aujourd'hui plus explicitement associées aux expressions « *sugar daddy* » et « *sugar baby* » et des références directes sont faites aux applications et sites de rencontre en ligne spécialisés en *sugar dating*. Le film *Shiva Baby* (Seligman, 2021), par exemple, met en scène une jeune *sugar baby* féministe et juive qui tombe par hasard sur son *sugar daddy* lors d'une shiv'ah. Les nombreux jeux de mots et sous-entendus révèlent dès les premières scènes du film la nature de leur relation en empruntant à plusieurs reprises le lexique du *sugar dating*. La scénariste et réalisatrice de *Shiva Baby*, Emma Seligman, travaille actuellement sur un projet de comédie mettant en scène les péripéties d'une *sugar baby* newyorkaise pour la populaire chaîne HBO (White, 2021). Similairement, le film *Widows* (2018) du réalisateur Steve McQueen incorpore le *sugar dating* dans le déroulement de son récit. Au bord du gouffre financier à la suite du décès de son mari, Alice, une des quatre veuves du film, désespère à l'idée de devoir se trouver un emploi quand sa mère glisse devant ses yeux une tablette sur laquelle on y voit un site web « d'arrangements ». Elle l'encourage à tirer profit de sa beauté et à se trouver un *sugar daddy* pour assurer sa sécurité économique. Sur un ton plus humoristique, la série télé *Shameless* (Bonanza Productions et al., 2019), une satire populaire de la société étatsunienne, fait de la découverte accidentelle du *sugar dating* un arc narratif pour le personnage de Debbie dans les épisodes *Citizen Carl* et *Debbie might be a prostitute* de la saison 10. Debbie sort avec une amie dans un bar

huppé, idéal, selon cette dernière, pour trouver un père riche à son futur enfant. Elle passe finalement la nuit avec une femme plus âgée qui lui remet le lendemain une enveloppe d'argent, convaincue que Debbie est une travailleuse du sexe. Son amie la félicite d'avoir trouvé une *sugar momma* et lui recommande de poursuivre la relation pour investir dans un fonds d'étude pour sa fille. Ces quelques exemples anecdotiques montrent que le *sugar dating* s'ancre de plus en plus dans le sens commun, entre autres en étant diffusé par l'entremise de produits de culture populaire grand public.

La notoriété du *sugar dating*, surtout auprès des plus jeunes générations, est manifeste quand on observe la présence du phénomène sur les réseaux sociaux. Un des cas les plus évidents est la *Sugar Baby School of TikTok*, un surnom donné aux vidéos d'instructions, de conseils ou de partages d'expériences créés par des *sugar babies* sur la populaire plateforme TikTok (Meley, 2021). En novembre 2021, le #sugarbaby renvoyait à plus d'un milliard de visionnements de vidéos, #sugardaddy à près de 950 millions de visionnements et le #sugarbabelifestyle, qui regroupe surtout des vidéos glamourisant le *sugar dating*, à plus de 120 millions de visionnements. La situation est semblable sur Youtube, autre réseau social populaire auprès des moins de 30 ans. On y retrouve facilement des Youtubeuses qui créent du contenu pour conseiller les *sugar babies* ou simplement pour raconter leurs aventures à un auditoire curieux, comme Cluam Sutherland qui a près de 250 000 abonné·es et CodeNameChanel qui a près de 120 000 abonné·es⁷. Le *sugar dating* fait aussi de nombreuses apparitions sur les chaînes de créatrices de contenus de toute sorte ayant tenté l'expérience. C'est le cas de Tana Mongeau, une des personnalités Youtube les plus connues sur et à l'extérieur de la plateforme qui peut se vanter d'avoir un impressionnant cinq millions et demi d'abonné·es. Dans sa vidéo, vue plus de 4,2 millions de fois, elle raconte s'être inscrite sur Seeking et avoir rencontré un *sugar*

⁷ En date du 23 novembre 2021.

daddy, dans un contexte où, dit-elle, avoir un *sugar daddy* était on ne peut plus normalisé dans son entourage⁸.

À la lumière de ces informations et différents exemples, on pourrait faire l'argument que le *sugar dating* représente aujourd'hui un construit culturel profitant d'une certaine indépendance vis-à-vis de ses créateurs et qui a commencé à infiltrer la conscience collective *mainstream*, surtout chez la génération des jeunes adultes. Doit-on voir dans cette popularisation le signe d'une plus grande acceptation vis-à-vis des transgressions aux interdits dictés par l'approche en mondes hostiles? Pas forcément. Rappelons-le : l'achat de services intimes, en particulier de services sexuels, est délibérément flouté par les promoteurs du *sugar dating*. Le bénéfice du doute est par conséquent accordé aux arrangements de cette nature – on peut, en théorie, participer au *sugar dating* sans avoir de relations sexuelles ni recevoir/donner de paiements en argent. Ce dont le *sugar dating* fait l'objet est donc d'une tolérance, due à la plus grande acceptabilité sociale que lui confère cette marge de manœuvre. Toutefois, tel n'est pas toujours le cas. Les réceptions médiatiques et institutionnelles au *sugar dating* ne prennent pas toujours la route de la nuance et plusieurs ne voient dans ce type de fréquentation qu'un écran de fumée destiné à en occulter la vraie nature : de la prostitution.

1.2 Accusations de prostitution : de la tolérance mal assumée à la croisade répressive

À l'été 2021, le *sugar dating* fait une entrée retentissante dans le paysage médiatique grand public québécois. Radio-Canada lance sur sa plateforme Ohdio la baladodiffusion « Pire idée de ma vie : *Sugar baby* », quatre épisodes d'environ 30 minutes qui détaillent le récit cauchemardesque de Clémentine, une jeune femme

⁸ En date du 23 novembre 2021. Vidéo disponible à https://www.youtube.com/watch?v=ZWCznjpc0c4&ab_channel=TanaMongeau.

victime de trafic sexuel qui a été recrutée par ses bourreaux sur Seeking.com. Le balado fait grand bruit et Clémentine est invitée peu de temps plus tard à témoigner en compagnie de la journaliste Marie-Ève Tremblay sur le célèbre plateau de l'émission *Tout le monde en parle*. En parallèle au lancement du balado, Radio-Canada diffuse sur son site web le reportage numérique « *Sugar baby* : du glam au drame ». On peut y visionner une entrevue avec Brandon Wade, où la journaliste n'y va pas de main morte, questionnant celui-ci sur les viols et le trafic sexuel ayant cours sur son site web (Tremblay, 2021). Le Service de police de la Ville de Montréal est également questionné à savoir si, sur le plan légal, le *sugar dating* est considéré comme de la prostitution. Ce type de questionnement est chose commune dans les textes d'opinion et textes journalistiques d'enquête s'intéressant au phénomène du *sugar dating*.

Avant d'être propulsés dans le monde médiatique québécois *mainstream*, la plateforme Seeking et ses arrangements ont fait l'objet de quelques articles épars dans la province. Hormis les narrations d'expériences vécues par des journalistes curieuses de se prêter au jeu, plusieurs de ces articles et entrevues dénoncent l'immoralité des arrangements et les soupçonnent de n'être, au fond, rien d'autre que de la prostitution (voir par ex., Adam, 2015; Champagne, 2018; Larrivée-Côté, 2017; Marcotte, 2018; Verge, 2012). À ce sujet, le traitement médiatique québécois n'a rien d'exceptionnel : le même sort a été réservé au *sugar dating* chez nos voisins du sud. On y raconte les escroqueries et histoires d'horreur vécues par des *sugar babies*, on y critique les tentatives des plateformes pour appâter les jeunes étudiantes vulnérables et l'on s'y offusque de leurs efforts pour masquer la *vraie* nature des arrangements (voir par ex., Fonrouge, 2018; Motz, 2014; Nath, 2021; Rosman, 2018). Les *sugar babies* qui affirment pratiquer le *sugar dating* par choix ou même y prendre plaisir sont régulièrement ridiculisées et confrontées sur les plateaux d'émissions télé populaires, comme *Dr. Phil* (CVS et Peteski Productions, 2014) et *The View* (ABC, 2014). Il est clair que celles dont les témoignages vont à l'encontre de la narrative misérabiliste,

parce qu'elles racontent de bonnes expériences qu'elles ont eues avec le *sugar dating* ou parce qu'elles nuancent les difficultés vécues avec les bénéfiques qu'elles en ont retirés, dérangeant.

La mauvaise presse du *sugar dating* a contribué à le mettre sur le radar de quelques organismes non gouvernementaux de lutte contre l'exploitation sexuelle, en raison particulièrement de la jeunesse des *sugar babies*. Entre autres, la National Center on Sexual Exploitation aux États-Unis, le Centre canadien de protection de l'enfance et la Fondation Scelles en France mettent en garde les parents et jeunes personnes contre les dangers du site web Seeking.com et de ses *sugar daddies* (Centre canadien de protection de l'enfance, 2021; Fondation Scelles, 2017; Robertson et al., 2019). Seeking.com est perçu par ces organismes comme un terrain de jeu pour les prédateurs sexuels et leur recommandation est, en toute logique, de s'en tenir le plus loin possible. En principe, l'inscription aux sites web de *sugar dating* est réservée aux personnes majeures. Néanmoins, les mécanismes de vérification sont plutôt faibles et il n'est pas très compliqué de mentir sur son âge, qu'on soit adulte ou adolescente. Au niveau légal, il y a dans ces cas peu d'ambiguïté lorsqu'un rapport sexuel est impliqué : la sexualité entre une personne adulte et une personne de moins de 16 ans est interdite par la loi canadienne. Il est également interdit d'obtenir des services sexuels moyennant rétribution de la part d'une personne mineure. Ce dernier article du Code criminel a été au cœur d'une récente poursuite entamée contre un *sugar daddy* québécois qui a obtenu les services d'une *sugar baby* mineure à son insu. L'homme en question a été acquitté, mais la juge a profité de l'occasion pour médire de Seeking Arrangement qui, selon elle : « [favorise] la normalisation de l'exploitation sexuelle » (citée dans Perron, 2021). Ce sont les mensonges de l'adolescente à propos de son âge qui ont conduit à l'acquittement, car il ne faisait aucun doute pour la juge que la rencontre se résumait bien à une transaction d'argent contre des services sexuels.

Dans les cas où toutes les personnes impliquées sont majeures, il est loin d'être aussi clair si le *sugar dating* est légal ou non. En principe, les rapports sexuels entre adultes consentants impliquant un paiement ne sont pas illégaux au Canada, mais ils sont largement compliqués par la loi. Il est par exemple interdit de communiquer aux fins d'établir une transaction et de faire la promotion de tels échanges. Le *sugar dating* est par conséquent légal en théorie, mais n'est pas immunisé contre de possibles criminalisations. L'ambiguïté des arrangements et de ce qu'ils impliquent place Seeking et ses membres à l'abri de poursuites pénales, mais cette protection est précaire. De l'autre côté de la frontière, la prostitution est illégale dans la majeure partie du pays, mais encore une fois, le *sugar dating* semble échapper à la criminalisation; la vente de services sexuels n'y étant pas, en principe, suffisamment évidente. Cela n'empêche que de nombreux juristes aient réclamé la modification des textes de loi américains pour empêcher le *sugar dating* de continuer de glisser entre leurs mailles (Deeks, 2013; Miller, 2012; Motyl, 2013). Jusqu'à présent, Seeking et ses membres sont saufs au Canada et aux États-Unis, à condition que les *sugar babies* soient d'âge majeur. L'organisation l'a par contre échappé belle en 2018 quand ont été adoptées les FOSTA-SESTA, deux lois étatsuniennes rendant les propriétaires de sites web responsables des crimes de trafic sexuel ayant cours sur leur plateforme. À la suite de leur adoption, le site web Backpage.com, jadis communément employé par les travailleuses du sexe pour afficher leurs services, a été mis hors ligne par le FBI et ses responsables ont été poursuivis en justice.

Cette épée de Damoclès qui pend au-dessus de Seeking est un élément contextuel crucial pour comprendre l'implacabilité de l'organisation lorsqu'il est question de différencier le *sugar dating* de la prostitution et de maintenir la définition du *sugar dating* la plus nébuleuse possible. Ailleurs dans le monde, le *sugar dating* a parfois fait l'objet d'interprétations plus univoques et, en conséquence, de répressions plus dures. En Malaisie notamment, le gouvernement a récemment censuré une célèbre application de *sugar dating* appelée Sugarbook et accusé son fondateur de

prostitution (Brown, 2021). Un autre site, RichMeetBeautiful, s'est fait beaucoup d'ennemis en Europe après avoir lancé une campagne publicitaire ciblant directement les étudiantes. La publicité en question enjoignait les étudiantes à se trouver un *sugar daddy* pour se débarrasser de leurs dettes d'études. Le parquet de Paris a ouvert une enquête contre la plateforme pour « proxénétisme aggravé » et la Belgique a bloqué le site web sur son territoire en plus de déposer des accusations de « tentative de débauche ou de prostitution » contre son administrateur (Agence France Presse, 2019). En Norvège, la publicité a été jugée illégale parce qu'elle « promeut des dynamiques de pouvoir inégales entre hommes et femmes » et a été retirée des rues d'Oslo (Arnold, 2021, p. 6, trad. libre).

La légitimité des plateformes numériques de *sugar dating*, de même que de leurs membres, ne tient donc qu'à un fil. Même si Seeking n'a pas encore fait l'objet d'accusations criminelles, l'organisation s'est retrouvée ces dernières années au centre de scandales politiques de grande envergure, ce qui lui a valu d'attirer une attention accrue de la part de ses détracteurs. Les ondes de choc créées par les allégations visant le représentant républicain de la Floride Matt Gaetz et l'ancien politicien australien Andrew Broad, c'est-à-dire d'avoir été en relation avec des *sugar babies* dont certaines sont mineures, ont jeté de l'huile sur le feu et poussé plusieurs à questionner la tolérance dont bénéficient Seeking et les autres promoteurs du *sugar dating*. À l'été 2021, en plein cœur du scandale visant Gaetz, Google a notamment annoncé qu'il bannissait les applications de *sugar dating* du Google Play. Il suffirait probablement d'un tournant politique légèrement plus hostile qu'il ne l'est déjà envers le travail du sexe pour que les lois existantes soient instrumentalisées à des fins répressives envers ce type de fréquentation et ceux et celles y prenant part.

Le *sugar dating* est le terrain des mêmes affrontements idéologiques et politiques qui imprègnent les débats sur la prostitution et le travail du sexe. Les uns y voient la dégradation et l'utilisation de personnes vulnérables pour le plaisir d'hommes sans

scrupule; les autres y voient une activité économique comme une autre et demandent à ce que soit respecté leur droit à faire du profit. Dans ces confrontations, on demande rarement l'opinion des personnes principalement concernées. Au contraire, la parole des *sugar babies* est soigneusement filtrée pour ne laisser paraître que les témoignages qui viennent en soutien à la position défendue. Les autres sont, au mieux, ignorées, au pire, humiliées. Les *sugar daddies* semblent quant à eux invisibles. Leurs témoignages sont rarement recherchés, ce qui contribue à l'idée que les enjeux posés par le *sugar dating*, comme le travail du sexe et la prostitution, ne concernent que les femmes. Outre leurs préceptes idéologiques et (a)moraux, ces postures politiques se nourrissent d'écrits scientifiques. Saisir les approches théoriques les plus dominantes qui tentent de comprendre l'existence de relations où les hommes paient des femmes pour un accès sexuel et la forte asymétrie de genre qui marque ces relations est donc essentiel pour y voir clair dans ces débats. On y remarque en effet un important clivage non sans effet sur les possibilités d'approches en matière d'intervention : ces relations sont conçues comme inévitables ou comme évitables – et devant être évitées.

1.3 Mal nécessaire ou violence?

Plusieurs approches théoriques « classiques » en sciences sociales visent la production d'une explication causale de l'existence de relations où, concrètement ou en apparence, les femmes échangent aux hommes un accès sexuel contre des bénéfices économiques et de la constance de cette asymétrie de genre. C'est le cas, par exemple, de la psychologie évolutionniste qui repose principalement sur la théorie de l'investissement parental (Trivers, 1972) pour répondre à cette question. Selon cette théorie, les femmes ancestrales choisissaient des partenaires aptes à investir des ressources « externes », tels la protection, la nourriture et le logement, dans l'unité familiale pour compléter leurs propres investissements de ressources « internes », comprendre ici « physiologiques », comme l'allaitement et la grossesse. Les stratégies de survie développées par les ancêtres, différentes selon le genre, et laissées

en héritage aux hommes et femmes d'aujourd'hui incluent les préférences des hommes pour des femmes montrant des indices de fertilité, ainsi que les préférences des femmes pour les hommes affichant des capacités d'acquisition de ressources (Buss, 1989; Buss et Schmitt, 1993). Par l'entremise du partenariat à court terme, dont la prostitution serait une des formes les plus évidentes, les femmes peuvent extraire des ressources de manière immédiate, puisqu'il est coutumier dans plusieurs cultures pour les hommes d'offrir des ressources aux femmes en échange de rapports sexuels. Les relations long terme permettent aux femmes d'assurer leur protection et leur survie économique et physique, de même que celle de leur progéniture.

La psychologie évolutionniste fait des préférences des femmes pour les hommes plus riches et des préférences des hommes pour les femmes plus jeunes et plus attirantes une inclination naturelle; un discours servant les intérêts rhétoriques des parties prenantes du *sugar dating* (voir chapitre V). Toutefois, cette explication biologique est largement disputée. La plupart des études populationnelles sur les choix de partenaire concluent, au contraire, que les personnes tendent à former des relations de couple avec des personnes dont le statut socioéconomique est semblable au leur (Bozon et Héran, 2006; Girard, 1964; McClintock, 2014). Autrement dit, en règle générale qui se ressemble s'assemble. Cela signifie donc que, malgré l'existence d'arrangements asymétriques au niveau des ressources économiques des partenaires, ceux-ci ne constituent pas la norme et pourraient par conséquent difficilement être expliqués par des fondements biologiques qui seraient partagés par l'ensemble des êtres humains. Même s'il appert qu'il existe effectivement des différences de genre dans les caractéristiques les plus valorisées chez un partenaire (pour les femmes, le statut social et professionnel, pour les hommes, la personnalité et l'apparence), celles-ci peuvent être dues à une différence de grille de lecture socialement acquise et non à une différence naturelle et, donc, interchangeable (Bozon, 2006; Bozon et Héran, 2006; de Singly, 1984).

Un autre courant s'étant attardé à la source des relations où sont échangées intimité et compensations économiques est la sociologie fonctionnaliste. Sans évacuer les explications biologiques, il est surtout question ici des inégalités économiques et matérielles entre hommes et femmes comme cause principale de ces relations (Kingsley Davis, 1966). Le constat de base est simple : comme les femmes disposent de moins de ressources économiques, elles ont davantage tendance à échanger leur désirabilité contre un statut par l'entremise du mariage ou à échanger un accès sexuel contre de l'argent par le travail du sexe (Kingsley Davis, 1937). En ce sens, mariage et prostitution ne sont guère différents. Si la prostitution est jugée défavorablement et non le mariage, c'est parce qu'elle ne sert pas la fonction la plus légitime de la sexualité, c'est-à-dire la reproduction. Randall Collins reprend l'idée que la distribution inégale des ressources soit responsable de l'asymétrie de genre dans les arrangements transactionnels et y ajoute la variable de la violence (1971). Selon lui, ces configurations d'échange s'inscrivent dans un phénomène social d'appropriation sexuelle des femmes par les hommes. Ce n'est que dans les sociétés où l'expression de la violence est encadrée que peut se développer un marché sexuel orienté vers l'échange d'attributs personnels (beauté, revenus, compatibilité, etc.) et où la sexualité peut être échangée contre de la sexualité. Ceci, en raison de la dominance physique (naturelle) des hommes et de leur pouvoir de coercition sexuelle sur les femmes.

On retrouve, encore une fois, dans ces théories une explication biologique. Celle-ci correspond à un mythe, que McIntosh appelle l'idéologie des besoins sexuels mâles (1978). De nombreux sociologues et sexologues, y compris Davis, font le postulat que les désirs sexuels des hommes diffèrent de ceux des femmes et les surpassent de loin en intensité. Les hommes rechercheraient une satisfaction physiologique alors que les femmes ne ressentiraient le plaisir sexuel que par l'entremise d'une relation amoureuse. Selon cette logique, le travail du sexe sert une fonction essentielle au maintien de l'ordre social. Il sert à assouvir les envies sexuelles débordantes des

hommes et permet aux femmes mariées de conserver leur chasteté. Ce mythe sous-entend donc, d'une part, que les femmes sont complètement dépourvues de désir sexuel et, d'autre part, que la sexualité des hommes est dangereuse et incontrôlable. Bien qu'elle soit aujourd'hui largement contestée, une telle croyance a sous-tendu au travers de l'histoire un des mythes les plus tenaces et les plus influents au niveau de la réponse institutionnelle à la vente de services sexuels : la prostitution est un mal nécessaire⁹.

Les récents progrès sociaux amènent à revisiter l'affirmation théorique voulant que les inégalités économiques soient à la source de la prostitution et, plus largement, du recours par les femmes à leur sexualité pour obtenir des gains financiers. Ce réexamen est d'autant plus pertinent si l'on s'intéresse au phénomène du *sugar dating* et de l'implication grandissante de femmes blanches de classe moyenne dans l'industrie du sexe (Bernstein, 2007b). D'abord, nous en savons peu sur les liens qui unissent le contexte économique nord-américain, les inégalités économiques de genre et les arrangements transactionnels intimes comme le *sugar dating* qui emmêlent délibérément la sentimentalité à la transaction. La majeure partie de la littérature sur ce type de relation a été menée en Afrique subsaharienne, en Amérique latine et en Asie du Sud-Est et de l'Est, alors que l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Océanie demeurent sous-étudiées (Broqua et Deschamps, 2014; Swader et Vorobeva, 2015). Au Canada, bien que les Canadiennes se retrouvent toujours désavantagées en comparaison aux hommes en ce qui a trait aux revenus d'emploi et à la distribution des tâches domestiques, la différence de revenu personnel moyen entre les hommes et les femmes a diminué de moitié depuis les 40 dernières années (Fox et Moyser, 2018).

⁹ Ce mythe provient aussi de la littérature scientifique criminaliste et hygiéniste du 19^e siècle en Europe, dont je ne discute pas dans ce chapitre, mais qui a aussi fortement inspiré les politiques sur la prostitution. Pour une discussion des influences de ce discours scientifique sur la politique française, voir Corbin, A. (1978). *Les filles de noces. Misère sexuelle et prostitution au XIXe siècle*: Aubier-Montaigne.

Ces avancées ont-elles un impact sur la vente de services intimes et sexuels par les femmes? Il est extrêmement difficile de répondre à cette question en raison du tabou qui afflige ce type de relation et parce que la criminalisation de plusieurs des pratiques qui lui sont centrales plonge de nombreux arrangements dans la clandestinité. Au contraire des indicateurs économiques de richesse personnelle, la prolifération ou la disparition de relations où sont échangés des services intimes contre des compensations sont peu quantifiables. Néanmoins, la pénétration du *sugar dating* sur le marché canadien nous indique que la vente de services intimes (par des femmes) est loin d'être chose du passé. L'industrie du sexe semble également en bonne santé (Szczepanik et al., 2014) et rien ne laisse croire pour l'instant qu'elle souffrirait des avancées économiques de certains groupes de femmes. Il est ainsi possible qu'en surplus des inégalités économiques d'autres facteurs entrent en ligne de compte, des facteurs souvent oubliés par les approches sociologiques fonctionnalistes et déterministes.

Une autre approche importante pour réfléchir la vente de services sexuels combine le discours scientifique au discours militant : le féminisme radical. Cette approche réfute avec véhémence l'idée que la vente de services sexuels par les femmes constitue un fait social inévitable et réclame, au contraire, que des mesures soient prises pour lutter contre cette pratique. Dans cette perspective, les échanges d'argent contre sexualité sont rattachés à un système de domination masculine, le patriarcat, qui exploite la sexualité des femmes pour le plaisir des hommes (Barry, 1995; Dworkin, 1993; MacKinnon, 2014). Les structures sociales inégalitaires sont conçues comme des forces dépossédant les femmes de leur sexualité et les contraignant à l'offrir gratuitement ou en échange d'un paiement dans une sorte de « contrat sexuel » régulant le contrôle que les hommes exercent sur leurs corps (Pateman, 1988). Durant les fameuses « *sex wars* » des années '70, la prostitution a été pointée du doigt comme l'ultime manifestation de l'appropriation de la sexualité des femmes par les hommes. Pour certaines, c'est cette dépossession qui est à la source de

l'asservissement des femmes, au-devant des inégalités matérielles. Les féministes radicales ne s'intéressent pas qu'aux inégalités de genre imprégnant les transactions de sexualité contre argent. Elles analysent les dynamiques d'oppression coloniales, de race, de classe et d'âge qui intersectent avec celles du genre pour réduire les opportunités des femmes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la servitude domestique ou la servitude sexuelle. Mais, contrairement à la servitude domestique qui pourrait en théorie être accomplie par les hommes, la prostitution dépendrait selon certaines d'une construction culturelle dichotomique des identités sociales de genre, instruisant les femmes à se soumettre sexuellement aux hommes (Overall, 1992). Le féminisme radical conçoit la prostitution comme une violence envers les femmes *en soi*, la comparant même à l'occasion au viol. La posture politique qui en découle est donc sans équivoque : la prostitution n'est pas un mal nécessaire à réguler, mais un instrument de domination masculine à éradiquer.

La thèse qui fait du service sexuel féminin la source de l'oppression des femmes en fait sourciller plusieurs, particulièrement parce qu'elle peut être mobilisée en faveur d'un programme politique prohibitionniste¹⁰. Des féministes, au rang desquelles on retrouve de nombreuses travailleuses du sexe, ont critiqué la réduction de l'activité du travail du sexe à un esclavagisme, une exploitation et une violence envers les femmes (voir par ex. Maîtresse Nikita et Schaffauser, 2007; Mensah et al., 2011; Nagle, 1997; Toone, 2018). Peu de personnes nient que le travail du sexe soit source de nombreuses violences pour les femmes, personnes trans et personnes non-binaires. On peut retrouver dans les discours militants de travailleurs·euses du sexe une lecture matérialiste et radicale qui rattache les possibilités de pouvoir et de décision des femmes en travail du sexe aux conditions dans lequel il s'exerce, incluant tout

¹⁰ J'utilise dans ce texte le mot « prohibitionnisme » plutôt qu'« abolitionnisme » pour décrire la posture politique prônant l'éradication du travail du sexe pour éviter d'amalgamer cette lutte à celle destinée à l'abolition de l'esclavagisme (voir Mensah et al., 2011; Stella, 2013).

particulièrement leur stigmatisation par la société et par certaines branches du féminisme (par ex., Alexander et Augusta, 1994; Queen, 2010). Ce qui fait débat est l'affirmation qu'il constitue *en soi* une violence. Cette interprétation est selon Toupin un « glissement » qui réduit la nature d'une activité - vendre un service sexuel - à ses conditions d'exercice – un ensemble de structures inégalitaires (2006). Sa réduction à une oppression envers les femmes est aussi critiquée en raison de l'effacement de la variabilité des expériences selon le genre qu'elle engendrerait. La littérature montre par exemple que les travailleurs du sexe contrôlent beaucoup plus les conditions dans lesquelles ils travaillent et subissent beaucoup moins la violence et l'exploitation dans le cadre de leurs activités professionnelles que les travailleuses du sexe femmes et trans (Weitzer, 2005). Des critiques ont également été formulées à l'endroit des biais méthodologiques servant à appuyer cet argumentaire, par exemple par la sélection de participantes souhaitant quitter le travail du sexe (Alexander et Augusta, 1994; Weitzer, 2005). Certaines expériences particulièrement éprouvantes servent de fondement pour généraliser à l'ensemble des personnes offrant des services sexuels contre rémunération. Ceci entraîne des préoccupations d'ordre éthique. Des travailleurs et travailleuses du sexe ont critiqué une tendance à présumer que les torts psychologiques causés par la vente de services sexuels, de même que la coercition exercée par le système prostituteur, dépouillaient les travailleuses d'une voix leur étant propre et d'une capacité d'action et de consentement (Merteuil et Simonin, 2013).

Les théories causales macro-structurelles dominent le paysage scientifique, philosophique et politique dans la conceptualisation de l'échange de services intimes contre compensation, en contraste avec les théories ancrées dans les expériences vécues qui demeurent éparses (Gerassi, 2015). Ces théories se construisent autour du caractère déterministe des arrangements transactionnels intimes, c'est-à-dire des structures responsables de l'« impureté » du marché sexuel et intime faisant en sorte que la sexualité et les démonstrations affectives peuvent être échangées contre autre

chose que leur réciproque. Les enquêtes empruntant ce cadre d'analyse ciblent le plus souvent les formes d'échange les plus visibles, soit le travail du sexe de rue et les pratiques illégales de sexualité vénale, tout en laissant inquestionnées les formes « intérieures » et légales, ou tolérées, qui opèrent pourtant des échanges semblables (Weitzer, 2009). La coercition y est mise au premier plan et peu de réflexions sont offertes aux marges de manœuvre des personnes qui se situent du côté de l'offre de services intimes. Face aux nombreuses critiques que ces approches provoquent, elles dirigent les débats vers les mêmes dilemmes : structure *versus* agentivité, oppression *versus* émancipation, régulation *versus* criminalisation.

Dans ces approches, l'hostilité opposant les sphères intime et économique est non seulement rarement problématisée, elle en imprègne une bonne partie des écrits. Il s'agit là d'un point commun à cette littérature : qu'on la considère comme une criminelle ou comme une victime, la prostituée commet la faute, délibérément ou parce qu'on l'y a contrainte, d'embrouiller les frontières entre le monde de l'intime et le monde de l'économique. « Vendre son corps » y est souvent compris comme l'apothéose du déni d'humanité et de la perte d'intégrité. Pour cibler des réflexions quant à la négociation de ces imbrications dans la pratique, il faudra plutôt se tourner vers des approches théoriques en émergence et centrées sur les individus.

1.4 Les arrangements comme rencontres des mondes hostiles

La littérature qui concerne les formes moins « spectaculaires » et choquantes des arrangements transactionnels intimes et qui remet en cause l'antagonisme entre argent et intimité est en pleine émergence (voir par ex. Benquet et Trachman, 2009; Broqua et al., 2019; Broqua et Deschamps, 2014). Elle s'appuie surtout sur la mobilisation de deux cadres théoriques : le continuum d'échange économique-sexuel (Tabet, 2004) – que j'approfondirai au chapitre suivant - et la conceptualisation des échanges comme des articulations singulières de l'argent et de l'intime selon des « liens différenciés »

(Zelizer, 2000), participant à la construction de « vies connectées » (Zelizer, 2005). Ces deux approches problématisent – de manière bien différente – l’antagonisme récurrent dans le sens commun et dans les sciences sociales entre ces deux sphères, ainsi que les impacts de cette posture sur les acteurs impliqués dans des échanges transgressifs. Zelizer appelle à critiquer les postures qui considèrent l’intime et l’économique comme des « mondes hostiles » ou qui sursimplifient leurs imbrications et invite plutôt à reconnaître la centralité des activités économiques au sein des relations interpersonnelles, de même que pour faire sens de celles-ci et les différencier (Zelizer, 2005). Dans ce sens, des études remarquent que les acteurs performant un travail de distinction des sphères économique et intime et ce, au sein d’arrangements qui emmêlent les deux (Benquet et Trachman, 2009). Ce « travail relationnel » consiste à différencier les types de relations sociales en leur attribuant un ensemble de limites et de significations, ainsi qu’en déterminant les transactions qui leur sont appropriées et celles qui leur sont inappropriées (Zelizer, 2000, 2012) Par exemple, on observe différentes stratégies de mise à distance de l’argent et d’obscurcissement des transactions dans des contextes et arrangements au sein desquels la circulation de l’argent est pourtant fondamentale (Groes-Green, 2016). Entre autres, les sentiments, authentiques ou simulés, servent à atténuer la transgression des arrangements transactionnels intimes et, du même coup, à repousser la stigmatisation (Brennan, 2004; Faier, 2007). La « pute » et la « prostitution » sont mobilisées par les personnes impliquées comme repoussoir pour faire valoir la légitimité de leurs relations d’échange et assurent cette distinction, entre autres, par la performance des sentiments. Similairement, les acteurs peuvent embrouiller la structure des échanges là où ceux-ci sont jugés immoraux, par exemple en dissimulant l’intentionnalité, en rendant moins explicite les transactions et en faisant paraître ce type d’échange comme commun (Schilke et Rossman, 2018). Il semble par conséquent que les acteurs aient conscience d’un jugement normatif dominant socialement qui départage les relations intimes légitimes des arrangements transactionnels illégitimes. L’approche en « mondes hostiles » semble teinter le

quotidien des individus qui ont des relations intimes la mettant au défi et influencer les façons dont sont vécus et organisés les arrangements transactionnels intimes.

Des observations semblables sont faites dans la littérature actuellement limitée, mais en pleine expansion, qui prend le *sugar dating* comme terrain d'enquête. Alors que l'opinion publique tend à réduire le *sugar dating* à une transaction bien simple d'argent contre sexualité, l'expression abrite plutôt une panoplie de types d'arrangement aux modalités variées (Scull, 2019). Scull crée une typologie comprenant six formes d'arrangement hétérosexuels qui se caractérisent par leurs façons différentes d'imbriquer les dimensions de l'intime et de l'économique (2019). Commun à ces six types est un script relationnel sous-culturel dans lequel les partenaires font des sorties de l'ordre de la fréquentation romantique, ont des relations sexuelles, développent des sentiments authentiques l'un envers l'autre, où il est attendu des hommes qu'ils offrent des paiements ou un soutien financier aux femmes et dans lequel le niveau d'engagement envers l'autre est minimal. Ce sont des relations qui, malgré leurs variations au niveau interpersonnel, sont dirigées par un script qui appelle les domaines de l'intime et de l'économique à se chevaucher. Dans le même ordre d'idées, Nayar remarque que les discours des usagers et usagères des forums de *sugar dating* empruntent à la fois au registre de l'amour romantique et à celui de l'économique, représentant le *sugar dating* comme une relation instrumentale, mais distincte du travail du sexe (2017). Bien qu'il soit considéré à la base comme un échange donnant-donnant comparable à une transaction commerciale, les participant·es aux forums se découragent néanmoins de pratiquer le *sugar dating* d'une façon qui le rendrait *trop* transactionnel. Ce qui constitue ce surplus et les manières adéquates de le contourner sont sujets à débats. Les façons appropriées, par exemple, de demander de l'argent ne font pas consensus, ce qui mène, ironiquement, les usagers et usagères à déconseiller aux *sugar babies* d'exprimer le moindre besoin, demande ou attente de paiement. Cette sensibilité des *sugar daddies* vis-à-vis d'un *trop-plein* de transaction est observée également par Gunnarson et Strid (2021). Elles

remarquent que les *sugar daddies* avec lesquels elles se sont entretenues valorisent la mutualité au niveau des sentiments avec leur partenaire et tiennent à se sentir appréciés plus que seulement pour leur argent. Ce désir d'intimité est néanmoins tempéré par un désir de contrôle. Ainsi, les autrices concluent, les *sugar daddies* souhaitent que leurs partenaires maintiennent leur indépendance, mais seulement dans la mesure où cette indépendance ne contrevient pas à leurs désirs et intérêts. Les femmes doivent par conséquent paraître s'intéresser réellement à leur *sugar daddy* et de leur propre chef et non parce qu'elles y sont obligées en raison de la nature contractuelle de leur arrangement. Palomeque Recio analyse aussi l'expression du pouvoir dans le *sugar dating* et fait l'argument que les *sugar daddies* sont privilégiés par les constructions sociodiscursives du *sugar dating* et des identités de *sugar daddy* et de *sugar baby* opérées par Seeking Arrangement (2021). Face aux intérêts culturellement contradictoires des *sugar babies* et des *sugar daddies* – pour les premières, gagner de l'argent, pour les seconds, développer une relation intime authentique – ce sont les *sugar daddies* qui disposent du plus grand levier de pouvoir dans la définition des modalités de la relation puisqu'ils sont privilégiés par leurs plus grandes ressources économiques, par leur rareté (il y a beaucoup plus de *sugar babies* que de *sugar daddies* sur Seeking) et par les normes hétérosexuelles hégémoniques qui sont inhérentes au *sugar dating*. Ceci suggère que les emmêlements d'argent et d'intimité que l'on retrouve dans des arrangements transactionnels intimes comme le *sugar dating* soient traversés par des rapports de pouvoir et qu'il semble que toutes et tous ne disposent pas de la même influence sur la négociation de ces imbrications.

Ces études relèvent l'existence de tensions générées par la friction entre les « mondes hostiles » dans des configurations interpersonnelles. De nombreuses études appuient l'idée que l'altruisme et le désintéressement fassent partie d'un « code de conduite de l'amour », où les intérêts du couple doivent primer sur ceux des individus (H. Belleau, 2011; Henchoz, 2008). Le rejet du calcul et de l'égoïsme font partie des conventions contemporaines de l'amour et leur performance participe à la production du lien

amoureux (Henchoz, 2014). En se revendiquant d'être une relation – quoique partiellement – sentimentale, le *sugar dating* teste les limites de ce code de conduite. Au contraire des relations romantiques, pour lesquelles les normes culturelles dominantes rendent claire la nécessité d'évacuer les intérêts individuels d'ordre économique, la préséance de l'idéal du désintéressement est fragilisée dans ces relations d'échange motivées par de tels intérêts. Qu'est-ce qui guide, alors, les imbrications d'argent et d'intimité? Il appert que les significations de l'intimité, de l'argent et du rapport entre les deux sont largement disputées *au sein même des relations intimes transactionnelles* et, qu'en plus, la détermination de ces significations et des modalités des relations sont le terrain de luttes de pouvoir. Comme nous le verrons dans cette thèse, ces affrontements symboliques posent de nombreux enjeux portant à la définition du *sugar dating*, à la recherche et au développement d'une nouvelle relation, aux négociations des modalités des échanges, à la solidification et au maintien des échanges dans le temps, à la représentation des arrangements à l'« externe », bref à à peu près tout ce qui concerne les arrangements tant dans l'idéal que dans la pratique.

Au cœur des tensions provoquées par la rencontre des mondes de l'intime et de l'économique dans les relations de *sugar dating*, on retrouve une perception accompagnée d'un affect que certaines des autrices précédemment mentionnées ont remarquée. Cette perception est celle de la transactionnalité : le ressenti d'un excès de transactionnel et de sa prédominance sur l'intime. Ce concept, résultat de la démarche en théorisation ancrée que j'ai menée pour cette thèse (voir chapitre III), est central au cadre théorique que je propose d'employer pour étudier les emmêlements d'argent et d'intimité dans les arrangements de *sugar dating*.

1.5 Transactionnalité

La rencontre des mondes hostiles de l'intime et de l'économique porte le risque, pour les personnes provoquant cette rencontre, de générer le malaise, la déception et le désenchantement. Ces affects ne proviennent pas de la seule imbrication des mondes; comme l'ont illustré Zelizer et bien d'autres, il existe de nombreuses relations qui conjuguent quotidiennement avec ces emmêlements sans qu'il n'y ait perte de signification pour la relation. Ils proviennent de l'impression que l'instrumentalisation de la relation par un des partenaires (ou les deux) au profit de l'atteinte d'un désir ou besoin individuel prédomine sur l'authenticité des sentiments de ce partenaire envers l'autre. Que le transactionnel *prime* sur le sentimental. Autrement dit, ce n'est pas la cohabitation entre intimité et argent en soi qui dérange – en *sugar dating* du moins – mais la *hiérarchisation des intérêts, avec en son sommet ceux d'ordre individuel/transactionnel* (faire de l'argent, obtenir un statut, faire progresser sa carrière, être sexuellement gratifié, etc.) *qui supplantent ceux d'ordre relationnel/intimes* (partager du temps ensemble, développer de sentiments, bâtir une amitié, se dévoiler et se connaître mutuellement, etc.). L'argent est un point névralgique et la recherche de gains financiers par l'entremise d'une relation intime est sans contredit la plus grande transgression relative à la transactionnalité qui soit; cela dit, c'est la dominance de la transaction, au détriment de la connexion intime, qui provoque la transactionnalité et elle opère donc dans les deux sens. Pour les *sugar babies*, la transactionnalité se manifeste surtout dans l'impression d'être un objet sexuel qu'on achète, soit être traité·e comme une « prostituée ». Pour les *sugar daddies*, c'est l'impression que leurs partenaires n'en ont qu'à leur argent, que leurs sentiments ne soient pas réels, mais qu'elles jouent la comédie pour leur soutirer un maximum de ressources. Dans les deux cas, la transactionnalité fait en sorte que les partenaires aient l'impression d'être utilisé·es, qu'on les manipule en vue de leur extirper quelque chose sans égard à leurs sentiments. Elle représente un déni

d'humanité et laisse un goût amer dans la bouche des personnes qui en font l'expérience.

La transactionnalité est une impression affective; elle se distingue du caractère transactionnel en soi d'un arrangement. Certaines relations sont *conditionnelles* : dans le cas du *sugar dating*, la condition est un échange de services, quel qu'il soit, entendu de manière implicite ou explicite entre les partenaires. Sans cet échange de services – c'est-à-dire, si un des deux partenaires faillit à ses responsabilités – la relation n'a plus lieu d'être. Les partenaires (du moins, les *sugar babies*, voir chapitre VI) ont tout intérêt à établir et à maintenir la transaction, puisque c'est ce qui les a menés à la base vers ce type de fréquentation. L'un comme l'autre souhaite *s'assurer* de retirer satisfaction et cette assurance est théoriquement garantie par l'instauration d'un contrat d'échange. Les sentiments, l'amitié ou la complicité sexuelle ne sont habituellement pas suffisants pour maintenir la relation en place. Ce qui différencie le *sugar dating* de la fréquentation amicale, amoureuse ou sexuelle est son fondement transactionnel.

La transactionnalité n'est pas provoquée par la nature de ce qui est échangé, mais par *les façons dont ces échanges sont conduits*. Certes, la circulation d'argent pose une menace plus grande à ce ressenti de trop-plein transactionnel, mais il est tout à fait possible que, dans une relation intime, l'argent soit transféré et partagé régulièrement, en grande quantité et toujours dans la même direction sans qu'il y ait transactionnalité. On peut penser à des relations amoureuses où l'un des deux partenaires soutient financièrement l'autre, ou alors à des relations parent-enfant, pourvu qu'on ne puisse douter que le lien sentimental d'amour surpasse – de loin – celui de l'intérêt financier. Cette situation est plus rare en *sugar dating*, en raison des différents facteurs qui influencent la production de transactionnalité dont je discute plus en détail au chapitre IV et parce que l'authenticité et la réciprocité des sentiments ne sont pas des prérequis absolus au maintien du lien. Ce sont les interactions entre les partenaires, combinant un ensemble de paroles, de comportements et d'attitudes, de même que,

pour les *sugar babies* seulement, la présentation de soi, incluant les autodescriptions, les choix de photos et les apparences, qui influencent le plus la présence de transactionnalité. Dans ces relations où les sentiments ne sont pas obligatoires, la mise à distance de la transactionnalité est surtout, mais pas que, une question de régulation et contrôle des impressions.

La transactionnalité a des implications à l'extérieur comme à l'intérieur des arrangements. Beaucoup plus a été dit à ce jour à propos des conséquences à l'externe de la transactionnalité : la perception d'une relation intime motivée principalement par des gains individuels soulève habituellement l'opprobre social. La transactionnalité provoque en effet le dédain envers certaines configurations ou relations au sein desquelles un regard externe juge qu'une transaction prime, de même qu'envers les personnes impliquées dans ces relations. Les jugements envers les « payeurs » et les « payées » - qui représentent respectivement le plus souvent des identités majoritaires (hommes, fortunés, influents, âgés) et des identités minoritaires (femmes, peu fortunées, peu influentes, jeunes)¹¹ sont bien distincts et ne comportent pas les mêmes enjeux au niveau social. Notamment, bien que le stéréotype du *sugar daddy* soit en général peu flatteur lorsqu'employé à l'extérieur du cadre du *sugar dating*, ses effets sont incomparables à ceux engendrés par les stigmates de pute et de *gold digger* qui sont fréquemment apposés aux femmes qui tirent profit de leurs relations intimes et dont je discute plus en profondeur au chapitre II. À ce propos, la dimension genrée est difficile à manquer : ces deux stigmates ne concernent que les femmes. Les sanctions pour les hommes qui troquent leurs ressources financières contre un peu de compagnie sont bien plus indulgentes que celles destinées aux femmes qui offrent cette compagnie.

¹¹ En contexte transnational, ces identités sont aussi marquées par la race : les « pourvoyeurs » économiques sont en général Blancs et de pays du Nord global, alors que les personnes « entretenues » financièrement sont habituellement racisées et de pays du Sud global (voir par exemple M.-C. Belleau, 2001; Brennan, 2004; Faier, 2007; Groes-Green, 2013; Lévy et Lieber, 2009; Ricordeau, 2014; Roux, 2011; Wilasinee, 2016).

Les connaissances en sciences sociales sont plus limitées quand il est question de la dimension affective des imbrications d'argent et d'intimité, de ses impacts sur la négociation des arrangements, de même que de ses influences sur les expériences vécues et sur les représentations des relations transactionnelles pour les acteurs concernés. La transactionnalité impose une contradiction au centre du *sugar dating* : le *sugar dating* est censé représenter des relations transactionnelles qui sont aussi significatives sur le plan intime, mais son essence transactionnelle est ce qui met le plus en péril la valeur de la relation aux yeux des partenaires. La dépréciation qu'elle inflige à une relation peut tuer dans l'œuf de nombreuses associations possibles et mener ultimement à la dissolution du lien si cette dévaluation n'est pas résolue. Peu de gens sont à l'aise à entretenir une relation intime où ils ont l'impression d'être utilisés pour répondre aux désirs d'un autre. Le « succès » d'un arrangement transactionnel intime repose donc sur l'équilibre entre l'affectif et le transactionnel. Trop de transactionnel rend la relation froide, calculée, inimportante et impersonnelle. Trop d'affectif questionne la légitimité de la transaction. La transactionnalité doit être évitée et, si elle se pointe, sa dissipation doit être prise en charge.

Il est possible de déceler le spectre de la transactionnalité dans différents champs de recherche sociologique, puisque les diverses réactions affectives qu'elle provoque (malaise, inconfort, gêne, colère, etc.) ont été constatées dans des contextes variés. Pour suivre l'objectif de la thèse, qui est d'explorer les impacts de l'approche en mondes hostiles sur la négociation d'arrangements transactionnels intimes, j'aborde au chapitre suivant trois de ces champs de recherche : la place de l'argent dans l'intimité contemporaine, la commercialisation de l'intime dans l'industrie du sexe et le contrôle social des femmes et de leur sexualité. Sans que cela représente forcément leur objet d'étude principal, chacun de ces champs discute des chevauchements entre l'intime et l'économique et en éclaire des facettes différentes. Les affects associés à l'expérience concrète de ces imbrications ne sont pas toujours directement étudiés ni problématisés, mais teintent plusieurs des écrits sur ces sujets.

CHAPITRE II

REGARDS SOCIOLOGIQUES SUR LES FRONTIÈRES ENTRE L'INTIME ET L'ÉCONOMIQUE

N'en déplaise à ceux et celles qui revendiquent la nette séparation des sphères de l'intime et du transactionnel, les frontières entre ces domaines idéels s'embrouillent dans plusieurs contextes. Les relations intimes n'échappent pas complètement aux influences des mécaniques attribuées habituellement au domaine de l'économique, comme la négociation, la transaction, le calcul des coûts/bénéfices, etc. (Zelizer, 2005). Inversement, l'intime et le sentimental s'invitent à l'occasion dans les transactions économiques, même si « en affaires, il n'y a pas d'ami ». Les affects provoqués par ces « corruptions » peuvent être de l'ordre de la sensation de froideur, du malaise, de la déconnexion, de l'impersonnel. Dans les dernières années, des théorisations des imbrications de l'intime et de l'économique ont transpara dans trois champs de recherche différents et ont été mises en relation avec des phénomènes sociaux qualifiés de contemporains - comme le néolibéralisme, le post-industrialisme et la postmodernité - ou avec des rapports sociaux de domination – le genre, la race, la classe et leurs intersections – pour saisir quelques ruptures et continuités dans ces imbrications.

Dans ce chapitre, nous visiterons certaines des conceptualisations de ces imbrications pour présenter un état des connaissances. Le premier champ de recherche discuté est celui des relations intimes de manière générale, commentant surtout les relations amoureuses et sexuelles, mais aussi amicales et de parenté. Il y est question des

façons dont les individus tissent des liens intimes entre eux et comment ces conduites sont affectées par et affectent en retour les changements socioéconomiques. Les enquêtes et rendus historiques suggèrent qu'un rapport calculé et instrumental vis-à-vis des liens intimes puisse chevaucher des éléments idéologiques appartenant à l'approche en mondes hostiles. Toutefois, l'argent peut être un sujet contentieux dans les couples contemporains, comme dans les liens de parenté et possiblement dans les amitiés. L'approche en mondes hostiles se révèle dans les croyances des acteurs, de même que dans les écrits de certain·es sociologues critiques qui qualifient d'« individualisées » et de « rationalisées » les relations intimes contemporaines.

Le second champ de recherche s'ancre dans les études sur le travail du sexe et l'industrie du sexe et met en lumière la place de l'émotionnel dans les interactions entre travailleurs·euses et client·es et dans l'offre de service. Ces études illustrent, au contraire des idées reçues, que le travail du sexe ne se limite pas à un soulagement purement physique et orgasmique dans un échange aride de services sexuels contre un paiement. L'intimité occupe en effet une place, de plus en plus importante selon certain·es, dans les rapports contractuels du travail du sexe. Le caractère novateur de l'échange d'intimité au sein de relations transactionnelles comme le travail du sexe est sujet à débat, mais occupe une place importante dans les études sur le sujet à l'heure actuelle.

Le troisième champ de recherche diffère des deux premiers en ce qu'il ne s'intéresse pas principalement aux infiltrations d'une des sphères (intime ou économique) dans l'autre, mais aux complicités entre les jugements négatifs vis-à-vis des transgressions de leurs frontières et les structures sociales d'oppression. Ce qui est mis en cause est le stigmatisme produit par ces condamnations et comment celui-ci s'inscrit dans une logique de contrôle social des femmes et participe à leur domination. Les auteurs et autrices discutent des soubassements réactionnaires à la construction sociodiscursive de deux figures transgressives des frontières de l'intime et de l'économique qui

servent d'ennemi et de repoussoir : la pute et la *gold digger*. La création de ces personnages est intrinsèquement sexiste – elle concerne les femmes – en plus d'être classiste – elle concerne les femmes de bas étage – et d'être ancrée dans des logiques racistes et ethnonationalistes – elle différencie l'élite blanche des « autres ».

2.1 Le calcul et les relations intimes

Les questionnements à propos des interpénétrations entre le monde du transactionnel et celui de l'intime infiltrent la littérature sur l'intimité contemporaine. Les façons d'être en couple sont intimement liées aux processus sociaux et historiques plus larges qui encadrent la vie sociale de manière générale et pour cette raison, des sociologues ont examiné les transformations sociales ayant influencé la vie amoureuse et sexuelle des individus. L'organisation de l'amour et de ses configurations relationnelles a suivi différentes évolutions au courant de l'histoire. Dans les pays occidentaux, une étape marquante à ce sujet est l'industrialisation et l'accélération du capitalisme au 19^e siècle, époque à laquelle se cimente et se répand l'approche en mondes hostiles (Zelizer, 2005). Qu'ils soient critiques des évolutions socioéconomiques dont ils étaient témoins ou qu'au contraire ils les encensent, les penseurs de cette période historique partent avec la prémisse partagée que le monde de l'économique, de plus en plus investi par la rationalisation, soit distinct et doit demeurer distinct du monde de l'intime (Zelizer, 2005). Les contaminations, dans un sens comme dans l'autre, sont à éviter le plus possible puisque les sentiments sont mauvais pour les affaires et les calculs corrompent l'amour et la solidarité. Les critiques de l'industrialisation et du capitalisme sont particulièrement craintifs, car ils entrevoient la destruction des liens intimes dans un éventuel débordement de la culture de la rationalisation jusque dans la sphère privée.

À cette même époque, c'est le modèle de l'amour romantique qui prédomine, une organisation de l'amour fondée sur le mariage où les époux se choisissent quasi

instantanément, foudroyés par des sentiments excessifs (Giddens, 1992). L'amour romantique est caractérisé par l'idéalisation de l'autre, la notion qu'il n'existe qu'une seule bonne personne pour soi et que le vrai amour puisse vaincre tous les obstacles (Lantz, 1982). Il implique la fusion de deux êtres, l'abandon total inconditionnel à l'autre et le calcul et le rationnel lui sont en théorie étrangers. C'est un modèle de l'amour qui non seulement est compatible avec l'industrialisation, puisqu'il rejette vers l'extérieur tout ce qui doit appartenir au monde économique, il lui est nécessaire (Beck et Beck-Gernsheim, 1995). L'amour romantique est fondamentalement asymétrique : il repose sur la complémentarité des genres et la division sexuelle du travail. Le rôle des hommes est de pourvoir financièrement aux besoins de leur famille et celui des femmes, d'assurer la reproduction de la force de travail par la prise en charge de la sphère domestique. La dichotomie publique/privée s'installe : le public appartient aux hommes et les femmes appartiennent au privé. L'approche en mondes hostiles va de pair avec cette séparation des rôles de genre et la dissociation privé/public. L'intimité est conçue comme une « expertise » féminine (Giddens, 1992), alors que l'économie capitalise sur les compétences dites masculines (la rationalité, la compétitivité, etc.). L'intensification de l'approche en mondes hostiles ne signifie pas que des formes de calcul dans les relations intimes ne pouvaient chevaucher le modèle de l'amour romantique. Il était notamment commun avant le 20^e siècle, surtout dans les plus hautes strates sociales, que le mariage soit compris comme un accord économique visant à sécuriser une alliance favorable entre deux familles (Sharot, 2013). Il faudra attendre le tournant du 20^e siècle pour que l'idéal du désintéressement dans les relations d'amour se propage dans l'ensemble du système de classes (Sharot, 2013). Dès lors, le calcul rationnel n'est pas évacué des relations intimes, surtout des relations romantiques, mais devient *indicible* (Haag, 1992).

Après la Seconde Guerre mondiale, le modèle de l'amour romantique commence à battre de l'aile à mesure que sont révélées les inégalités qui lui sont inhérentes et que les femmes deviennent insatisfaites des rôles dans lesquels elles sont confinées (Beck

et Beck-Gernsheim, 1995). La seconde vague du féminisme occidental provoque une remise en question de la culture de l'intime prêchée par l'amour romantique, en particulier l'impératif du don de soi et de l'altruisme qui vise principalement les femmes et qui participe à une division des tâches inégalitaires (Illouz, 2012). Les années d'après-guerre sont marquées par une hausse des taux de divorce qui provoque une crise dans les discours publics de nombreux pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Alors que les normes traditionnelles « régulatrices » (Gross, 2005) sont de plus en plus questionnées et retravaillées, les individus sont appelés à se questionner sur ce qu'ils et elles veulent et amenés à faire les choix qui ponctueront leur propre biographie. Selon la sociologue Eva Illouz, le féminisme, de pair avec la science et la technologie aurait contribué à rationaliser l'amour à l'époque moderne (2012). Les croyances romantiques auraient été rendues désuètes et les amoureux, désillusionnés. De nouvelles structures d'émotions, soit l'incertitude et l'ironie, auraient remplacé selon l'autrice l'abandon de soi dans l'expérience de l'amour à mesure que les discours politiques et scientifiques auraient imposé un modèle utilitaire, calculé, rationnel et motivé par l'intérêt individuel de la relation à deux. Les manuels psychopops contemporains, par exemple, conçoivent l'amour comme une dépendance de laquelle l'individu (la femme) doit s'affranchir au risque de se perdre soi-même (Hazleden, 2004). Selon ces manuels, la libération féministe aurait refroidi les passions brûlantes par une vision instrumentale des relations (Hochschild, 1994). Un discours semblable est observable dans les écrits en lien avec la thèse de la « détraditionalisation », qui suggère que la modernité ait contribué à une « individualisation » de l'intimité et à une perte de repères traditionnels (voir Adkins, 2002; Gross, 2005; Jamieson, 2011 pour une critique de cette thèse). Les tenants de cette thèse arguent notamment que les relations interpersonnelles durables et solidaires auraient fait place à des connexions temporaires, liquides et peu exigeantes en matière d'investissement personnel (Bauman, 2003). Giddens dit de ces relations qu'elles sont « pures », puisqu'elles sont épurées de finalités autres que celles procurées par la relation en elle-même et des bénéfiques qu'elle peut procurer sur le

plan individuel (1992). Alors que le « je » aurait pris le dessus sur le « nous », et qu'hommes et femmes se seraient libérés de leurs rôles prescrits, des pertes en matière de lien social se feraient sentir selon ces auteurs·trices. Ce que plusieurs sociologues qualifient de processus d'individualisation, positionnant les libertés et choix individuels au-dessus des normes sociales, mènerait les individus à rechercher des intimités profondes et significatives pour compenser la fragilisation des liens sociaux, procurés jadis par la famille, la communauté, etc. (Beck et Beck-Gernsheim, 1995). Paradoxalement, l'individu contemporain rechercherait à la fois la fusion *et* l'autonomisation dans ses relations (Bawin-Legros, 2004).

On retrouve dans les discours contemporains, relayés par les acteurs, les sociologues et commentateurs publics, des traces de l'idée que la rationalité et tout ce qui doit être contenu dans l'univers économique soient incompatibles avec l'expérience d'intimité, qu'elle soit familiale, amoureuse ou amicale. Que le calcul désagrège la valeur significative des relations intimes. L'argent, en particulier ses significations et ses façons de circuler, constitue une corde sensible, malgré sa prégnance dans plusieurs relations intimes durables. Au sein des couples amoureux, il est fréquemment marqué d'un silence ayant pour fonction de maintenir la bonne entente et d'éviter de mettre au jour les insatisfactions et inégalités (Henchoz, 2009). Après tout, « en amour, on ne compte pas », un adage caractéristique de l'idéal du désintéressement dans les relations romantiques (H. Belleau, 2011). Dans les relations familiales aussi, l'évocation de l'argent peut être conçue comme une menace à la bienveillance tenue pour impérative, faisant emporter le don sur le calcul (Déchaux, 2005). Sous forme de cadeau, l'argent est peu acceptable lorsqu'offert dans le cadre d'une relation amicale proche ou superficielle (Webley et Wilson, 1989). Pourtant, l'argent peut disposer d'une signification et d'une fonction importante dans les couples et autres relations intimes. Entre autres, le partage volontaire de ses ressources avec son ou sa partenaire représente une preuve d'amour (Henchoz, 2014). De même, dans les fréquentations romantiques ou sexuelles, l'argent peut contribuer à susciter le désir, lorsqu'il est

mobilisé par exemple pour payer les sorties de loisir ou pour acheter des cadeaux (Deschamps, 2011). En fait, l'argent occupe depuis plusieurs décennies une place centrale dans les fréquentations et relations amoureuses, la culture du *dating* étant fortement emmêlée avec la culture capitaliste et le consumérisme (Bailey, 1988; Illouz, 1997).

Ce champ d'études révèle l'importance de la distinction entre l'argent en soi en tant qu'objet matériel et les ensembles symboliques normés régulant ses usages, ses significations et façons de circuler appropriées. Quoique certain·es sociologues critiquent une « rationalisation » et une « individualisation » des liens intimes à l'ère contemporaine, il appert que la norme du désintéressement et de l'altruisme font toujours partie du « code de conduite de l'amour » (H. Belleau, 2011; Henchoz, 2008). En effet, bien que certaines traditions ayant pour fonction de réguler les comportements, comme l'institution du mariage, perdent de leur pouvoir coercitif à l'époque actuelle, des normes traditionnelles concernant les significations de l'intimité et de l'amour perdurent (Gross, 2005). Cela est manifeste dans les malaises associés aux « mauvais » usages de l'argent dans toute sorte de relations dont l'essence se veut inconditionnelle et sentimentale. De même, une certaine forme de calcul dans le choix des partenaires, par exemple la persistance de l'importance accordée par les femmes au statut professionnel de leur partenaire masculin (Bozon, 2006), qu'on peut retrouver également dans les siècles précédents, peut chevaucher des normes strictes quant à l'évocation de l'argent et la verbalisation des intentions. Des pratiques qu'on pourrait qualifier de rationnelles ou d'économiques existent dans les relations intimes, mais sont soumises à des codes de conduite dont la transgression menace l'harmonie de ces relations.

2.2 L'affection et le travail du sexe

Le travail du sexe – ou plutôt, la « prostitution » - est souvent compris comme *la pire* des manifestations de la perversion de l'intime par l'économique et de l'extension tentaculaire du capitalisme sauvage dans les vies privées. Les marxistes se montrent particulièrement critiques envers la sexualité vénale, qu'ils conçoivent comme l'ultime preuve que le capitalisme est allé trop loin. Les écrits marxistes ont par ailleurs grandement influencé le féminisme radical qui s'oppose à la vente du corps, conçue comme inhérente au travail du sexe (Van Der Veen, 2001). Au centre de ces critiques, on retrouve l'idée que la sexualité constitue la plus intime des activités qui soient, qu'elle engage non seulement le corps, mais le soi en entier, et que son exploitation sous des logiques marchandes, au même titre qu'un produit quelconque, représente une corruption extrêmement délétère tant pour les êtres humains impliqués que pour la société de manière générale. La prostitution représente dans cette approche une aliénation, car elle implique de se vendre soi-même et donc de transformer sa propre personne en marchandise exploitable. Dans cette vision, la prostitution ne peut être conçue comme un travail, puisqu'on ne voit aucune distinction entre la travailleuse¹² et le produit vendu – la travailleuse *est* le produit vendu. Céder le soi à la commercialisation anéantit l'intimité. La compréhension de la sexualité vénale comme vente de soi et destruction de l'intime se répercute dans des représentations désenchantées des transactions sexuelles. De nombreuses œuvres littéraires et artistiques participent à la construction d'un imaginaire collectif où le

¹² Plusieurs des références dans cette section concernent des études menées auprès de travailleuses du sexe ou de clients (masculins) de travailleuses du sexe. L'usage du féminin est priorisé en conscience du fait que les liens d'intimité décrits plus loin dans cette section peuvent aussi concerner des relations transactionnelles impliquant des travailleurs-euses de genre masculin ou non-binaire. L'offre de services intimes dans le cadre du travail du sexe performé par des hommes est peu documenté, mais des études suggèrent qu'on y retrouve des éléments semblables à celui performé par les femmes (écouter les clients, prioriser leurs besoins et offrir sa compagnie), voir Smith, M. D., Grov, C., Seal, D. W., Bernhardt, N. et McCall, P. (2015). Social-Emotional Aspects of Male Escorting: Experiences of Men Working for an Agency. *Archives Of Sexual Behavior*, 44(4), 1047-1058.

travail du sexe prend la forme d'un échange froid et insignifiant, dépourvu de cette fibre qui rend la sexualité entre amoureux si intime (Dottin-Orsini et Grojnowski, 2017). Le travail du sexe est perçu comme transformant les ébats passionnés en gestes mécaniques vides de sens dont le seul objectif est, pour le payeur, l'orgasme et, pour la payée, le paiement. Le contact sexuel y est perçu comme aussi impersonnel qu'une poignée de main. La vie émotionnelle (celle de la travailleuse, surtout) y est inexistante, car elle est détruite, violentée, exploitée par la pratique en elle-même (Hoigard et Finstand, 1992, citées dans Chapkis, 1997).

L'intime et l'émotionnel font pourtant partie intégrante du travail du sexe et ce, sous différentes formes. Dans son ouvrage *Temporarily Yours*, Elizabeth Bernstein observe qu'en réponse aux changements apportés par le post-industrialisme, l'intimité est de plus en plus commercialisée dans l'industrie du sexe (2007b). Des pratiques naturalisées en tant qu'expressions spontanées de l'intimité, dont le baiser est l'apogée, font maintenant l'objet d'une tarification et sont intégrées dans l'ensemble de services offerts par l'industrie. Ces changements proviennent des demandes des clients qui recherchent ce que Bernstein appelle une « authenticité encadrée » (*bounded authenticity*). « Authenticité », d'une part, parce que c'est une *réelle* proximité et connexion interpersonnelle qu'on cherche à établir et « encadrée », d'autre part, parce que cette connexion est *limitée*, au contraire des relations romantiques. C'est justement par opposition à l'image – ou, parfois, expérience vécue – de la transaction sexuelle comme froide et mécanique que l'authenticité encadrée gagne autant de valeur. La recherche d'authenticité encadrée se manifeste entre autres dans la commercialisation de la *girlfriend experience* (GFE). Comme son nom l'indique, la GFE procure aux hommes, dans un cadre limité, une impression de relation romantique. La relation sexuelle est accompagnée de discussions, de *flirt*, de baisers et de câlins avant comme après l'acte sexuel. La vente d'une authenticité encadrée, comme par la pratique du GFE, implique donc beaucoup plus qu'un travail « du sexe » : elle inclut des services comme offrir sa compagnie, le partage

émotionnel et même le soutien thérapeutique. Les pratiques des travailleuses visent à créer cette illusion d'intimité authentique, qui rassasient les individus postindustriels en manque d'amour, tout en étant limitées, au contraire des relations romantiques qui appellent à un engagement mutuel de la part des partenaires.

Ces changements sont propulsés selon Bernstein par divers facteurs caractéristiques de l'époque postindustrielle avec, en tête de liste, le passage d'un modèle de l'intimité sexuelle ancrée dans la relation amoureuse à un modèle récréatif (2007b; Giddens, 1992). D'autres éléments participent à la commercialisation de l'intimité dans l'industrie du sexe, comme la facilité avec laquelle le tourisme et les voyages d'affaires placent les hommes dans des contextes de sexualité commerciale. Les nouvelles exigences du marché de l'emploi contribuent également à ces transformations. L'authenticité encadrée permet de répondre aux besoins affectifs *et* sexuels des clients et crée des relations intimes temporaires, détachables et flexibles qui permettent aux travailleurs postindustriels de demeurer mobiles et autonomes et donc, de répondre aux exigences du marché de l'emploi.

Parler du travail du sexe comme « services intimes » n'est donc pas un euphémisme ni une tentative d'édulcoration. Comme Bernstein l'a illustré, l'industrie du sexe et ses travailleurs et travailleuses s'adaptent aux évolutions des demandes des clients, qui recherchent plus qu'un simple acte sexuel. Ceci est clair dans les enquêtes menées par Teela Sanders auprès des clients réguliers de travailleuses du sexe (2008a, 2008b). Selon Sanders, ceux-ci représentent la majorité des clients dans l'industrie, signifiant déjà que les motivations sont plus complexes qu'une simple recherche de satisfaction sexuelle fournie par n'importe qui. Elle observe à plusieurs niveaux la recherche d'authenticité encadrée conceptualisée par Bernstein. D'abord, les clients réguliers désirent maintenir un rapport avec la ou les travailleuse(s) avec qui ils font affaire et entretiennent donc des communications avec elle(s) en dehors de leurs rencontres. Ces communications incluent parfois des dévoilements de soi de la part des

travailleuses, comme leur vrai nom, des détails sur leur vie familiale, etc. et participent à l'établissement d'un lien de confiance, mais aussi d'une confusion. Le partage d'informations personnelles et l'envoi de messages n'étant pas essentiels au rapport contractuel constituent en effet des « pratiques de l'intimité » (Jamieson, 2011) qui peuvent créer la perception subjective d'une proximité troublant les significations de la relation. Même en contexte où les clients disent à la base être à la recherche d'une « pure » satisfaction sexuelle, l'évolution de l'attachement entraîne la confusion à savoir si l'affection manifestée par les travailleuses est sincère ou si cette intimité est fabriquée (Milrod et Weitzer, 2012). Les redéfinitions des frontières et des modalités transactionnelles, par exemple une diminution des tarifs, constituent dans ce contexte des points de repère pour juger de l'authenticité de l'attachement des travailleuses (Milrod et Weitzer, 2012).

Pour les clients réguliers, fréquenter à plusieurs reprises la même personne procure un sentiment de familiarité et de confort, qui enveloppe la sexualité dans un enrobage plus intime; comme le mentionne un des interviewés de Sanders, rencontrer une inconnue, avoir une relation sexuelle avec elle, puis quitter aussitôt l'acte terminé est étrange et inconfortable, même en contexte transactionnel (2008a). Le lien de confiance qui se développe en fréquentant toujours la même travailleuse aide non seulement à rendre l'interaction plus humaine, il augmenterait aussi le plaisir sexuel (Sanders, 2008b). Les propos des clients rencontrés par Sanders indiquent également que la GFE n'est pas qu'un service particulier avec son propre tarif contractualisé explicitement lors de l'accord entre travailleuse et client, mais qu'elle représente une sensation qui peut se manifester spontanément – aux yeux des clients - sans être directement « achetée ». L'attachement intime peut en effet aussi se développer dans le cadre de relations transactionnelles régulières sans que l'intimité fasse explicitement partie des services offerts (Carbonero et Gómez Garrido 2018).

La perspective des clients illustre que l'intimité est fréquemment naturalisée comme évolution spontanée et inévitable dans une relation durable. Cette naturalisation est signe que le travail émotionnel accompli par les travailleuses est bien exécuté. Le travail émotionnel est un concept développé par Arlie Hochschild de plus en plus utilisé dans les études sur le travail du sexe pour saisir l'étendue des services offerts, incluant la fameuse GFE. Hochschild définit le travail émotionnel comme « la gestion du ressenti en vue d'afficher une présentation publiquement observable du corps et du visage [...] vendue en échange d'une rémunération et qui possède par conséquent une *valeur d'échange* » (1983, p. 7, trad. libre, italiques de l'auteurice). L'objectif du travail émotionnel est l'atteinte d'un état d'esprit chez le ou la client·e; par exemple, les hôtes et hôtesse de l'air mobilisent le travail émotionnel pour faire en sorte que les passager·ères se sentent en sécurité, tout comme les agent·es de recouvrement qui l'utilisent pour inspirer la peur et le respect de l'autorité (1983). Dans le contexte actuel, de nombreux emplois, particulièrement ceux occupés en majorité par des femmes, requièrent le travail émotionnel comme partie intégrante du travail, en filigrane des services officiellement fournis. Selon Hardt, cette évolution témoigne d'une « élévation » des relations commerciales au rang de relations humaines et significatives (1999). La coordination entre le ressenti et le soi par un travail émotionnel efficace fait paraître le travail facile, voire invisible. Comme le dit Hochschild : « Montrer que l'enthousiasme [au travail] requiert des efforts est mal faire son travail » (1983, p. 8, trad. libre). Le travail émotionnel dispose de deux niveaux. Le premier, celui en surface, se résume à afficher des émotions différentes de celles réellement ressenties. C'est le travail fait, par exemple, par une serveuse qui garde le sourire bien qu'elle fulmine intérieurement quand un client est désagréable et exigeant. Le second, en profondeur, vise à fabriquer un ressenti, c'est-à-dire à déployer des efforts pour se sentir de telle ou telle autre façon parce qu'il s'agit de l'émotion la plus appropriée selon les circonstances ou parce que de réellement ressentir cette émotion facilite le travail. Pour reprendre le même exemple, la serveuse qui cherche à apaiser sa propre colère en s'expliquant le comportement du

client (peut-être qu'il a eu une mauvaise journée?) et qui trouve moyen d'avoir de l'empathie envers lui fait preuve de travail émotionnel en profondeur.

Les travailleuses du sexe usent de travail émotionnel pour offrir l'authenticité encadrée, c'est-à-dire pour faire sentir à leurs clients que le lien d'intimité qui les unit est sincère. Du point de vue des clients, il n'est pas rare que les relations avec les travailleuses du sexe soient interprétées comme de vraies amitiés (Bernstein, 2007b). Si aux yeux des clients l'affection mutuelle peut sembler spontanée et découler naturellement du lien de proximité les unissant aux travailleuses qu'ils fréquentent, il en est tout autre pour ces dernières. L'expérience de l'authenticité est intentionnelle et planifiée, comprise consciemment par les travailleuses comme une composante des services qu'elles offrent (Carbonero et Gómez Garrido 2018). Mais performance et authenticité ne constituent pas des antagonismes pour autant. La production délibérée de l'intimité au sein de la relation transactionnelle par le recours à diverses démonstrations d'affection, d'intérêt, de plaisir ou autre ne signifie pas que ces gestes et paroles soient dépourvus de sincérité ni que les travailleuses soient constamment en train de mentir ou de prétendre ressentir ce qu'elles ne ressentent pas réellement (Frank, 1998). La mutualité de l'affection, de même que la mutualité du plaisir érotique ne sont pas automatiquement forcées simplement parce que l'entente de services stipule implicitement ou explicitement qu'elles doivent sembler réelles.

Cette immixtion de l'intimité – authentique ou non – dans le rapport transactionnel crée une contradiction porteuse de nombreuses conséquences. Le travail du sexe, du moins certaines formes associées à des changements dans l'industrie, commercialise de plus en plus l'intimité et en fait un service spécifiquement achetable (Bernstein, 2007b). Or, la circulation de l'argent, inévitable dans une relation transactionnelle, agit à l'encontre de l'illusion d'une intimité sincère. Rappelons-le : argent et intimité sont, dans les sociétés nord-américaines entre autres, antagoniques (Zelizer, 2005). Cette contradiction provient d'une idéologie commune concernant les relations

intimes qui dicte que la *vraie* affection soit la seule possible et ne puisse être achetée ni fabriquée (Frank, 1998). Ainsi, alors que la présence d'intimité peut rendre certains clients confus, d'autres sont catégoriques : pour eux, la réelle intimité ne s'achète pas et les performances de travailleuses sont par conséquent forcément des fictions (Milrod et Weitzer, 2012). Selon cette croyance, ce qui résulte de la production intentionnelle d'intimité, particulièrement dans le cadre d'un échange économique, n'est pas de l'intimité, mais une contrefaçon, une pâle imitation incomparable à l'original. La commercialisation de l'intimité est par conséquent fondamentalement contradictoire. Le paiement en argent détruit le fantasme de l'intimité réelle et invalide donc une partie des services fournis dans le cadre de l'entente contractuelle. Mais le paiement est essentiel à cette entente. Différentes stratégies doivent par conséquent être mises en place pour atténuer les effets désillusionnant de l'argent. On compte parmi elles, par exemple, de se débarrasser du paiement dès les premiers instants de l'interaction pour ensuite oublier qu'il n'ait jamais existé ou alors, pour les clients, de le diluer avec des cadeaux ayant pour objectif de tenir en place le voile de la romance (Frank, 1998).

L'incorporation de la vie intime des travailleuses dans l'offre de service peut occasionner certains problèmes. La dissolution des limites entre le travail et la vie affective privée peut en effet être délétère pour les travailleuses du sexe, comme pour toute travailleuse qui doit fournir du travail émotionnel dans le cadre d'un emploi rémunéré. Dans ces situations, il est commun pour les travailleuses d'opter comme stratégie la division de l'intimité en deux types distincts : l'intime authentique et l'intime commercialisée (Carbonero et Gómez Garrido 2018). En vue de préserver le soi authentique et de conserver la vie affective privée en dehors des relations avec les clients, cette stratégie inclut également la manufacture d'une identité associée exclusivement aux interactions transactionnelles (Sanders, 2005a). C'est donc un personnage fabriqué qui accomplit le travail intime, ce qui libère le soi de l'obligation de se coordonner avec le travail émotionnel. Le travail du sexe ne colonise pas de

manière totalisante le soi et la vie privée; grâce à cette dissociation entre performance rémunérée et authenticité, il n'engage ni la perte de l'intégrité ni de la capacité de développer des liens intimes non tarifés (Chapkis, 1997). Les travailleuses ne se livrent pas tout entière à leurs clients; au contraire, elles érigent des fortifications autour du soi authentique. La distinction entre l'intime authentique et l'intime commercialisé permet de s'adapter aux demandes des clients et protège les travailleuses du sexe, du moins en partie, de l'épuisement que peut provoquer le travail émotionnel (Sanders, 2005a).

Au final, l'intime peut s'installer accidentellement dans les interactions tarifées du travail du sexe en raison du partage mutuel et de la familiarité qui se développe habituellement entre deux personnes qui s'apprécient minimalement et qui sont appelées à se côtoyer sur une base régulière. Il serait faux de dire que toute démonstration d'affection ou de sollicitude dans ce contexte est forcément une supercherie. Mais ce que les adaptations de l'industrie du sexe montrent aussi, et surtout, est que l'intime peut être le produit d'un travail, que ce travail peut faire l'objet d'un paiement spécifique, mais que sa rémunération est inconfortable même lorsqu'elle est convenue mutuellement, explicitement et de manière consensuelle. Sa tarification « tue la magie » et déconstruit le travail si bien accompli, qu'il devient invisible; ce paradoxe impose de fortes exigences sur les travailleuses qui doivent sécuriser le paiement tout en minimisant ses effets désillusionnant. Même dans le travail du sexe, la transactionnalité peut rendre inconfortable l'accomplissement d'une transaction économique.

2.3 Transgressions et stigmates au féminin

Dans notre société, le prototype de la transgression de l'exclusivité mutuelle des univers de l'intime et de l'économique est ce que nous appelons la prostitution. Aussi loin dans le temps que puisse remonter l'historiographie européenne et nord-

américaine de la sexualité vénale et de la sexualité illicite des femmes de manière générale, il semble que la notion de prostitution ait toujours été enveloppée d'un film avilissant. Au Moyen Âge en France, les femmes qui échangeaient des faveurs sexuelles contre de la nourriture ou un peu de monnaie étaient discréditées tant par les laïques que par les ecclésiastiques, mais somme toute tolérées (Rossiaud, 2010). Dans la vente de sexualité, ce n'était pas le paiement en soi qui posait problème; après tout, ces femmes avaient bien droit de toucher un salaire pour le travail rendu. À cette époque, c'était la promiscuité des « femmes publiques » - incluant, mais ne se limitant pas à ce que nous pourrions aujourd'hui considérer comme des travailleuses du sexe - qui constituait une infamie. L'apparente liberté de ces femmes mettait également en colère l'autorité patriarcale; elles étaient vues comme une menace à la puissance de l'institution familiale. La sexualité vénale était néanmoins considérée comme un moindre mal, car on croyait qu'elle contribuait à prévenir l'adultère et la violence sexuelle envers les femmes « honnêtes ».

Aux 16^e et 17^e siècles, l'hostilité envers la sexualité tarifée s'est envenimée, car elle était pointée du doigt par les médecins qui l'accusaient de propager des maladies, dont les plus notoires étaient la peste et la syphilis. On entrait alors dans la « phase sanitaire » : la prostitution n'était plus seulement condamnée pour son immoralité, mais également pour les dangers qu'elle posait envers la santé publique (Benabou, 1987). Du règne de Louis XIV jusqu'à la fin de l'Ancien Régime en France, les maisons closes étaient interdites et les femmes prostituées et autres indésirables, enfermées dans les hôpitaux. Encore une fois, à cette époque, le qualificatif « prostituée » semblait pouvoir s'appliquer à toute femme dont la sexualité contrevenait aux normes morales et sociales. Était prostituée une femme désignée comme telle par les autorités et ce, de façon tout à fait arbitraire.

C'est au 18^e siècle que la « prostitution » est devenue un délit sur le plan juridique et dès lors a débuté un long historique de répression et d'incarcération (Bullough et

Bullough, 1987). Encore là, la rétribution était secondaire; ce qui faisait d'une femme une « fille du monde » était l'abandon de sa sexualité à n'importe qui (lire : à un homme qui n'est pas son mari), que ce soit gratuitement ou contre un paiement. Malgré les nombreuses mesures prises pour abolir le fléau que représentait la prostitution aux yeux des autorités, ces dernières ont dû constater leur impuissance : les mesures mises en place n'arrivaient en rien à réduire le nombre de femmes dites prostituées. S'ensuivit un peu partout en Europe une période de réglementation et de contrôle, durant laquelle les femmes qui vendaient des services sexuels devaient s'enregistrer en tant que tel et se soumettre, sous menace d'incarcération, à des examens médicaux réguliers (Bullough et Bullough, 1987). La fin du 18^e siècle était en effet marquée par la crainte d'une nouvelle épidémie de maladies sexuellement transmissibles et, encore une fois, c'étaient les femmes qui se prostituaient qui étaient pointées du doigt. Les contrôles ne concernaient toutefois qu'une classe de femmes offrant des services sexuels à un prix : les femmes pauvres. Les courtisanes, maîtresses royales et autres femmes au sommet de la hiérarchie prostitutionnelle échappaient à cette réglementation.

Jadis employé surtout comme adjectif, « prostituée » est devenue au 19^e siècle une identité sociale, fabriquée aux antipodes de la « femme honnête » (Comte, 2010). Les enquêtes scientifiques de l'époque ont trouvé (inventé) une ribambelle de caractéristiques soi-disant naturelles qui distinguaient la « prostituée » : fainéante, dépravée, lesbienne, mauvaise mère, etc. (voir par ex., Lombroso et Ferrero, 1893; Parent-Duchatelet, 1857). Au début du 20^e siècle, elle était assimilée dans l'imaginaire collectif à la criminalité et aux drogues, entre autres par l'instrumentalisation des médias par les politiciens (Comte, 2010). Un nouveau danger a été accolé à la prostitution. Jusque-là, le discours sur la prostitution était quasi exclusivement masculin. Ce n'est qu'au siècle dernier que des voix féministes ont commencé à s'ajouter à ce discours; toutefois, c'est principalement pour alimenter le dégoût envers la prostitution en en faisant intrinsèquement une violence

envers les femmes. Au fil des ans, la prostitution a donc été construite comme un danger à la moralité, à l'institution de la famille, à la santé publique, à la sécurité et quiétude des familles et aux femmes.

Ce que ce très bref survol historique nous montre est que « prostitution » a toujours été synonyme d'abomination, peu importe les raisons contextuelles employées pour en justifier le mépris. Même les racines étymologiques du terme lui procurent une consonance négative (voir chapitre III). Les historiens et historiennes sont d'avis que la vente de sexualité n'a jamais réellement représenté la plus grande des transgressions des prostituées. Que ce n'était pas les transferts d'argent, emmêlés à des relations sexuelles, qui dérangeaient, mais la promiscuité des femmes et leur apparente liberté sexuelle. Comme le résumant Bullough et Bullough :

En résumé, la prostitution est principalement une question de définition. Certains facteurs paraissent néanmoins essentiels à l'existence de la prostitution, en particulier un code moral qui désapprouve la promiscuité des femmes, tout en tolérant un standard différent pour les hommes et qui du même coup récompense ces femmes, par l'argent ou par d'autres moyens, qui choisissent ou sont forcées de contrevenir au code sociétal (1987, p. 14, trad. libre).

Des autrices féministes contemporaines partagent cet avis. Bien qu'aujourd'hui, la commercialisation de pratiques intimes et de l'intimité de manière générale soulèvent critiques et questionnements, elles concluent que ce n'est toujours pas la vente de sexualité en soi qui est en cause dans la persistante condamnation de la prostitution. L'histoire nous montre également que de tout temps, des types d'échange de sexualité contre argent ont été tolérés. Ces échanges ne deviennent abjects que sous certaines conditions et, qui plus est, le stigmatisme ne touche pas que la sexualité vénale. L'anthropologue féministe Paola Tabet démontre, en étudiant diverses cultures à travers le monde, comment les deux éléments les plus couramment associés aux définitions de la prostitution, soit la promiscuité et la rétribution, sont en réalité loin

d'être exclusifs à ce type de relation et ne caractérisent pas systématiquement la sexualité des femmes dites prostituées (1987). Ainsi, certaines relations tarifées sont socialement acceptées alors que des femmes qui n'ont ni plusieurs partenaires sexuels, ni ne sont payées pour leur sexualité, sont qualifiées socialement de prostituées ou de putes. C'est le cas, selon Gail Pheterson, des femmes jugées trop autonomes :

les femmes qui s'élèvent ouvertement contre les hommes qui les maltraitent, les lesbiennes visibles, les femmes qui manifestent pour le droit à l'avortement, les résistantes aux régimes de dictature[...] les prostituées des rues, les femmes non ou mal voilées, ou même les femmes dont la poitrine ou les pieds sont jugés trop grand; ce stigmatisme convient aussi pour tenir en suspicion les veuves, les femmes battues, les mères célibataires, les femmes qui voyagent – ou rentrent chez elles – seules, les femmes riches indépendantes, celles qui parlent une langue étrangère, les femmes qui sont la cible d'injures racistes et celles qui franchissent la 'barrière de couleur' (2001, p. 17)

L'historienne Stephanie Lynn Budin remarque aussi que cette confusion provient de la multiplicité des définitions de la prostitution (2021). « Prostituée » peut référer soit à une femme qui vend des services sexuels, à une insulte, à une femme qui s'associe publiquement avec des hommes qui ne sont pas son mari (qu'elle appelle « *Freewoman* » ou Femme libre) ou à un fantasme masculin de contrôle sexuel des femmes. Les *Freewomen*, au rang desquels elle inclut les devadasi, les courtisanes, les geishas et bien d'autres, étaient des femmes d'une autre époque qui reproduisaient la culture dans l'espace public – en chantant, en dansant, etc. – qui n'étaient pas mariées (à un être humain) et qui étaient sexuellement actives. En raison de leur présence sur la place publique et de leur apparente liberté sexuelle, ces femmes ont fréquemment été accusées d'être des prostituées par l'entremise de l'historiographie, de l'ethnographie et de la loi. Cette accusation constituerait, selon l'historienne, une forme de contrôle social des femmes. On aurait donc tort de croire que parce que ces femmes ont été proclamées prostituées, elles vendaient forcément des services

sexuels. « Prostituée » est aussi une insulte et n'a, dans ce cas, parfois rien à voir avec la sexualité vénale. Comme le remarque justement Budin, le plus souvent, ces femmes ne vendaient pas spécifiquement leur sexualité, mais leur *compagnie* – tout comme, par ailleurs, les *sugar babies* qui sont aussi, comme nous l'avons vu, soumises à l'accusation de prostitution.

Si ce n'est pas directement le paiement pour un accès sexuel qui pose problème, comment se fait-il que le stigmatisme de pute existe et que la profession de travailleuse du sexe soit si fortement stigmatisée? À ce sujet, Tabet, Pheterson et Budin s'entendent : la fonction principale de l'accusation de prostitution est le contrôle social – et, surtout, sexuel – des femmes par les hommes. Pour Tabet, c'est la transgression d'un ordre d'échange entre hommes, qu'elle appelle l'échange économique-sexuel, qui vaut aux femmes d'être vilipendées (1987, 2004, 2014). Son objet de recherche est l'asymétrie de genre au cœur de l'échange de sexualité contre argent ou dans ses propres mots :

[les] constantes qui, dans une société donnée, acheminent, poussent ou forcent les femmes à une sexualité de service en général comme c'est le cas dans les rapports matrimoniaux, ou au strict service ou travail sexuel rétribué comme c'est le cas dans tant de rapports dits de 'prostitution' (2004, p. 51).

À ses yeux, mariage et travail du sexe se situent aux extrémités du continuum d'échange économique-sexuel, responsable de la conversion de la sexualité des femmes en service offert aux hommes. D'un rapport d'appropriation permanent à un rapport contractualisé, d'un rapport indéfini à un rapport défini, les passages d'une relation matrimoniale à une relation prostitutionnelle impliquent une quantification de l'accès (en temps), une délimitation du service (le service sexuel est différencié du service domestique et émotionnel) et une spécification du paiement (du don au tarif). En ce sens, le travail du sexe représente une transgression de l'ordre social qui fait des femmes des *objets* d'échange, car il suppose la promotion des femmes au rang de

partenaire dans la négociation et donc *sujets* d'échange. La tarification du service sexuel peut ainsi être interprétée comme une forme d'émancipation; elle contrevient à l'idée que la sexualité des femmes appartient aux hommes et leur est accessible de manière illimitée et gratuite. Pour ce qui est de la prostitution, qualificatif n'impliquant pas nécessairement la rétribution d'un acte sexuel, elle représente les ruptures dans le continuum d'échange économique-sexuel. Elle réfère aux pratiques qui extirpent les femmes de ce circuit d'échange réciproque entre hommes, que celles-ci y consentent ou non (par exemple les femmes qui refusent de se marier, les femmes réduites à l'esclavage sexuel, etc.). Le terme de « putain » englobe encore plus de femmes que celui de « prostituée », car il désigne les femmes qui font un choix autonome, à l'encontre de l'autorité paternelle/maritale – que ce choix relève du domaine de la sexualité ou non. Selon Tabet, les ressemblances entre « prostitution », « prostituée » et « putain » ne sont pas d'ordre sémantique, puisque leurs multiples définitions inter- et intraculturelles peinent à se joindre en une unité cohérente, mais d'ordre politique : ces termes appartiennent à un discours du pouvoir masculin et visent à rappeler les femmes à l'ordre.

Gail Pheterson croit aussi que le stigmatisme de pute est d'abord et avant tout un instrument de contrôle sexiste des femmes qui exercent le métier de travailleuse du sexe, mais aussi de *toutes* les femmes (2001). Toute femme dont le comportement est transgressif vis-à-vis du contexte dans lequel il s'exerce court en effet le risque d'être étiquetée de pute. Des comportements d'une banalité sans nom, marcher seule dans la rue par exemple, peuvent valoir aux femmes de subir cette insulte. Pour Pheterson, pute est, en tout et pour tout, un stigmatisme, soit une marque de honte apposée sur une personne par un autre. C'est une inscription péjorative et, en ce sens, elle ne reflète pas forcément l'expression d'une réalité ou d'une pratique quelconque, comme celle de vendre des services sexuels, mais le jugement d'un comportement transgressif. Les travailleuses du sexe incarnent ce stigmatisme, mais elles n'en sont pas les seules récipiendaires. Les reproches adressés aux putes concernent, d'abord, les

comportements sexuels illégaux ou immoraux, incluant mais ne se limitant pas à la vente de services sexuels. Par exemple, les lesbiennes ou les femmes qui ont plusieurs partenaires sexuels défient les règles des institutions de l'hétérosexualité obligatoire, du mariage et de la reproduction. Ensuite, l'impureté, comprise ici comme saleté et comme non-appartenance aux groupes « purs » Blancs de classe moyenne et aisée, accentue la menace de stigmatisation. Certaines femmes sont *a priori* considérées impures – Pheterson nomme les femmes de couleur, les Juives et les ouvrières – et doivent par conséquent prouver leur pureté et leur droit à la dignité et au respect, faute de quoi elles sont traitées *de* ou traitées *en* putains. L'expérience sexuelle, choisie ou imposée, est aussi source de stigmatisation. Il est requis des femmes qu'elles demeurent chastes, en respectant notamment les normes de virginité et de monogamie. Finalement, les justifications du stigmate de pute incluent l'indécence, soit le manque de classe et la malséance, et le manque de simplicité, dans lequel Pheterson regroupe les femmes autonomes, intelligentes, originales et qui se font remarquer en raison de leur beauté ou leur présence. Les travailleuses du sexe sont le prototype de la transgression de tous ces impératifs – la sexualité immorale, l'« impureté » raciale et de classe, l'expérience sexuelle excessive, subie et source de maladies, les comportements inappropriés et l'hypervisibilité. Mais toute femme est à risque de perdre son honneur en raison d'un échec à l'un ou l'autre de ces impératifs. Pour cette raison, dit Pheterson, le stigmate de pute maintient les femmes – toutes les femmes - en état de « pure subordination » (p. 129) et empêche leur pleine libération.

Revenons à la quatrième des définitions de Budin : l'accusation de prostitution est un fantasme masculin de contrôle des femmes (2021). C'est pour neutraliser l'apparent pouvoir et la trop grande autonomie des *Freewomen* que leurs activités sont réduites à de la prostitution par les historiens et ethnographes les étudiant. Cet effacement a des impacts symboliques dans l'imaginaire collectif. L'existence de femmes échappant au contrôle patriarcal devient inimaginable; on ne peut concevoir que, particulièrement à des époques et dans des lieux où les hiérarchies de genre étaient à leur paroxysme,

des femmes aient pu ou puissent être sexuellement libres et économiquement autonomes. Leur conceptualisation comme femmes dont le corps et l'accès sexuel étaient mis à disposition de tout homme souhaitant en faire l'usage neutralise les impressions que ces femmes bénéficiaient d'une liberté. L'obsession envers la sexualité des *Freewomen* et de son caractère achetable trahit, aux yeux de Budin, le sexisme latent des sciences sociales :

Il est beaucoup, beaucoup moins probable que nous considérions l'idée (franchement ridicule) que ces hommes paieraient un quelconque montant d'argent pour parler à une femme belle, intelligente et éduquée; pour passer une soirée en sa compagnie; pour danser ou jouer de la musique avec elle; pour débattre et discuter de politique et de philosophie avec elle; ou simplement pour partager un repas plaisant et relaxant avec elle. Dans la pensée moderne, il est catégoriquement impossible qu'un homme puisse vouloir d'une femme - et il ne paierait certainement jamais pour obtenir d'une femme - quoi que ce soit d'autre que l'accès pénien à un de ses orifices corporels. C'est le summum de la misogynie et c'est la norme établie, acceptée et inarticulée dans le monde académique (2021, p. 9, trad. libre).

Pour certaines des *Freewomen* dont discute Budin, les hétaires par exemple, l'absence de preuves montrant que ces femmes aient vendu des services sexuels est flagrante. Elle attribue cette erreur à un biais méthodologique, qui accorde plus de crédibilité à la voix de romanciers de fiction plutôt qu'à celles de femmes témoignant de leurs propres expériences ou de celles de leurs contemporaines. Elle en conclut que ce biais est en fait un *désir*, une préférence à croire que ces femmes étaient des prostituées – un fantasme masculin de contrôle des femmes. En prenant l'exemple des *Freewomen* et en étudiant les impacts que leurs désignations comme « prostituées » ont sur la perception de ces femmes autonomes, Budin rejoint les arguments de Tabet et de Pheterson. L'accusation de prostitution, qu'elle soit fondée ou non, sert à discréditer les femmes et dépend de la construction d'une figure repoussoir, celle de la pute, dont il est de la responsabilité des femmes de se distancier le plus possible.

Les travailleuses du sexe sont bien familières avec le stigmate de pute, avec lequel elles doivent conjuguer quotidiennement. Conscientes de la haine dont elles font l'objet, elles accusent à leur tour leurs détracteurs en nommant cette haine, la « putophobie » (Maîtresse Nikita et Schaffauser, 2007). La putophobie (en anglais : *whorephobia*) se distingue du stigmate de pute, puisqu'elle réfère à l'animosité spécifiquement dirigée envers les travailleuses et travailleurs du sexe (Ralston, 2021). Principales cibles de cette stigmatisation, elles remarquent que la menace qu'elle fait peser sur toutes les femmes peut être à la fois source de solidarité et, inversement, renforcer leur ostracisme (Gira Grant, 2014; suprihmbé, 2018). C'est le cas lorsque des femmes se défendent d'être des putes pour conserver leur dignité; ce faisant elles réaffirment l'existence d'une « Autre », d'une vraie pute, de laquelle elles se différencient. La stigmatisation, et plus largement les conditions qu'elle entraîne pour les travailleurs et travailleuses, implique des enjeux d'ordre concret et matériel (suprihmbé, 2016). Les dangers associés au travail du sexe sont en effet exacerbés ou causés par le refus d'accorder une légitimité sociale à cette pratique, de même que par le sexisme, le racisme et la transphobie de l'industrie du sexe et de la société générale : agression, incarcération, déportation, éviction, perte d'emploi, meurtre, etc. Des témoignages de travailleuses du sexe détaillent les torts causés par la dévaluation de leur statut social : « La putophobie détruit l'estime de soi et te ment à propos de toi-même. Tu es sale. Tu es une honte. Personne ne t'aime. » (Tempest, 2019, p. 336, trad. libre). Même si être une femme est un prérequis pour être une pute, ça ne suffit pas en soi (Pheterson, 2001) : ce sont les femmes les plus transgressives aux yeux d'une pluralité de codes sociaux, avec en tête de peloton les travailleuses du sexe racisées, trans et queer, qui paient le prix le plus cher.

Un autre personnage transgressif des frontières entre l'intime et l'économique dont les impacts concrets de sa représentation ont fait beaucoup moins l'objet d'une problématisation dans la littérature tant militante que scientifique est celui de la *gold digger* ou « croqueuse de diamants ». Même si elle n'a pas entièrement disparu,

l'expression a connu ses points culminants à une autre époque, soit au 20^e siècle. Brian Donovan retrace les différentes transformations des représentations de la *gold digger* au travers des années et les problématise au regard des contextes socioéconomiques et culturels de chaque période historique (2020). Il définit brièvement les *gold diggers* comme des femmes qui cherchent ou sont dans une relation romantique principalement pour les gains économiques qu'elles peuvent en retirer. Comme la pute, la *gold digger* – qui est par ailleurs aussi souvent soupçonnée d'être une pute - représente également une catégorie de femme déshonorable : elle est frivole, irritable, infantile, agressive, manipulatrice et se fout de sa réputation. Donovan remarque que le personnage de la *gold digger* renaît à différents moments dans l'histoire pour servir de bouc émissaire aux anxiétés masculines provoquées par une redistribution du pouvoir dans les rapports sociaux de race, de classe et de genre. Comme pour la pute, la *gold digger* a influencé la loi; dans ce cas-ci, non pas pour criminaliser certaines pratiques sexuelles, mais pour décider à quoi les femmes ont droit (et si elles ont droit à quoi que ce soit) lorsqu'elles décident de mettre un terme à leur mariage ou à leur union amoureuse. Dans la culture populaire, on lui prête le plus souvent des origines modestes (Sharot, 2013). C'est son appartenance à la classe ouvrière qui la rend si assoiffée d'objets luxueux et si avide de percer la stratosphère sociale et ses plaisirs excessifs, à mille et un lieux de son quotidien aride et miséreux. Grâce à sa représentation peu flatteuse dans les médias, des hommes puissants et riches ont réussi à contrôler le message de sorte que ce soit eux qui sont considérés comme des victimes à qui l'on tente injustement d'extorquer une fortune durement acquise. De Peggy Hopkins Joyce à Anna Nicole Smith, les campagnes de salissage médiatiques ont averti les femmes que de graves conséquences les attendaient si elles se montraient un peu trop intéressées à l'argent de leur (ex) conjoint. L'augmentation de la notoriété de la *gold digger*, dans les années 1920, coïncide avec la popularisation de l'amour romantique et sa centralité dans le mariage. La perfidie de la *gold digger* a servi à mettre en lumière les dangers associés à l'entremêlement entre argent et amour. Le traitement réservé aux *gold diggers* envoie le message que

seules les femmes cupides et égocentriques arriveraient à développer la croyance qu'elles ont droit à l'argent de leur (ex) mari.

En fin de compte, les personnages de la pute et de la *gold digger* trahissent plusieurs inquiétudes sociales que les auteurs et autrices mentionnés dans cette section associent à des craintes de pertes de pouvoir d'une élite masculine, blanche et économiquement dominante. Nous n'en savons par contre peu sur les influences de l'approche en mondes hostiles sur ces stigmates. Plusieurs autrices sont même d'avis que la vente de services sexuels représente un délit secondaire, que c'est d'abord et avant tout la rupture par les femmes d'un système de contrôle social et sexuel des femmes qui est en cause. C'est pourtant bien l'image d'une femme qui retire de l'argent en usant de sa sexualité et de ses charmes qui est reflétée dans ces stigmates. À tout le moins, cela indique qu'une telle stratégie est méprisée socialement, puisque c'est spécifiquement cette image qui est utilisée pour ridiculiser, humilier et condamner des femmes qui, effectivement, ne cherchent pas forcément à accomplir cette action. La transgression des mondes hostiles par ces personnages a en effet été ensevelie sous la masse beaucoup plus imposante des rapports sociaux d'exploitation et d'appropriation et n'a pas encore, à ma connaissance, fait pleinement l'objet d'une étude.

2.4 Trois faces d'un même objet

Ces trois champs de recherche, soit l'intimité contemporaine, le travail du sexe et la stigmatisation des femmes transgressives, ont en commun d'étudier, sans toujours l'explicitation de cette façon, les imbrications entre les sphères de l'intime et de l'économique. Les réflexions de Viviana Zelizer quant aux approches réductrices de ces imbrications, particulièrement celle qui considère ces deux sphères comme des mondes hostiles, sont utiles pour saisir ces trois objets de recherche. L'appel de Zelizer à considérer la transaction et l'intime comme deux éléments appartenant à la fabrique des liens sociaux, servant tous deux à définir et différencier les relations

interpersonnelles tant intimes que professionnelles ou commerciales, a bien été entendu du côté de la recherche sur le travail du sexe. Du côté de la sociologie de l'intimité contemporaine, des études empiriques rejoignent les observations de Zelizer quant à la perméabilité du domaine de l'intime face aux « outils » de l'économie, comme le calcul et la négociation, en plus de mettre en lumière la mobilisation de l'approche en mondes hostiles dans la conceptualisation dans différentes sources de discours de la place de l'économique dans l'intime. Les stigmates de pute et de *gold digger* ont aussi en commun de refléter un malaise généralisé dans les sociétés occidentales vis-à-vis des femmes qui tirent profit de leur sexualité. Alors que ce champ de recherche a plutôt focalisé sur la transgression de l'ordre social d'appropriation des femmes, il pourrait être avantageux de considérer la violation de la pure et nette séparation entre l'intime et l'économique comme source des reproches envers les femmes affublées de ces sobriquets. On voit également poindre dans ces trois champs de recherche les malaises posés par la transactionnalité. De la confusion des clients incertains des significations des gestes affectueux des travailleuses du sexe qu'ils rémunèrent à la menace perçue des calculs d'argent envers l'amour altruiste et inconditionnel en passant par le dégoût social inspiré par les femmes tarifant leur disponibilité sexuelle, les imbrications d'intime et d'économique gênent dans plusieurs types de circonstances.

Dans cette thèse, je tâcherai de poursuivre le dialogue entre ces trois champs de recherche, soit de discuter de la place de l'intime dans des relations transactionnelles, de la transaction dans les relations intimes et de l'opprobre social visant ces emmêlements, tout en gardant en tête les contributions de Zelizer, particulièrement quant à l'interprétation normative qu'elle qualifie d'approche en mondes hostiles. Le *sugar dating* représente en effet un des points de jonction les plus exemplaires de ces trois champs de recherche : il est disputé tant comme travail du sexe que comme relation romantique tellement on peut y observer *et* du transactionnel *et* de l'intime, en plus de faire l'objet d'accusations de prostitution parce qu'il mélange (trop) des

domaines sensés être protégés l'un de l'autre. Le *sugar dating* a déjà été interprété comme une extension de la *girlfriend experience* (Gunnarsson et Strid, 2021), donc une « sentimentalisation » de l'économique, comme une configuration encourageant les approches instrumentalistes des relations intimes (Nayar, 2017), donc une rationalisation de l'intime, et comme un euphémisme de la prostitution méritant le même traitement (Miller, 2012), donc une transgression.

CHAPITRE III

APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE ET ÉPISTÉMOLOGIQUE

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les malaises et interdits entourant les imbrications de l'intime et du transactionnel dans les relations interpersonnelles ont été fréquemment remarqués dans la littérature scientifique dans différents champs de recherche, mais ont plus rarement été le point de départ d'une articulation théorique. Bon nombre d'études ont mis en lumière les différentes intersections pratiques entre l'intime et l'économique et ont soutenu l'argument de Zelizer selon lequel ces intersections sont mieux comprises comme des agencements suivant des liens différenciés par les acteurs et non comme des mondes hostiles (Bandelj et al., 2015). Nous n'en savons toutefois encore peu sur l'étendue de l'approche en mondes hostiles et de sa place dans l'hégémonie culturelle, sa traduction concrète dans l'expérience affective des imbrications d'intime et d'économique, les enjeux de pouvoir tant interpersonnels que sociaux auxquels elle participe et dans lesquels elle est prise, de même que les risques en matière de coût humain qu'elle provoque.

Un obstacle à cette théorisation, dans le cas particulier qui nous intéresse, est la puissante influence d'un cadre d'interprétation dominant qui enjoint 1) à réduire toute relation où l'on peut discerner un emmêlement de paiements et de prestations de services intimes qui incluent, mais ne se limitent pas à, un accès sexuel à une transaction de sexualité contre argent; 2) à appliquer à cette relation le concept pourtant galvaudé et péjoratif de prostitution avec tout son appareillage politique et

moral et ses balises méthodologiques et théoriques et; 3) à poser *a priori* un jugement politique (et normatif) quant au caractère oppressif (ou, plus rarement, émancipateur) de cette relation en vue de la contrôler (ou d'en faire les éloges). La suremphase accordée à la sexualité, au paiement en argent et à leur échange direct contribue à rendre invisible les multiples autres composantes de la relation et à sursimplifier la nature de ces relations (Broqua et Deschamps, 2014; Phoenix, 1995). Selon Budin, ce procédé réducteur provient de la croyance misogyne que le seul intérêt qu'il puisse y avoir pour les hommes à rémunérer ou à soutenir financièrement une femme est d'obtenir une gratification sexuelle (2021). Ensuite, le concept de prostitution est plurivoque et réfère à beaucoup plus qu'une rétribution d'un accès sexuel; comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Il est employé dans différents contextes, principalement pour désigner des femmes dont l'identité ou les comportements transgressent des codes sociaux. Les origines étymologiques du mot ne font planer aucun doute sur son essence fondamentalement péjorative. Selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales, le verbe « prostituer » provient du latin *prostituere* qui signifie « placer devant; exposer aux yeux » et, figurativement « déshonorer, salir »¹³. Finalement, le concept de prostitution et ses définitions sont pris dans des enjeux sociaux et politiques en raison de la stigmatisation qui découle de ses usages (Fossé-Poliak, 1984). « Dans *aucun autre champ d'étude* en sciences sociales », affirme Ronald Weitzer, « l'idéologie ne contamine de manière aussi invasive les connaissances produites » que dans les études sur le travail du sexe (2005, p. 934, trad. libre, italiques de l'auteur). La conceptualisation comme prostitution tend à mener vers des glissements interprétatifs : une pratique est réduite à ses conditions d'exercice (Toupin, 2006). Les postures politiques et croyances idéologiques en sous-main des travaux risquent d'influencer les choix méthodologiques et conceptuels de sorte à leur venir en appui (Weitzer, 2005).

¹³ <https://www.cnrtl.fr/etymologie/prostitu%C3%A9>, accédé le 30 novembre 2021.

Signe de la force de ce cadre d'interprétation, le *sugar dating* fait face depuis ses débuts à de nombreuses accusations de prostitution, malgré les nombreux efforts de ses créateurs et participant·es pour s'en distancier. Une question le hante sans cesse et revient quasi systématiquement dans les discussions à son propos : « est-ce de la prostitution? ». J'ai argumenté ailleurs (Lavoie Mongrain, 2022) que de répondre à cette question revient à accepter la légitimité de ce concept hautement incohérent et délétère qui nous borne à demeurer à l'intérieur des balises institutionnelles de mise en problème et de circonscription des connaissances qui comptent et ne comptent pas à propos de la rétribution de la compagnie intime. Poser la question est performatif. Elle réitère la construction sociodiscursive de la prostituée, ce personnage fictif indésirable construit comme contre-pied aux femmes respectables et vertueuses (Gil, 2008). Répondre « non » à la question, c'est amplifier par opposition la stigmatisation et reconduire la construction des « autres », les *vraies* prostituées (Nayar, 2017). Répondre « oui », c'est condamner le *sugar dating* et, surtout, les *sugar babies* au même sort que les travailleuses du sexe, c'est-à-dire devoir conjuguer avec l'opprobre social, la clandestinité et la menace de criminalisation. La prostitution fait partie de / est un cadre d'interprétation dominant hostile envers les personnes auxquelles un regard extérieur applique plus ou moins arbitrairement cette étiquette.

Pour sortir des impasses provoquées par cette grille de lecture, qui tendent à réitérer les mêmes débats, les mêmes questionnements et les mêmes conclusions, de même que pour arriver à saisir un phénomène jusque-là peu approfondi théoriquement, je propose une approche épistémologique et méthodologique combinant le point de vue situé féministe et la théorisation ancrée constructiviste. Ces approches sont à même de provoquer une rupture paradigmatique avec l'allant-de-soi conceptuel qu'est la prostitution grâce, entre autres, à leur conception de la recherche scientifique comme démarche interprétative, centrée sur les vécus et qui privilégient les perspectives des acteurs concernés, de même que par leurs soucis envers l'éthique en recherche. Dans ce chapitre, je discuterai d'abord de cet assemblage et de sa pertinence pour mon

objet d'étude. Ensuite, je décrirai ma démarche de recherche, en incluant les processus d'échantillonnage et de recrutement, les méthodes de collecte et d'analyse des données et, pour finir, de théorisation. J'aborde au passage certaines réflexions sur l'éthique en recherche, en raison du caractère sensible de mon objet d'étude et des nombreux torts commis par la science – y compris la science féministe – envers les personnes qui vendent et achètent des services intimes et sexuels.

3.1 Théorisation ancrée constructiviste et épistémologie du point de vue situé féministe

La théorisation ancrée constructiviste et l'épistémologie du point de vue situé féministe possèdent des bases communes, qui font de leur assemblage une stratégie à la fois fructueuse scientifiquement et utile pour la transformation sociale (Lavoie Mongrain, 2022). L'épistémologie du point de vue situé féministe est née d'une critique des savoirs dominants issus de positionnements blancs, androcentriques et occidentaux. Le paradigme positiviste encadrant ces savoirs prétend produire des connaissances universalistes, désincarnées et désintéressées. La science qui en résulte en est une qui s'autolégitime comme seule théorie de la connaissance valide et qui occulte ses contextes de production, notamment le point de vue dans lequel elle s'enracine. De nombreuses féministes ont entre autres relevé les difficultés à penser les réalités de femmes à partir de concepts et de théories produits par et pour un univers social masculin (Smith, 1990). De plus, les directions prises par la science positiviste tendent à laisser invisibles les expériences des femmes et à représenter des intérêts étrangers, sinon antagonistes, aux leurs (Harding, 2004). Ces disjonctions entre monde abstrait conceptuel et réalité concrète sont d'autant plus prononcées que les positionnements sociaux s'éloignent de ceux produisant la science. Les milieux académiques tendent donc à produire un « Autre ultime », exclu de ses processus de production de connaissance et dont la conception de la réalité a peu en commun avec les discours scientifiques qui tentent d'en rendre compte (Hill Collins, 1990).

Plusieurs militantes ont critiqué une telle « altérisation » des travailleuses du sexe, en particulier celles queer, trans et racisées, dont les réalités sont peu reflétées dans les schèmes interprétatifs dominants des débats politiques sur le travail du sexe (Brooks, 2021; suprihmbé, 2018). Les sciences sociales « classiques » usent de pratiques conceptuelles qui tendent à responsabiliser les individus marginalisés plutôt qu'à problématiser l'ordre social rendant possible cette marginalisation (Sprague, 2005). Une grille de lecture commune responsabilise les femmes vendant des services sexuels de leur « déviance » (Phoenix, 1999) et construit la « prostituée » comme une « Autre » inférieure à redresser, à sauver ou à enfermer.

Au contraire de la posture objectiviste et universaliste dans la science positiviste, l'épistémologie féministe du point de vue situé considère que tout discours scientifique est socialement positionné et donc limité dans sa compréhension du social. Les différences de positionnement ont des implications au niveau épistémologique : la vie matérielle limite la compréhension des rapports sociaux de sorte que la perspective des dominants ne peut toujours être que « partielle et perverse » (Hartsock, 1983, p. 285), absorbée dans un monde abstrait aveugle aux réalités concrètes (Smith, 1990). L'expérience de l'oppression est conçue comme productrice de savoirs inaccessibles à un point de vue dominant (Hill Collins, 1990). Les intérêts de recherche sont guidés en grande partie par les positionnements sociaux des producteurs et productrices de la science. En guise d'exemple, plusieurs sections thématiques de recherche de l'Association américaine de sociologie font l'objet d'une ségrégation raciale ou de genre : en 2010, un quart des quarante-neuf sections comprenait une proportion de 69 % ou plus de chercheurs et chercheuses de même genre (p. ex., 83 % des membres de la section « Sociologie mathématique » étaient des hommes, alors que 87 % des membres de la section « Sexe et genre » étaient des femmes) (Sprague, 2005). Il en est de même pour la race et l'appartenance ethnique

qui semblent également influencer les priorités intellectuelles¹⁴. Le point de vue « de nulle part », position divine à même de voir sans être vue, n'existe pas (Haraway, 1988). Ce qui fait problème avec le paradigme positiviste est donc la croyance qu'une telle position puisse être obtenue par la mise en place méticuleuse et rigoureuse d'une méthodologie qui permet d'objectiver le réel et donc, de détacher les scientifiques de leurs interprétations. Telle est la compréhension la plus commune de l'objectivité en science. Le projet d'une « science remplaçante » féministe (Harding, 1986, p. 142) propulsé par les épistémologues du point de vue situé n'implique pas de se débarrasser du concept d'objectivité – central à la pensée scientifique – mais de le redéfinir. Dans ce projet, l'objectivité reflète la reconnaissance des limitations de la perspective mobilisée et le positionnement des savoirs générés. Autrement dit : situer les connaissances dans leurs contextes de recherche. Ceci ne signifie pas d'opter pour un relativisme où toutes les perspectives s'équivalent, bien au contraire. Les points de vue subordonnés sont préférés aux points de vue dominants, car ce sont eux qui, en théorie, sont les moins à risque de nier l'essence critique et interprétative de toute connaissance (Haraway, 1988). Il y a en effet peu d'intérêt, pour des groupes subordonnés, à prétendre produire des savoirs neutres qui ignorent volontairement les inégalités sociales et, en conséquence, réitèrent le *statu quo*.

La critique de l'objectivisme du paradigme positiviste faisait également partie du programme de Glaser et Strauss dans l'élaboration de la démarche de recherche en théorisation ancrée. Las des approches en sciences sociales « vers le bas » louangeant les méthodes quantitatives, les auteurs ont voulu redorer l'image du qualitatif, mais ont tout de même répété les penchants objectivistes qu'ils critiquaient (Charmaz, 2006). La théorisation ancrée consiste à prendre le monde empirique comme point de départ pour saisir les ensembles symboliques qui orientent l'agir social (Glaser et

¹⁴ Joey Sprague note toutefois que les données concernant la race et l'appartenance ethnique doivent être interprétées avec prudence puisque 20 % des membres de l'Association n'avaient pas divulgué d'information à ce sujet lors de leur abonnement (Sprague, p. 59).

Strauss, 1967). Le projet de recherche ne se déroule pas de manière linéaire, d'étape en étape, mais de façon itérative, avec des allers-retours entre la collecte de données, le traitement des matériaux, l'analyse des données et la théorisation. Elle est surtout abductive; c'est en partant de l'observation d'une réalité qu'on en arrive à la formulation d'hypothèses étant par la suite testées empiriquement (Charmaz, 2006). La théorisation ancrée est utile en l'absence de théorie pouvant expliquer un phénomène ou processus ou lorsque les modèles disponibles ne permettent de saisir que partiellement ce phénomène (Creswell, 2007), car elle ne dépend pas de la détermination *a priori* d'un cadre d'interprétation.

Récemment, la théorisation ancrée a pris un tournant constructiviste avec Kathy Charmaz, Adele Clarke et plusieurs autres (Morse et al., 2009). La théorisation ancrée constructiviste reprend plusieurs des aspects fondamentaux de sa version classique en insistant sur le caractère construit et interprétatif de tout discours scientifique (Charmaz, 2006), un positionnement vis-à-vis de la science très similaire à celui du point de vue situé féministe. En résumé, la démarche de recherche débute avec des questionnements assez larges vis-à-vis d'une thématique de recherche, ainsi qu'avec des concepts « sensitifs » qui réfèrent à des observations sans vraiment les délimiter (Blumer, 1969). Ces concepts se spécifient au fur et à mesure que sont codés et analysés les matériaux. Parce que le codage d'un premier échantillon de données soulève fréquemment de nombreuses questions et pistes de recherche, la collecte de données suit la logique de l'échantillonnage théorique : ce sont les questionnements théoriques de l'analyste qui orientent les choix en matière de terrain et de matériaux d'étude (Glaser et Strauss, 1967). Il n'est donc pas rare en théorisation ancrée de construire de nouvelles données après avoir analysé un matériau initial. L'objet et le problème de recherche peuvent également changer en cours de route, à la lumière de ce qui transparaît des analyses des données et des prises de conscience qui en découlent (Charmaz, 2006; Chevrier, 2009). Le processus de théorisation repose en grande partie sur différents modes de codage (ouvert, axial, sélectif) et sur la

documentation rigoureuse des observations et analyses sous forme de mémos (Charmaz, 2006). La démarche de théorisation ancrée suppose une position d'ouverture vis-à-vis des éléments pouvant être identifiés comme pertinents dans les matériaux à l'étude et une adaptabilité conceptuelle pour bâtir le théorique autour du concret.

Plusieurs des fondements du point de vue situé féministe et de la théorisation ancrée constructiviste se recourent. Pour Kathy Charmaz, la théorisation ancrée constructiviste offre une méthode pour mettre en pratique la recherche transformatrice critique (2017), soit l'objectif principal du programme scientifique féministe. Les points de jonction entre ces deux approches témoignent de soucis éthiques autant que d'un haut standard de rigueur scientifique. Ils incluent, entre autres, la redistribution du pouvoir entre co-chercheurs, co-chercheuses, l'*empowerment* des participants et participantes, la reconnaissance des savoirs expérientiels comme savoirs légitimes, la problématisation des allant-de-soi conceptuels (dont la « prostitution » fait partie), la réflexivité sur le positionnement des savoirs et leurs visées transformatrices et la conceptualisation à partir des vécus (Hesse-Biber et Flowers, 2019; Lavoie Mongrain, 2022; Redman-MacLaren et Mills, 2015; Wuest, 1995).

D'un point de vue éthique, il importe aussi de reconnaître que l'assemblage épistémologique et méthodologique guidant cette démarche de recherche ne vise ni à « parler au nom de », ni à affirmer « connaître la vérité sur ». De nombreuses travailleuses du sexe ont critiqué ces deux tendances dans la rédaction scientifique et militante qui les enferment dans un moule unitaire et taisent la pluralité de leurs voix. Les écrits réitèrent fréquemment l'idée d'une « prostituée représentative », seule ambassadrice digne de ce nom dont le vécu refléterait les expériences de l'ensemble des travailleuses du sexe (Merteuil et Simonin, 2013). Ils produisent des interprétations extrémistes, plaçant aux antipodes la victime forcée à se prostituer et

la « pute heureuse » (*happy hooker*), contraignant celles qui prennent la parole à devoir se justifier de n'être ni l'une ni l'autre, plutôt que de déterminer elles-mêmes les paramètres de leurs témoignages (Gira Grant, 2014). Comme l'affirment Juno Mac et Molly Smith, en référence à leurs propres partages en tant que travailleuses du sexe :

Quand notre société tente de réconcilier ces attentes incroyablement contradictoires, les travailleuses du sexe sont appelées à produire une porte-parole qui 'représente la communauté'. Ceci est impossible – de la même façon qu'il ne puisse y avoir une seule femme de service 'représentative' vers qui l'on peut se tourner chaque fois qu'il est question de 'problèmes de femmes'. (2018, p. 24, trad. libre)

Cette préoccupation vaut aussi pour les *sugar babies*, souvent incluses dans la figure fourre-tout de « prostituée ». Comme discuté au chapitre I, elles font déjà l'objet d'évaluations polarisantes, à la manière des « prostituées » et des travailleuses du sexe. Le point de vue situé ne consiste pas en une appropriation de la parole des acteurs interrogés ni en une courroie de transmission recopiant leurs discours sans problématisation. Il ne veut ni typologiser des individus ni faire des affirmations universalistes et essentialistes sur leurs vécus. C'est une démarche de reconstruction d'une compréhension d'un phénomène et des processus sociaux et structurels qui rendent son existence possible à partir des ressources disponibles à l'intérieur d'un positionnement social particulier (Sprague, 2005).

3.2 Influences théoriques

La théorisation ancrée priorise une appréhension et une construction des objets d'étude à partir du terrain empirique plutôt qu'à partir de modèles théoriques, mais reconnaît également que tout projet de recherche s'inscrit dans et est influencé par un paysage scientifique déjà existant. Plutôt que de chercher à ignorer les connaissances produites, l'attitude appropriée vis-à-vis de la littérature scientifique, en particulier en

début de parcours de recherche est, selon Henwood et Pigeon, un agnosticisme théorique; c'est-à-dire une posture qui n'obéit de prime abord à aucun cadre théorique particulier et qui ne laisse pas un tel cadre déterminer les interactions avec le monde empirique (2003). De même, la production scientifique ne peut s'extirper des paradigmes dans lesquels elle s'inscrit et qui influencent les façons de concevoir la réalité sociale (Kuhn, 1983). La théorisation ancrée tire elle-même ses influences du pragmatisme et de l'interactionnisme symbolique; elle étudie la production du social au travers des interactions et de leurs significations (Charmaz, 2006). La démarche de recherche qu'elle privilégie est informée par une compréhension particulière du social à laquelle elle est déjà en soi partiellement conditionnée. Il en est de même des chercheurs et chercheuses. Leurs perspectives disciplinaires et suppositions façonnent les façons de construire les objets de recherche et leurs tendances lors de la conceptualisation (Charmaz, 2006).

Les débats théoriques que j'ai présentés jusqu'à présent constituent la toile de fond de laquelle mes propres analyses ne peuvent être complètement dissociées. Ces débats infiltrent les discours scientifiques, le sens commun, de même que les matériaux discursifs que j'ai étudiés. Ils font en ce sens partie intégrante de mon objet de recherche et sont traités comme tels plutôt que comme cadre dirigeant le design de recherche, l'interprétation des résultats et la théorisation. Les connaissances théoriques existantes concernant les imbrications d'argent et d'intimité ont servi la formulation de pistes de recherche une fois la collecte de données et les analyses du matériau entamées. Le raisonnement abductif est crucial en théorisation ancrée constructiviste, selon Kathy Charmaz (2020), pour mettre en relation les expériences vécues avec des forces structurelles façonnant ces dernières. Les données que j'ai construites ont par conséquent été réfléchies au regard de différentes conceptualisations théoriques, incluant des approches en sociologie critique et féministe, en vue d'identifier une multiplicité de compréhensions pouvant faire sens de celles-ci. Notamment, le constat conceptuel élaboré par Viviana Zelizer

concernant l'existence de différents schèmes de pensée pour saisir les imbrications d'argent et d'intimité, dont l'approche en mondes hostiles fait partie (Zelizer, 2005), s'est prouvé très utile à l'étape de conceptualisation. Ce constat constitue une influence théorique importante à partir de laquelle j'ai pu élaborer le concept de transactionnalité et qui a facilité les réflexions vis-à-vis du rapport ambigu et malaisant à l'argent que j'ai pu observer dans le type de relation étudiée. Il en est de même d'autres théories permettant de replacer les expériences étudiées dans un contexte sociologique plus large. Plusieurs des connaissances pertinentes en ce sens ont été présentées au chapitre précédent afin d'outiller les lecteurs et lectrices, mais la structure de cette thèse ne restitue pas une linéarité chronologique qui aurait été suivie par ma démarche de recherche. La problématique et l'état des connaissances ont en effet été réfléchis et formulés *après* avoir analysé le matériau, ciblé une énigme centrale et identifié les schèmes interprétatifs sociologiques pertinents.

3.3 Démarche de recherche

Dans les pages qui suivent, je regroupe par thématique les détails centraux de ma méthodologie de recherche, mais ceux-ci ne sont pas forcément répertoriés de manière chronologique. Suivant les recommandations en théorisation ancrée (Charmaz, 2006; Glaser et Strauss, 1967; Strauss et Corbin, 1998), les différentes « étapes » décrites ci-dessous se sont chevauchées à divers moments et ne se sont pas suivies de manière linéaire. Afin de s'y retrouver, voici un bref résumé de ma démarche, dans l'ordre : j'ai d'abord effectué des entretiens individuels auprès d'hommes et de femmes pratiquant le *sugar dating*, puis, au regard des analyses menées sur cet échantillon de données, j'ai identifié certaines pistes théoriques à explorer. Ces pistes ont été approfondies au moyen d'autres entretiens, pour lesquels les méthodes de recrutement ont été modifiées. D'autres pistes ont émergé de l'analyse de l'ensemble des entretiens et, pour les explorer, j'ai constitué un nouvel échantillon consistant en un corpus de textes « prescriptifs » qui encadrent la pratique

et la représentation du *sugar dating*. De tels discours constituent une tierce partie organisant les arrangements transactionnels. Pour les deux types de matériaux (entretiens et textes prescriptifs), les principes généraux de codification de la théorisation ancrée ont été suivis. L'analyse du corpus de textes a également été informée par l'analyse critique du discours (Fairclough, 1992; Gee, 2014). Le processus de théorisation et de conceptualisation résulte de la mise en commun des analyses de ces différents matériaux et a été en marche tout au long de la codification des matériaux. Il résulte aussi d'une mise en dialogue de mes analyses « ancrées » dans les observations empiriques avec des interprétations sociologiques permettant de replacer ces analyses dans un contexte social, historique, économique, politique et culturel plus large. Cette démarche abductive permet également de saisir de manière critique les implications des processus décrits en vue de réfléchir le changement social (Charmaz, 2020).

3.3.1 Échantillonnage, recrutement et composition du corpus

3.3.1.1 Personnes pratiquant le *sugar dating* ou autre arrangement similaire

Le recrutement de personnes ayant pratiqué ou pratiquant le *sugar dating* a été effectué par bouche-à-oreille dans mon cercle d'amis·es et de connaissances, de même que par affichage en ligne sur divers groupes Facebook et sur des sites web de petites annonces (Kijiji et Craigslist). Certaines techniques de recrutement n'ont pas porté fruit, notamment l'affichage papier sur un campus universitaire et le contact direct de *sugar babies* et de *sugar daddies* sur des sites web de *sugar dating*. La sollicitation à des fins de participation à des projets scientifiques est en effet interdite sur plusieurs de ces sites de rencontre et mes tentatives de recrutement ont par conséquent échoué. Le recrutement a débuté en juin 2019 et s'est conclu en novembre 2020. Des exemples d'affiches de recrutement sont joints à l'Annexe A. Le contenu de mes annonces a été modifié à quelques reprises durant cette période de recrutement en vue de répondre aux besoins de l'échantillonnage théorique. Par exemple, j'ai remarqué

que certains lieux de recrutement, combinés à l'usage de certains référents (*sugar dating*, *sugar babies*, etc.) menaient au recrutement de femmes avec un profil semblable et que, pour approfondir certaines pistes théoriques, il était nécessaire de recruter sur d'autres plateformes et d'opter pour un langage moins exclusif au *sugar dating*. Les personnes âgées de 18 ans et plus étant impliquées dans un arrangement de *sugar dating* ou un arrangement comparable ou ayant été impliquées dans au moins un arrangement de ce type par le passé étaient éligibles pour participer à l'étude. Seules les *sugar babies* s'identifiant comme femme et les *sugar daddies* s'identifiant comme homme ont été recruté·es afin de restituer le caractère genré du travail impliqué dans la prestation de services intimes contre compensation et des interactions, négociations et rapports de pouvoir prenant place entre les partenaires d'un tel arrangement. Au total, huit femmes et deux hommes ont fourni leur consentement et ont accepté de prendre part à l'étude. Le tableau 3.1 présente le profil des participant·es. Ces dix entretiens, combinés à l'analyse de textes, ont permis d'atteindre une « saturation » (Glaser et Strauss, 1967) – ou « suffisance » (Dey, 1999) – théorique, signifiant que l'inclusion de nouveaux matériaux, bien que toujours productrice de nouvelles pistes, n'était pas nécessaire pour atteindre les objectifs de recherche (Charmaz, 2006). Les échantillons en recherche qualitative sont parfois petits, car l'accumulation de données ne mène pas forcément à une meilleure compréhension de l'objet à l'étude et parce qu'une seule occurrence dans les données peut être tout autant utile à des fins de théorisation qu'une occurrence répétée (Ritchie et al., 2003). Comme c'est la richesse des entretiens qui compte, la « saturation » peut être atteinte à n'importe quel point durant la collecte et l'analyse des données et il est possible que dix entretiens disposent d'une plus grande profondeur analytique que cinquante entretiens (Mason, 2010).

Tableau 3.1 Profil des participant·es

Prénom fictif	Âge	Occupation principale	Auto-identification ethnique
Véronique	23	Intervenante en relation d'aide	Blanche
Charlotte	27	Étudiante à la maîtrise	Blanche
Irina	22	Étudiante au baccalauréat	Blanche
Mariela	25	Étudiante au baccalauréat	Latina
Julie	29	Artisane et gestionnaire	Blanche
Valérie	20	Étudiante au baccalauréat	Blanche
Kimberly	29	Directrice dans un bureau	Blanche
Sarah	19	Sans emploi	Asiatique
Thierry	57	Entrepreneur en construction	Blanc
Raymond	62	Travailleur en sécurité	Juif

Aucune des répondantes n'avait d'enfant au moment de l'entretien et un des deux répondants en avait. Leur statut relationnel sont également variables; la plupart des répondant·es étant célibataires, quelques-unes étant en couple ouvert et une répondante étant en couple sentimentalement et sexuellement exclusif. Comme la majorité de mes entretiens ont été menés en personne, la plupart des participant·es réside la région de Montréal. Par contre, en raison de difficultés liées au recrutement et d'une obligation temporaire à ne mener des entretiens que par vidéoconférence¹⁵, le recrutement a aussi été mené via des plateformes web associées à des villes étatsuniennes et canadiennes (Toronto, Edmonton, Vancouver, Boston, New York, etc.). Une répondante vit aux États-Unis et deux autres, à Toronto.

Le recrutement des *sugar babies*, *sugar daddies* et personnes développant des arrangements semblables au *sugar dating* a été compliqué par différents facteurs. J'en profite d'ailleurs pour remercier chaleureusement les dix personnes qui ont

¹⁵ En raison de restrictions sanitaires provinciales au Québec, mais aussi des consignes du Centre d'éthique à la recherche de mon institution.

généreusement accepté de m'accorder de leur temps pour discuter de leurs expériences et perspectives sur le *sugar dating*. Parmi les difficultés encourues, il semble que ma démarche de recherche ait été éprouvée par l'hostilité répandue envers la « prostitution ». Le principal obstacle au recrutement dans cette étude a sans contredit été les multiples refus des plateformes web à me laisser publier une annonce de recrutement. Certaines plateformes disposent de filtres qui reconnaissent, par exemple, les expressions « sugar baby » et « sugar daddy » et éliminent systématiquement les annonces les contenant. D'autres annonces ont été retirées parce qu'elles ont été signalées par des usagers·ères comme contrevenant aux règlements. Des échanges avec des internautes ont révélé que mes efforts de recrutement étaient parfois perçus comme une sorte de racolage masqué, un projet bidon pseudoscientifique ou une croisade oppressive envers les travailleuses du sexe. La très forte stigmatisation du *sugar dating* (et son statut légal précaire) a représenté un autre obstacle de taille. Les soucis pour l'anonymat et la confidentialité ont teinté de nombreux échanges que j'ai eus avec des personnes intéressées à participer à l'étude, mais craintives. Certains hommes ont même refusé de me donner leur nom. En ce qui a trait à la pandémie de COVID-19, les impacts sur le recrutement sont difficiles à évaluer, puisque celui-ci était déjà très complexe au moment où les mesures sanitaires ont été mises en place.

3.3.1.2 Corpus de textes prescriptifs

Les analyses de mes entretiens et la conceptualisation des malaises provoqués par la cohabitation de l'intime et de l'économique comme transactionnalité ont mis en lumière une piste de recherche requérant approfondissement. D'abord, les entretiens avec les participant·es semblaient indiquer l'existence d'un important décalage entre la pratique concrète du *sugar dating* et les discours normatifs visant à l'encadrer. Ce décalage s'est manifesté dans les frustrations de plusieurs interviewé·es (en particulier envers la plateforme Seeking) et dans leur exode volontaire vers des plateformes

n'étant pas exclusivement dédiées au *sugar dating*. Ensuite, ces discours prescriptifs semblaient teinter l'exercice concret du *sugar dating* en servant de source d'information aux personnes le pratiquant, en décidant des usages légitimes et illégitimes des plateformes de *sugar dating*, en dictant un ensemble de bonnes et de mauvaises manières, etc. La construction discursive « officielle » du *sugar dating* semblait également jouer un rôle important dans la détermination des paramètres de production de la transactionnalité (p. ex., les contextes dans lesquels les échanges sont jugés trop froids, trop transactionnels) et de la gestion de son adoucissement (p. ex., les conseils dirigés vers certaines personnes révèlent une compréhension de la distribution de la responsabilité de cet adoucissement). Ainsi, c'est dans l'objectif d'approfondir le concept de transactionnalité et mes analyses des imbrications de l'intime et de l'économique dans les relations de *sugar dating* que j'ai échantillonné et analysé ces discours prescriptifs.

En questionnant les femmes sur les façons dont elles ont pris connaissance de l'existence du *sugar dating* et sur leurs sources d'information pour en savoir plus sur le *sugar dating* et les codes de conduite appropriés, certaines plateformes ont été fréquemment mentionnées. Ces plateformes sont Seeking.com, Youtube et Reddit. Les femmes ont aussi mentionné des groupes Facebook privés et des conversations avec des personnes pratiquant le *sugar dating* – des sources auxquelles je n'ai pas accès et qui ne représentent pas forcément un discours normatif sur le *sugar dating*. Youtube et Reddit sont deux plateformes de partage de contenu généré par les utilisateurs et contiennent plusieurs types de discours, par exemple des conseils donnés par des *sugar babies* destinés à d'autres *sugar babies*, des partages d'expériences vécues, des encouragements, etc. Pour les besoins de la recherche, ce sont les discours prescriptifs émis par des figures d'autorité sur le thème du *sugar dating* qui nous intéressent. Les textes inclus dans ce corpus sont : toutes les pages du site web Seeking.com en date du 16 mars 2021, tous les articles se retrouvant dans la section « Top picks » (articles recommandés) du blogue de Seeking.com en cette

même date, les articles informatifs référencés en page d'accueil du forum Reddit *r/sugarlifestyleforum* en date du 6 avril 2021 et les transcriptions des cinq vidéos les plus vues de la chaîne Youtube de Seeking pertinentes pour l'analyse (par exemple, les vidéos publicitaires ont été exclues) en date du 21 avril 2021. Au total, trente-trois textes ont été analysés. Les interactions entre les internautes ou avec les vidéos ou articles normatifs (par exemple, les commentaires et réponses, les « like », les « upvote » et « downvote », etc.) ne font pas partie des analyses, étant donné l'objectif suivi d'étudier des discours d'« autorité ». Les textes sélectionnés de la plateforme Reddit sont des textes intégrés en bandeau à l'interface du forum qui sont régulièrement révisés par l'équipe anonyme de modération du *subreddit*. J'ai inclus ce forum, même si rien ne prouve ou n'indique que les modérateurs et modératrices ne soient associées de quelque façon à l'organisation Seeking, en raison du ton normatif et autoritaire employé dans les pages de référence (« il faut faire ceci », « il ne faut pas faire cela », ridiculisation de certains comportements, etc.) et de sa forte influence auprès des *sugar babies* et *sugar daddies* (le forum disposait de 102 000 membres en date du 6 avril 2021).

3.3.2 Méthodes de collecte et d'analyse des données

3.3.2.1 Entretien individuel et analyse de contenu thématique

Un entretien individuel semi-dirigé a été effectué avec chaque participant·e à l'étude. La grille d'entretien, disponible en Annexe B, a été mise sur pied à partir des objectifs initiaux et exploratoires de recherche (comment se déroule le *sugar dating*, comment sont négociés les échanges, etc.) et d'un survol de différents sites web et forums sur le sujet. La grille a été adaptée à chaque participant·e en fonction de ses situations particulières et des informations partagées avec moi en amont des entretiens. Par exemple, de nombreuses participantes m'ont communiqué leur identifiant sur Seeking.com, ce qui m'a permis d'explorer leur profil en ligne et de cibler des points d'intérêt à discuter. La grille a également évolué au fur et à mesure des analyses pour

refléter les pistes de recherche à approfondir. Les entretiens ont été menés à un endroit au choix des participant·es, le plus souvent dans un bar ou un café, ou à distance, par téléphone ou par vidéoconférence. Six entretiens se sont déroulés en personne et en français et quatre à distance et en anglais. Tous les entretiens ont duré environ deux heures, hormis deux entretiens qui ont duré une heure, et ont tous été enregistrés avec le consentement des participant·es. Aucune compensation n'était offerte aux participant·es.

Lors des entretiens, j'ai utilisé la grille conçue préalablement et ses séries de questions comme un guide pour m'aider à m'orienter en cas de besoin et non comme un formulaire à remplir (Charmaz, 2006). J'ai ainsi laissé l'opportunité aux participant·es de faire dévier la conversation vers des sujets qu'elles et ils jugeaient pertinents et qui ne faisaient pas partie de mes questions prédéterminées. En particulier, les enjeux relatifs à la sécurité n'étaient pas inclus dans mes grilles d'entretien, mais ont été soulevés et approfondis à l'initiative de toutes les participantes. Vu la nature sensible du sujet et l'exploration de thématiques souvent jugées intimes (p. ex., la sexualité), j'ai tenté de créer un climat informel et détendu, de même que de partager certaines positions politiques assez tôt lors des entretiens pour rendre les participant·es plus à l'aise. J'ai tâché d'éviter la posture froide et détachée d'interviewer recommandée par les standards scientifiques objectivistes et il m'est souvent arrivé de « connecter » en tant que femme avec les participantes (Oakley, 1981). Par exemple, une participante s'est inquiétée de ma sécurité lorsque je lui ai mentionné que je faisais des entretiens avec des *sugar daddies* et m'a promulgué des conseils pour que ceux-ci se déroulent bien. La mise en place d'un climat décontracté a été toutefois compliquée par la distance lors des entretiens téléphoniques et par vidéoconférence. L'alternance des prises de parole obligée par le format a rendu difficiles les interjections et l'humour et la représentation sur écran a limité la lecture des signaux non verbaux.

J'ai transcrit tous les entretiens pour faciliter la codification. À l'aide du logiciel NVivo, j'ai codé ces matériaux par analyse de contenu qualitative thématique émergente (Bardin, 2013; Krippendorff, 2004). Ce premier traitement est nommé en théorisation ancrée le codage initial et a pour but de désigner au moyen d'une étiquette les interprétations de l'analyste vis-à-vis des différentes significations des segments de données (Charmaz, 2006). Les textes n'ont pas été découpés systématiquement en unités de forme (mots, phrases, lignes); j'ai plutôt retiré les idées principales, parfois multiples, de passages significatifs. (Corbin et Strauss, 2015). Pour résister à la tentation de conceptualiser, Charmaz recommande de garder les intitulés des codes le plus près possible des données et de les formuler sous forme d'action ou de signification (quelques exemples : « Choisir les bons mots », « Gérer sa spontanéité », « Reconnaissante envers l'aide du *sugar daddy* »). Ces codes doivent être en lien avec l'objet d'étude et les questions générales initiales de recherche. Avant de passer à l'étape suivante de conceptualisation, les codes doivent être maximisés en les comparant, en les questionnant, en repérant les plus saillants et plus fréquents et ceux qui, au contraire, sont les moins importants (Charmaz, 2006; Paillé, 1994). J'ai fait ce travail de consolidation et de reformulation des codes de manière hebdomadaire pour toute la durée du codage initial. J'ai distingué les ensembles de codes des entretiens avec les *sugar babies* et de ceux avec les *sugar daddies* pour restituer leur point de vue respectif.

La théorisation ancrée de Glaser et Strauss prévoit trois types de codification : le codage ouvert, le codage axial et le codage sélectif (Glaser et Strauss, 1967). Le codage axial, qui consiste à cibler les propriétés et les dimensions d'une catégorie (Strauss et Corbin, 1998), représente une étape dont l'opérationnalisation est facultative selon Charmaz, puisqu'elle peut se faire naturellement quand on poursuit une réflexion analytique (2006). L'important est de retracer les liens unissant les différents codes et à les formuler sous forme de catégorie plus conceptuelle. Dans le cadre de mon projet, j'ai entamé la catégorisation en même temps que la codification :

j'ai pris des notes sous forme de mémo pour répertorier de possibles catégories d'analyse durant le codage initial. Certains codes sont devenus des catégories en raison de leur portée analytique (p. ex., « Jouer un personnage » est une expression que plusieurs participantes ont employée lors des entretiens et qui possède une profondeur analytique). Dans chaque mémo, j'ai formulé une définition préliminaire de la catégorie, identifié les autres catégories avec lesquelles elle est reliée et ce qui les unit, indiqué les critères pour assigner les codes à cette catégorie et cibler des extraits d'entretien significatifs. Comme pour le codage ouvert, j'ai séparé la catégorisation des entretiens des *sugar babies* de ceux des *sugar daddies*. Une fois tous les entretiens codés, j'ai retravaillé et consolidé les catégories créées lors de la codification. J'ai ensuite parcouru la liste de codes pour les associer, un à un, à une catégorie ou, tout au plus, à deux catégories afin de garder une certaine exclusivité entre elles. J'ai créé de nouvelles catégories et de nouveaux mémos pour les codes ne correspondant à aucune catégorie déjà existante. Chaque mémo a ensuite été retravaillé en relisant chacun des extraits codés pour spécifier et clarifier la définition de la catégorie.

3.3.2.2 Analyse critique du discours

L'analyse que j'ai menée sur le corpus de textes prescriptifs du *sugar dating* est essentiellement semblable à celle menée sur les transcriptions d'entretien, en plus d'avoir été inspirée par l'analyse critique du discours (Fairclough, 1992; Van Dijk, 1993; Wodak et Meyer, 2009). Cette approche considère le discours comme une pratique sociale en relation dialectique avec les structures sociales d'inégalités qui à la fois représente et signifie la réalité (Fairclough, 1992). Les discours produisent et représentent des activités, des identités sociales, des relations sociales et des systèmes de connaissances et de croyances; les textes évoquent directement ou indirectement certains discours et en ignorent d'autres; ils invitent le lectorat à tenir certaines affirmations pour acquises et instrumentalisent le langage, la grammaire et la syntaxe

à des fins persuasives (Fairclough, 1992; Gee, 2014). Le discours est pris dans des rapports de pouvoir et constitue en même temps un enjeu et un terrain de lutte pour le pouvoir. Les discours ne sont pas que des ensembles de mots : ils sont investis par des idéologies et, pour cette raison, les textes contiennent souvent des traces de conflits idéologiques et de contestations de l'hégémonie (Reisigl et Wodak, 2009). Les textes sont les manifestations sous forme de langage – écrit ou parlé – du discours et sont pris dans des systèmes les reliant les uns aux autres. Cette propriété, que Fairclough appelle l'intertextualité, signifie que les textes sont toujours des ajouts à des textes existants ou synchrones et ne devraient jamais être analysés en vase clos, sans égard à leur contexte sociohistorique. Puisqu'une conception théorique particulière de la réalité sociale la sous-tend, il est plus approprié de parler de l'analyse du discours comme une méthodologie que comme une simple méthode de traitement des données (Phillips et Hardy, 2002).

Les analyses de contenu qualitatives interprétatives qui ne considèrent pas le sens comme un donné objectif et stable émanant des textes sont compatibles avec l'analyse du discours (Hardy et al., 2004). Ces deux approches reposent sur une compréhension des sens comme indissociables des contextes dans lesquels ils s'inscrivent et ont pour objectif d'étudier le social. De même, la théorisation ancrée constructiviste et l'analyse critique du discours possèdent des fondements épistémologiques comparables et peuvent être employées pour un même projet de recherche. La première guide la démarche de recherche de manière générale et la seconde offre des outils pour analyser sociologiquement certains types de données; en l'occurrence, des données discursives.

Dans l'analyse du discours, le contexte et les intentions de production importent et c'est pour cette raison que j'ai constitué un corpus d'analyse composé de discours prescriptifs, émis par des « autorités » sur la question du *sugar dating* et qui visent à baliser la pratique et à influencer les comportements. Comme pour les transcriptions

d'entretien, j'ai codé de manière émergente les textes, mais en cherchant cette fois à répondre à des questionnements beaucoup plus spécifiques identifiés lors de mes analyses. Les questions guidant la codification étaient principalement les suivantes : Quels sont les codes de conduite du *sugar dating* pour les *sugar babies*/pour les *sugar daddies*? Comment est construit le *sugar dating* dans ces discours normatifs? En cohérence avec l'analyse critique du discours, j'ai porté attention aux sens interprétés dans les textes, aux façons par lesquelles ceux-ci ont été communiqués et aux intentions probables des auteurs-trices. J'ai, par exemple, relevé les usages de métaphores, les instrumentalisation de discours scientifiques et l'évitement scrupuleux de certains termes. J'ai aussi créé, pour chaque texte, un mémo dans lequel j'ai noté à qui semblait s'adresser le texte, quelle semblait en être l'intention, le ton utilisé et tout autre élément pertinent à l'analyse. Dans l'ensemble, j'ai également noté les choix de thématiques abordées dans les textes et celles qui, au contraire, ont été ignorées. La démarche de consolidation des codes et de création de catégories conceptuelles est la même que celle décrite à la section 3.3.2.1.

3.3.3 Processus de théorisation

Au terme de ces analyses, je me suis retrouvée avec trois ensembles de catégories conceptuelles, qui tirent leurs racines dans trois points de vue différents sur les emmêlements d'intimité et d'argent au sein du *sugar dating* : celles issues des entretiens avec les *sugar babies*, celles issues des entretiens avec les *sugar daddies* et celles provenant de l'analyse des textes prescriptifs. En théorisation ancrée, le processus de théorisation requiert de comparer les catégories pour cibler les différents liens les unissant. Pour ce faire, j'ai réfléchi aux connexions possibles entre chacune des 75 catégories construites (56 des entretiens avec les *sugar babies*, 14 des entretiens avec les *sugar daddies* et 5 des textes prescriptifs) et j'ai commencé à les regrouper selon divers types de liens d'attache. Certaines catégories apparaissent comme sous-jacentes à d'autres catégories (p. ex., « Apparence » fait partie de la

« Compagnie offerte »), d'autres renvoient à un même processus (p. ex., « Masque » et « Bulle » renvoie à un processus de différenciation), d'autres ont des fonctions similaires (p. ex., « Élitisme » dans les discours prescriptifs et « Distinction » dans les discours des *sugar babies*), etc. J'ai tenté de regrouper les catégories selon ce qui pourrait constituer des effets particuliers des imbrications entre argent et intimité, de façon à ce que chaque catégorie en vienne à représenter un morceau d'un tout. Pour ce faire, il a fallu réorganiser à plusieurs reprises les ensembles de catégories. Il existe de multiples façons d'organiser et de coordonner les catégories d'analyse : Charmaz recommande de créer le meilleur équilibre possible entre l'expérience qu'on tente d'étudier, nos catégories et nos affirmations théoriques (2006). Grouper les catégories de différentes façons mène à départager les liens pertinents de ceux qui le sont moins, à cibler les relations les plus logiques entre les enquêtes empiriques et la résultante théorique et, éventuellement, à clarifier un objet d'étude. Identifié intuitivement tôt dans mes analyses, c'est au terme de nombreuses comparaisons, organisations, relectures et réécritures des mémos d'analyse que j'ai dégagé le concept central de transactionnalité, défini au chapitre I, à la section 1.5. Il provient aussi de mises en relation et comparaisons entre mes analyses des malaises observés au travers des différents matériaux et les réflexions de Viviana Zelizer à propos de ce qu'elle appelle l'approche en mondes hostiles (2000, 2005). Ce concept m'est apparu comme incontournable : peu importe comment j'organisais et je réorganisais les catégories, il occupait toujours une place centrale. C'est une dimension du *sugar dating* qui est apparue dans chacun des entretiens réalisés et dans chacun des textes étudiés. L'identification de ce concept a facilité le regroupement des catégories d'analyse. Certaines s'articulaient autour de la nécessité de le réduire au sein des arrangements. Ces catégories ont éventuellement mené vers l'idée d'un dédoublement du travail des *sugar babies*, faisant l'objet du chapitre IV. D'autres catégories témoignaient d'enjeux idéologiques dans la représentation du *sugar dating* comme une relation intime et significative par opposition à une transaction froide et calculée. Elles sont discutées au chapitre V. Enfin, des catégories portaient plus spécifiquement sur les

échanges concrets et matériels impliqués dans le *sugar dating* et de leur complexification par un affect comme la transactionnalité et par les croyances dévalorisant les relations « trop » transactionnelles. Elles ont révélé les normes d'accès des femmes aux paiements, qui sont élaborées au chapitre VI. En vue de mieux saisir d'un point de vue sociologique les différents enjeux sociaux entourant les imbrications entre l'économique et l'intime dans les relations interpersonnelles, j'ai mobilisé dans la discussion des résultats différents courants théoriques et en particulier des analyses critiques de la classe et du genre.

CHAPITRE IV

PERFORMANCES DE FÉMINITÉ RESPECTABLE ET DÉSINTÉRESSEMENT : LE PARADOXE DU *SUGAR DATING*

Le *sugar dating* est fréquemment conçu comme un échange de services. Une entente entre deux individus qui souhaitent, par l'entremise de leur union avec un autre, assouvir certains désirs ou répondre à certains besoins. En raison des enjeux légaux qui planent au-dessus de ce type d'arrangements et de ceux et celles qui en font la promotion, les descriptions officielles du *sugar dating* n'approfondissent pas la nature des services échangés. Le succès des arrangements repose largement sur une compréhension tacite, communément partagée, des attentes de l'une et de l'autre et, conséquemment, des engagements et devoirs requis pour remplir sa part du marché. Une grande part de ce qui est impliqué dans la transaction en *sugar dating* est tenue pour acquise, ne nécessitant pas une explicitation verbale. Plus encore, plusieurs des éléments troqués dans cet échange de service *doivent* demeurer dans le domaine obscur du non-dit et du non révélé. Il en va parfois de la possibilité d'existence de ce type d'arrangement. Ce silence occupe la même fonction que dans des relations romantiques (Henchoz, 2009) : le maintien de l'harmonie.

Les apports procurés par les hommes (*sugar daddies*) dans ces relations tiennent le plus souvent de l'ordre de la contribution économique, qu'elle prenne la forme de paiements ponctuels, d'allocations régulières, de paiements de factures ou autre. Pour ce qui est des femmes (*sugar babies*), le service offert est représenté comme une offre de « compagnie ». Cette expression, qui peut sembler anodine, couvre en réalité toute

une panoplie d'efforts, d'investissements et de soins. Même si on ne le conçoit pas comme un travail en soi, le *sugar dating* implique *du* travail pour les femmes prenant le rôle de *sugar baby*. L'offre de compagnie ne se résume pas simplement à faire acte de présence lors de rencontres planifiées ni à acquiescer passivement aux demandes sexuelles des hommes. Pour reprendre les mots de plusieurs des répondant·es interrogé·es : le *sugar dating*, c'est « plus que ça ».

Ce type d'arrangements est en effet conçu expressément pour jouer sur la frontière qui délimite l'intime et l'économique. Ce n'est ni une relation marchande, ni une relation intime, mais quelque chose entre les deux. Sa construction sociodiscursive repose sur la différenciation de ces deux types de configuration relationnelle culturellement antithétiques et de son positionnement comme « juste milieu ». Dans l'idéal, l'intime *et* l'économique y occupent une place centrale, une affirmation hautement problématique et improbable au regard de l'approche en mondes hostiles refusant et niant la possibilité d'une telle cohabitation. Si l'on suppose que ce registre culturel et symbolique, que nous savons déjà fort dominant dans différents types de discours occidentaux (Zelizer, 2000), prenne racine dans les arrangements qu'on peut qualifier de *sugar dating*, qu'est-ce que cela signifie pour la mise en opération des échanges et le « contenu » des services échangés? Autrement dit, comment peut-on vendre de l'intimité en contexte où il est interdit, impensable, abject de vendre de l'intimité? Et comment se matérialise une intimité offerte, conditionnelle, travaillée?

Comme nous le verrons dans ce chapitre, le travail des *sugar babies* repose sur une méticuleuse gestion des impressions visant, d'une part, à faire apparaître le mirage d'une intimité et d'un attachement sincère et, d'autre part, à faire disparaître les éléments de la relation qui « tuent la magie » de ce fantasme, plus spécifiquement la transactionnalité. Le soutien d'une telle illusion se fait au moyen de nombreux efforts engageant le corps, mais aussi la gestion mentale et les émotions. Même s'il se manifeste entre autres de façon physique, ce travail est, comme nous le verrons,

immatériel, puisqu'il vise la production de certains affects (Hardt, 1999). Il s'agit d'un travail multifacette d'autant plus complexe qu'il doit préférablement demeurer invisible aux yeux des hommes. La compagnie sincère est performée dans ce qu'on pourrait appeler, en reprenant la métaphore dramaturgique de Goffman (1956), une avant-scène partagée avec l'auditoire, composé prioritairement du *sugar daddy*. C'est dans l'arrière-scène, inaccessible à ce dernier, que se révèle les mécanismes de production des impressions et du maintien de la façade, eux-même révélateurs des codes orientant la conduite appropriée pour les *sugar babies* (Goffman, 1967). La gestion des impressions est essentielle à la crédibilité du fantasme d'intimité, constamment menacé par la transactionnalité et par la révélation du caractère (partiellement ou totalement) artificiel de l'attachement performé. Ce qui fait la magie du *sugar dating* est la possibilité de croire, de mettre temporairement en suspens ses interprétations de la réalité pour se laisser ensorceler par une fantaisie que ces hommes savent, au fond, fictive.

Pour être « réussi », le service offert par les *sugar babies* doit produire une illusion qui répond aux fantasmes des hommes – incluant beaucoup plus que de simples désirs érotiques – tout en la protégeant du désenchantement. À la gestion des impressions visant à répliquer une relation intime authentique s'ajoute un travail beaucoup plus déterminant pour la poursuite des échanges, puisque c'est lui qui les rend tolérables au regard de l'approche en mondes hostiles. Il s'agit de la réduction de la transactionnalité, qui passe par l'édulcoration des transactions. Ce travail ne fait l'objet d'aucun paiement – il est, bien au contraire, une *condition* des échanges et, donc, des possibilités de retour sous forme de gratification financière. Le *sugar dating* met en place un paradoxe en faisant reposer sa définition sur deux affirmations culturellement contradictoires en raison de l'approche en mondes hostiles, mais simultanément présentées comme vérités (Priest, 1979). D'une part, son essence transactionnelle garantit la satisfaction mutuelle, qui inclut de bénéficier de la compagnie intime et authentique d'une autre. D'autre part, comme nous le verrons au

chapitre suivant, la compagnie partagée en *sugar dating* est authentique, car elle n'est pas vraiment soumise au contrat d'échange. Paradoxalement, pour qu'une transaction ait lieu, celle-ci doit être suffisamment invisible aux yeux des hommes, car sa manifestation détruit le mirage d'affection sincère pour lequel ils sont prêts à payer. La réduction de la transactionnalité est donc une forme de gestion des impressions qui vise à rendre cohérents des arrangements culturellement incohérents en raison d'une marchandisation de l'intimité y ayant cours.

Les implications de ce paradoxe, où les femmes doivent fournir un service intime tout en faisant oublier aux hommes qu'ils les rémunèrent pour ce service, sont multiples. Dans ce chapitre, nous ferons la lumière sur les différentes formes que prend le travail des *sugar babies* et chercherons à élucider en quoi peut consister, exactement, l'offre de sa compagnie en contexte de *sugar dating*. Nous explorerons l'envers du décor, l'arrière-scène à partir de laquelle les *sugar babies* réfléchissent et préparent le contrôle des illusions duquel les hommes sont (délibérément) aveugles. De ce point de vue se révèle un des éléments structurants de l'approche en mondes hostiles au regard des relations de ce type : la production d'un travail visant à (re)signifier tout travail au sein de l'arrangement comme partage volontaire et désintéressé plutôt que comme ensemble de tâches méritant rétribution. Nous explorerons également les enjeux de distinction de classe et de réitération de la complémentarité des rôles de genre qui sous-tendent l'expérience affective recherchée en *sugar dating*. Ces enjeux sociaux collaborent avec les croyances culturelles niant que l'intimité authentique puisse être vendue, échangée ou calculée pour orienter la conduite des femmes souhaitant bénéficier économiquement de relations intimes.

4.1 Un arrangement transactionnel...intime

C'est un type de relation commerciale, mais même avec ce type de relation c'est possible de trouver des personnes avec qui tu peux être heureuse et t'amuser et avoir hâte de les revoir.¹⁶
- Kimberly

L'intimité est une composante importante du *sugar dating*, dans la pratique comme dans l'idéal. Même s'il existe plusieurs façons de mettre en pratique ce type de configuration relationnelle, allant de la relation amoureuse monogame à la transaction brève et contractuelle, le *sugar dating* se caractérise par l'emmêlement d'échanges avec un certain niveau d'intimité et de proximité. « Intimité » n'est pas ici un euphémisme de « sexualité »; il importe de désolidariser ces deux dimensions trop souvent fusionnées *a priori*. L'intimité est quelque chose qui s'accomplit par l'entremise de comportements, de gestes, de paroles et d'attitudes, comme le partage d'informations sur soi, le partage de son temps avec l'autre, la mise en commun des ami·es, etc. (Bozon, 2016; Forstie, 2017; Jamieson, 2011). Elle fait sentir à deux êtres qu'ils sont significatifs l'un pour l'autre, qu'ils sont uniques et irremplaçables. La sexualité peut contribuer à produire ce sentiment de proximité avec un·e autre, et l'accès sexuel peut en ce sens être considéré comme une « pratique de l'intimité », mais elle n'y est pas réductible (Jamieson, 2011). Ce qui est sous-entendu dans les paroles des femmes lorsqu'elles me disent que le *sugar dating* est « plus que ça » est que c'est plus qu'un échange économique-sexuel. Une affirmation difficile à saisir si l'on tient pour acquis que la sexualité représente l'apothéose de l'expérience intime, qu'il n'existe de dissolution plus totale du privé que par l'offre à un autre d'un accès à son propre corps pour le plaisir érotique. « Plus que ça » indique que les partages

¹⁶ Citation originale : « It's a business-type of relation, but even with this type of relationship there are ways to find people that you can still be happy with and enjoy yourself with and look forward to doing things with. »

intimes ne se résument pas à des ébats sexuels, mais aussi que la relation est plus significative qu'une simple transaction de sexe contre de l'argent. Que la sexualité *n'est pas* invariablement, pour ces femmes du moins, l'ultime manifestation de l'intimité.

L'affection mutuelle est en effet une dimension fréquemment mise de l'avant par ses participant·es et promoteur·euses pour définir le *sugar dating*. Un processus qui révèle l'importance de l'attachement sincère envers l'autre dans ce type de fréquentation est la sélection des partenaires. N'importe qui ne fait pas forcément l'affaire. La compatibilité au niveau des désirs et des attentes vis-à-vis de la relation oriente la direction des recherches, mais une très grande place est aussi accordée à la *chimie*. Qualité intangible se prêtant peu au mesurage, ce qui est entendu par « chimie » est une impression de « connecter » au moins minimalement avec l'autre. Pour les femmes, cela ne requiert pas nécessairement une attirance physique. Ce sont plutôt les traits de caractère et de personnalité des *sugar daddies* qui sont mis de l'avant pour justifier la chimie : le charme, l'intelligence, l'ouverture d'esprit, la respectabilité, l'humour, la maturité, l'humilité, le style, la culture, etc. Les hommes rencontrés ont aussi mentionné valoriser la connexion avec l'autre et la compatibilité des personnalités, avec par contre une importance beaucoup plus grande accordée à l'attirance sexuelle. Si la chimie ne se mesure pas, ces préférences révèlent néanmoins la reproduction locale d'une hiérarchie de la désirabilité procurant un plus grand « capital » à certaines personnes (A. I. Green, 2008a, 2008b, 2014). Cette hiérarchie est différenciée selon le genre et amplifie les tendances sociales selon lesquelles les hommes prêteraient davantage attention aux qualités à la fois esthétiques et psychologiques (indissociables dans ces jugements) des femmes dans leurs choix et les femmes, aux qualités rattachées au statut social et professionnel perçu des hommes (Bozon et Héran, 2006). Le *sugar dating* accentue ces tendances en faisant des partenaires des prototypes du ou de la partenaire idéal·selon des grilles de lecture genrées traditionnelles des attributs désirables. Derrière une expérience en

apparence insaisissable, soit la « chimie », se cachent des logiques genrées d'ordonnement social procurant un privilège à certaines personnes et pas à d'autres, selon qu'elles cadrent ou non avec l'idéal recherché et donc valorisé dans la hiérarchie sociale et locale de la désirabilité.

La chimie est conçue comme rendant l'expérience du *sugar dating* moins froide, plus humaine (sous-entendu : qu'une relation prostitutionnelle), et joue donc un rôle dans la mise à distance de la transactionnalité. Il est impossible de déterminer à l'avance quelles personnes auront ou n'auront pas de chimie entre elles. Cela ne peut se prédire avec des calculs ou comparatifs, au contraire de la compatibilité des intérêts, des désirs et des attentes qui peut être confirmée au moyen de discussions honnêtes. Pour cette raison, une des normes les plus fortement ancrées en *sugar dating* est celle de la première rencontre non tarifée dans un lieu public, appelée en anglais « *meet and greet* » ou M & G. Celle-ci a pour but de vérifier et de tester la chimie avant de prendre un engagement à établir un arrangement. Elle est donc souvent conçue comme étant hors transaction ou prétransaction, puisque les attentes au niveau de l'offre d'un accès sexuel et, inversement, du paiement pour cette première rencontre sont réduites. Pour plusieurs, la mise sur pied d'un arrangement, surtout si celui-ci est projeté à long terme, dépend de la présence de chimie. Comme nous le verrons plus tard, la chimie est également intimement liée à la charge de travail à accomplir par les femmes.

Certains arrangements de *sugar dating* s'étalent sur plusieurs mois ou, même, sur plusieurs années, tel que rapporté par les répondant·es dont les arrangements variaient dans leur durée. Dans ce contexte, les partages intimes tendent à se multiplier et l'intensité de l'attachement évolue habituellement avec la relation. À mesure qu'un lien de confiance se tisse et que l'habitude s'installe, il n'est pas rare qu'une forme d'affection mutuelle sincère se développe entre les partenaires. Lorsque questionnées à ce propos, plusieurs des femmes rencontrées ont eu de la difficulté à exprimer en

mots les liens d'attachement affectif et émotif envers des *sugar daddies* qu'elles fréquentaient depuis une longue durée et exprimaient de l'ambivalence à ce sujet. Elles ont bien pris soin de distinguer cet attachement de celui qu'on retrouve au sein d'amitiés, de relations amoureuses ou même de relations familiales. Pour les hommes aussi, la tendresse ressentie envers leur *sugar baby* « ne se compare pas », pour reprendre les mots de Raymond, à l'amour et à l'intensité des sentiments qu'on éprouve pour une compagne amoureuse. L'aspect transactionnel de la relation agit comme un tampon émotionnel qui empêche le plein épanouissement de la sentimentalité. Il *limite* l'expérience de l'intimité (Bernstein, 2007b). Les hommes que j'ai rencontrés m'ont notamment affirmé qu'ils n'étaient pas dupes; ils ont conscience du fait que les femmes qu'ils fréquentent s'intéressent à eux principalement en raison des bénéfices financiers retirés. Les importantes différences d'âge, de valeurs et/ou de positions socioéconomiques sont également souvent pointées du doigt comme des freins importants au réel développement d'une amitié ou d'un amour sincère et réciproque dans ce type de relation. Les insuffisances du langage dominant pour représenter adéquatement la nature de l'affect ressenti dans ce cadre sont mises en évidence dans les paroles d'Irina quand je la questionne à propos d'un arrangement long terme avec un *sugar daddy* :

IRINA : C'est pour ça que ce contrat-là, t'sais on parlait d'amitiés ou peu importe, j'ai vraiment beaucoup d'affinités avec. C'est comme une relation impossible parce qu'il a 50 ans de plus que moi, mais on se respecte beaucoup, il m'apprend beaucoup. Moi, je me sens impliquée parce que t'sais, il m'a sauvé la vie plein de fois, je lui dis souvent à quel point je suis reconnaissante et tout le kit. [Il a vécu une période difficile et j'étais là pour lui]¹⁷ J'étais genre wouah! T'es plus que ça pour moi, t'es plus qu'un chèque [...] À un moment donné, j'étais jeune et conne et j'avais pas compris comment les cartes de crédit marchaient. Fait que j'étais dans un gouffre d'endettement et il m'a sortie de là comme si de

¹⁷ J'ai retiré de la transcription la description des événements exacts par souci de confidentialité et pour respecter l'anonymat des personnes impliquées.

rien était et j'étais comme hey merci, tu viens de me faire économiser 7 ans de crédit de marde. Merci. Il s'en soucie aussi vraiment je pense donc, c'est pas de l'affinité, mais... je sais pas comment dire...

CATHERINE : Vous avez de l'affection un pour l'autre?

IRINA : Ouais, mais je sais pas... je sais qu'il en a d'autres *sugar babies*, je suis vraiment pas la seule. Je connais d'autres filles qui sont avec le même contrat et qui ont...bien, il en a élagué un peu avec les années je pense, mais je l'ai déjà vu dans des restos avec d'autres filles. Je passais devant et je l'ai vu et j'étais comme [rire] il va avoir une belle soirée! Ça me dérange trop pas, parce que c'est pas ça notre relation, mais en même temps, je l'appelle par son surnom, il m'appelle par mon surnom aussi et c'est de même.

N'en déplaise aux tenants de l'approche en mondes hostiles, la distinction entre transaction et affection n'est pas toujours nette. Comme on peut le constater dans les paroles d'Irina, l'argent n'a pas qu'une valeur monétaire : il peut aussi participer au développement du lien affectif. En particulier, c'est la générosité des *sugar daddies* en excès des ententes conclues qui revêt une signification plus symbolique, puisque ces dons en extra ne sont pas conçus comme des obligations. Les aides financières ponctuelles dans des circonstances exceptionnelles où les femmes vivent des périodes de précarité particulièrement difficiles peuvent ainsi produire l'impression de compter pour l'autre, de représenter pour lui plus qu'une simple gratification sexuelle. Malgré la nature fondamentalement – et consciemment – transactionnelle de la relation, les transferts économiques peuvent tout de même être interprétés comme des témoignages d'affection et d'appréciation, de même qu'un souci sincère envers le bien-être des *sugar babies*. Les cadeaux offerts par les hommes, bien qu'attendus dans les normes, comptent aussi comme des « extras » symboliques témoignant d'une sincérité des sentiments. Ce sont surtout les cadeaux personnalisés qui laissent aux femmes l'impression de compter pour leur partenaire et d'être écoutées par ceux-ci : par exemple, des cadeaux en lien avec leurs passe-temps préférés, des appareils électroniques pour leur faciliter la vie, une commande d'épicerie, etc. En règle

générale, plus les relations évoluent et plus les cadeaux semblent devenir utiles et significatifs. Ce potentiel affectif des dons souligne une fois de plus l'importance de dissocier conceptuellement l'argent en soi de ses façons de circuler (voir section 2.1). L'argent peut aussi bien servir l'expérience d'intimité authentique que la réduire à néant et c'est pour cette raison, comme nous le verrons, que des codes de conduite encadrent de manière aussi stricte ses transferts, ses usages et ses significations. C'est la manifestation d'éléments appartenant à une culture économique, incluant la rationalité des intentions, les calculs et la recherche de profit individuel, dans la sphère intime qui est réprouvée par les croyances culturelles et pas l'argent en soi, malgré qu'il soit la composante des relations la plus à même d'évoquer cette culture.

J'ai effectué ce petit détour dans l'arène des sentiments « authentiques » pour illustrer que, bien que l'intimité soit fréquemment le résultat d'une performance en *sugar dating*, toute démonstration d'affection n'est pas forcément fabriquée ni vide de sens. Je tiens à en faire la mention avant d'aller plus loin et de plonger dans l'arrière-scène où est produit et réfléchi le service intime pour éviter les incompréhensions guidées par l'approche en mondes hostiles. Les témoignages recueillis révèlent qu'une forme d'affection sincère chevauche souvent – pas toujours – des mises en scène plus conscientes et travaillées d'attachements émotionnels envers l'autre. L'intimité n'est pas qu'un service offert en *sugar dating*, c'est aussi un résultat recherché par plusieurs prestataires de ces services, quoique dans un format plus limité qu'on ne retrouverait dans des relations intimes non tarifées. D'où l'importance pour plusieurs des femmes interrogées de prendre le temps nécessaire pour trouver un partenaire avec qui elles aient un minimum de chimie. Parce qu'un attachement est exagéré en vue de répondre à ses obligations dans le cadre d'une entente donnant-donnant ne signifie pas pour autant que tout attachement réel soit impossible et inexistant. Ces relations sont complexes et méritent toute la nuance qui leur est due. De même, la nature du lien affectif sincère ou performé est changeante au sein des relations étudiées et variable d'un arrangement à un autre. C'est pourquoi je les qualifie

abstraction de relations intimes ou affectives plutôt que de relations amicales ou amoureuses.

Cela étant dit, l'inverse est aussi vrai. La présence d'intimité dans les arrangements de *sugar dating* ne signifie pas forcément qu'il y ait affection sincère ni que cette dernière puisse se mesurer à l'aune des démonstrations affectives. Il s'agit là de deux dimensions différentes qui ne sont ni codépendantes, ni mutuellement exclusives. Plusieurs des *sugar babies* interrogées ont représenté leurs arrangements comme de « fausses » relations intimes, témoignant du caractère potentiellement partiellement artificiel de cette intimité. Comme nous le verrons sous peu, les « pratiques de l'intimité » (Jamieson, 2011) dans ce type de fréquentation sont loin d'avoir pour seule fonction l'intensification de la proximité. Un élément aussi anodin que la recherche d'une chimie avec un ou une partenaire, qui pourrait paraître un truisme si on discutait d'un marché amoureux et sexuel non transactionnel, porte des implications importantes pour la poursuite de l'arrangement et comment celui-ci s'opérationnalisera concrètement. La mise en lumière de la composante sentimentale du *sugar dating* constitue un détour obligatoire pour bien saisir tant l'ambiguïté des arrangements, qui ne sont ni complètement des transactions, ni complètement des relations intimes, que la nature des services offerts par les femmes.

4.2 Au-delà des illusions : fabriquer une expérience affective d'intimité

On rit toujours. Ça devient les personnes les plus intéressantes, les plus drôles, les plus stylées, les plus chics, les plus *class*, les plus tout. Parce qu'en fait, ce qu'on est, c'est un fantasme. On fait vivre, peu importe quoi...
- Irina

Le principe du *sugar dating* consiste à construire un arrangement sur la base d'échanges mutuels où ce qui est offert par les *sugar babies* est vaguement compris

comme étant leur « compagnie ». Une façon beaucoup plus évocatrice de saisir les configurations de ce type est de concevoir le *sugar dating* comme l'offre, moyennant compensation, d'une relation intime significative (du moins, en apparence) – une affirmation antinomique pour plusieurs. Les activités entreprises imitent de manière générale celles auxquelles s'adonneraient deux personnes qui s'apprécient : sorties au restaurant, sorties au théâtre, écouter un film ensemble, voyager ensemble, se balader, faire du sport, etc. Bien que toutes les parties impliquées soient conscientes du caractère transactionnel de la relation, le maintien de la fiction d'affection authentique est au cœur des services performés par les *sugar babies*. Même si les *sugar daddies* se doutent bien que leurs compagnes n'accepteraient pas de les fréquenter s'il n'en était des paiements et avantages reçus, ceux-ci doivent *pouvoir croire à ce fantasme*. C'est la magie du *sugar dating*.

La présence de chimie ou d'une attirance mutuelle sincère n'annule en rien le caractère transactionnel des arrangements, puisque c'est justement les avantages d'un rapport contractuel et conditionnel qui sont recherchés de part et d'autre. Les attentes demeurent les mêmes envers les femmes et leurs services à rendre; néanmoins, la production d'un univers fantasmé requiert moins d'effort en raison de l'authenticité de l'intérêt envers l'autre. Une grande partie du travail des *sugar babies* consiste en effet à « faire semblant » et la réelle appréciation du partenaire enlève par conséquent partiellement la nécessité de performer des sentiments qui n'existeraient pas réellement. Dans les cas contraires, c'est-à-dire lorsque les *sugar babies* ne s'entendent pas du tout ou très peu avec leur *sugar daddy*, la charge de travail n'en est que renforcée. Plus les partenaires s'entendent « naturellement » bien, moins les femmes doivent bûcher pour rendre les rencontres agréables. Il s'agit là d'une des raisons pour lesquelles certaines des *sugar babies* interrogées préféreraient prendre leur temps pour trouver un seul partenaire avec qui elles aient une connexion intellectuelle, émotionnelle ou physique et avec qui un arrangement long terme soit envisageable et ne requerrait ni trop d'investissements, ni trop d'efforts.

Par la création et le maintien d'une illusion de relation intime, le travail des *sugar babies* a pour finalité ultime la production d'une *expérience affective*, pouvant comprendre de : se sentir apprécié, se sentir désiré, être gratifié sexuellement, avoir l'impression de compter pour une autre, d'être important, d'être utile, d'avoir du plaisir, etc. Le ressenti des hommes est par conséquent au cœur des services offerts par les femmes; leurs efforts visent à leur faire vivre une expérience plaisante, gratifiante, significative. Comme l'illustre Kimberly, le *sugar dating* est une évasion temporaire du quotidien et de ses embarras :

C'est un échappatoire de nos vies réelles normales, on ne veut pas devoir parler de [travail ou de famille] parce qu'on n'a pas beaucoup de temps. Tu veux que ça soit plus à propos de choses personnelles ou des buts qu'ils pourraient avoir ou des intérêts personnels qu'ils ont. Ils veulent pas parler de travail. Ils veulent parler de trucs qui les rendent heureux, ils veulent faire des choses qui les rendent heureux. Ils veulent se sentir bien. Ils veulent se sentir attirants. [...] C'est notre petit bout de temps chaque deux semaines pour relaxer, pour vraiment s'asseoir avec quelqu'un et avoir ce type de relation qui te manque autrement dans ta vie, parce que sinon tu ne serais pas là.¹⁸

Aux yeux de plusieurs des femmes interrogées, c'est l'absence de cette expérience affective dans le quotidien des hommes qui les pousse vers le *sugar dating*, comme l'a exprimé Kimberly. Elles se représentent en quelque sorte les *sugar daddies* comme des déficients affectifs; c'est-à-dire des individus en manque d'amour, parce qu'ils misent sur leur vie professionnelle au détriment de leur vie sentimentale, parce qu'ils sont « incompetents » sur le plan relationnel ou encore parce qu'ils sont pris

¹⁸ « This is an escape from our actual normal lives, we don't want to have to talk about [work or family] because you don't get a lot of time. You want to make it more about personal things or goals that they may have or interests of them personally. They don't want to talk about work. They want to talk about stuff that makes them happy, they want to do things that make them happy. They want to feel good, they want to feel attractive [...] This is our little bit of time every couple weeks to relax, to really sit down with somebody and have that type of relationship that you are lacking elsewhere in your life or you wouldn't be there in the first place. »

dans une relation amoureuse monogame insatisfaisante. Elles envisagent par conséquent que leur rôle comme *sugar baby* consiste à combler ce déficit et à prodiguer la chaleur humaine dont ces hommes ont grandement besoin. On retrouve encore une fois dans cette représentation des motivations des hommes l'idée que le *sugar dating* est « plus que ça ». Les femmes que j'ai rencontrées sont d'avis que les hommes iraient voir ailleurs pour satisfaire leurs envies si celles-ci étaient strictement de nature sexuelle. S'ils choisissent le *sugar dating*, c'est parce qu'ils cherchent à *se sentir* d'une certaine façon.

Les récentes évolutions dans l'industrie du sexe en Amérique du Nord témoignent de cette forte demande pour une intimité contractualisée de la part des clients (Bernstein, 2007b). Sa constitution comme service délibéré, réfléchi et planifié a simultanément propulsé la création de nouveaux métiers dans cette industrie. Le travail de *call girl*, par exemple, se veut distinct du travail du sexe de rue par la diversification et multiplication des démonstrations affectives dans le cadre des interactions avec les clients, une plus grande quantité de temps partagé ensemble, l'accès mutuel à des sphères dites privées comme le domicile et l'importance de la réciprocité du plaisir sexuel (Lever et Dolnick, 2010). Similairement, la sensation de proximité, les gestes affectueux et l'apparence naturelle des escortes contribuent à l'impression d'authenticité aux yeux de leurs clients (Carbonero et Gómez Garrido 2018). Le développement professionnel des services de nature intime et sexuelle crée également des chevauchements avec d'autres secteurs d'activité, notamment le soin thérapeutique. Dans un souci de veiller aux besoins de personnes démunies sur le plan érotique, par exemple en raison d'un handicap, les métiers promulguant une assistance sexuelle ont fait leur apparition dans plusieurs endroits dans le monde lors des dernières décennies (Brasseur et Detuncq, 2014). Ce qui constitue une nouveauté est la tarification du lien affectif au sein d'une industrie officiellement dédiée au « sexe » et la constitution formelle du service intime et sexuel comme soin thérapeutique, car, tel que déjà mentionné, on retrouve les traces d'arrangements

transactionnels intimes à une multitude d'époques dans une multitude de cultures sous des formes plus informelles. Qui plus est, l'intimité peut très bien se retrouver emmêlée à des transactions plus strictement articulées autour d'une pratique ou d'un soulagement sexuel sans être rationalisée comme objet d'échange (Carbonero et Gómez Garrido 2018). Vu ces récentes évolutions, le *sugar dating* a été conçu comme une extension de cette prise en charge de l'intime dans l'industrie du sexe (Gunnarsson et Strid, 2021).

Une autre façon de le concevoir serait de le positionner dans la continuité des arrangements transactionnels embrouillant la limite entre l'économique et l'intime ayant fait diverses apparitions dans le passé (avec les *geisha*, les courtisanes, etc.). Cette fois, le *sugar dating* formalise l'essence « donnant-donnant » de tels arrangements en créant des espaces dédiés à la recherche délibérée et consciente d'un échange de compagnie contre des compensations. La contractualisation de l'intimité en *sugar dating* est effectivement compliquée par la contestation des significations de la relation entre *sugar daddy* et *sugar baby*, particulièrement en raison des efforts des discours normatifs pour différencier ce mode de fréquentation du travail du sexe. En raison du marquage ambigu et variable de la relation, la compagnie offerte par ces dernières peut en effet être interprétée comme la conséquence naturelle d'une affection mutuelle sincère plutôt que comme un service tarifable et limité. Dans ce contexte où l'authenticité de l'attachement mutuel est contestée, il est plus complexe d'affirmer que le *sugar dating* construit comme service rémunérable les performances affectives. Son rapport au transactionnel est, comme nous le verrons, beaucoup plus ambivalent.

La recherche d'intimité en contexte transactionnel (et, surtout, la possibilité de payer pour garantir cette expérience) représente habituellement un service « haut de gamme » associé à certaines sous-cultures de classe. Hochschild remarque que, de manière générale, les emplois de service en contact avec des clientèles de classe

moyenne ou supérieure requièrent une grande part de travail émotionnel dans l'accomplissement des tâches (1983). La contractualisation d'une intimité dépassant le seul rapport sexuel ne viendrait pas que d'une demande des clients à cet effet, mais également d'une plus grande insertion de femmes issues de la classe moyenne dans l'industrie du sexe (Bernstein, 2007b). L'éthos de classe moyenne se reflète dans le rapport de ces femmes à leurs activités professionnelles, en particulier la valorisation de l'authenticité, de l'hédonisme, de l'autonomie, la recherche de signification et la possibilité de s'épanouir au travers de son travail (Bernstein, 2007a; Bourdieu, 1979; Carbonero et Gómez Garrido 2018). Ces valeurs teintent le rapport au client qui, bien que conçu comme un rapport professionnel (Bernstein, 2007a), laisse une grande marge de manœuvre à la production d'une intimité partagée. L'assouplissement des limites de l'accès à la vie privée des travailleuses du sexe de classe moyenne fonctionne donc également comme outil de distinction sociale. La constitution de l'expérience affective d'intimité en contexte transactionnel comme service « supérieur » en comparaison à des échanges plus limités en ce sens se retrouve également en *sugar dating*. Notamment, l'idée que les arrangements soient « plus qu' » un simple soulagement sexuel en échange de paiements en argent contribue à ces logiques de distinction de classe. J'approfondis cette réflexion dans les pages qui suivent et au chapitre suivant.

4.3 La « petite femme parfaite »

J'avais l'impression d'être moi-même, mais c'était plus comme s'il y avait une caméra pointée sur moi. J'essayais d'être plus euh... enjouée. J'essayais de jouer le jeu un peu plus.¹⁹
- Sarah

¹⁹ « I did feel like myself, but it was more like it felt like there was a camera in my face. I tried to be more uh... playful. I tried to have the act up a bit more. »

Pour produire l'expérience affective attendue par les *sugar daddies*, les *sugar babies* performent un rôle idéalisé, requérant plusieurs formes de travail. Cette performance, plus ou moins stéréotypée selon les désirs des hommes, représente également à plusieurs égards un travail de distinction sociale et de réitération des rôles traditionnels de genre. Ceci est mis en évidence, tout d'abord, dans les codes de conduite quant à la présentation de soi et de l'apparence des femmes. La présentation de soi appropriée en *sugar dating* vise *grosso modo* la performance d'une féminité stéréotypée blanche de classe moyenne. Évoquer le modèle à suivre de cette façon peut sembler un pléonasme; de nombreuses autrices sont d'avis que la féminité renvoie en soi à des façons d'être et de paraître associées exclusivement à la blancheur et à la classe moyenne et aisée (Chapkis, 1986; Deliovsky, 2008; O'Grady, 1992; Skeggs, 1997). Bien paraître dans ce contexte consiste surtout à trouver le meilleur équilibre entre la sexualisation de soi et la modestie. La modestie est en effet un élément central de la féminité respectable et exclut la recherche d'attention admirative par la mise en scène d'apparences sexualisées ou extravagantes (Poovey, 1984). Les apparences de la classe ouvrière et des femmes non blanches relèvent, par opposition, de la (sur) sexualisation (Hobson, 2005; Skeggs, 1997; Stoler, 1995). Les jugements sur la sexualisation s'accompagnent de jugements sur la valeur morale des femmes et des filles : celles affichant une apparence sexualisée sont perçues comme étant moins compétentes, moins intelligentes et moins ambitieuses (Graff et al., 2012; Gurung et Chrouser, 2007; Skeggs, 1997). La respectabilité des femmes se mesure à l'aune de leur capacité et volonté à présenter une apparence réglementaire et acceptable selon les standards érigés par la classe moyenne et aisée blanche.

En *sugar dating*, où les femmes sont constamment menacées d'être rabaissées au rang d'objet sexuel dépourvu de valeur morale en raison de la nature de leurs activités, les apparences sont porteuses de lourdes significations. Bien que les femmes offrent (entre autres) un accès sexuel, l'ostentation des atouts érotiques – hormis si celle-ci se conforme à une esthétique dite artistique – représente un faux pas plutôt qu'une

stratégie lucrative. Aux dires des femmes rencontrées, afficher des photos et présenter des apparences surfaites ou mettant trop de l'avant leurs attraits signale qu'elles recherchent une transaction de sexualité contre argent. L'apparence sursexualisée échoue à distinguer le *sugar dating* de la « prostitution » - et donc, de la classe inférieure – et nuit à l'expérience affective des *sugar daddies*. Ceci est mis en évidence dans un extrait tiré d'un article de conseils pour la création de profil en ligne sur le forum r/sugarlifestyleforum²⁰ :

You may want to avoid pics in lingerie, or overly sexually suggestive photos (T&A [*tits and ass*] shots). Some SDs [*sugar daddies*] think it comes across as trashy. There are fine lines between sultry and slutty²¹
(*Profile pic tutorial*, consulté le 6 avril 2021)

La belle apparence vise évidemment à susciter l'attirance érotique des hommes. Il s'agit là du seul prérequis que les hommes rencontrés ont mentionné par rapport au choix de partenaire : comme ils déboursent un montant pour fréquenter et avoir des relations sexuelles avec ces femmes, l'attirance envers elles est essentielle. Une autre fonction de la belle apparence des *sugar babies* est le symbole de prestige. Une part de leur rôle consiste en effet à servir de « femme-trophée » aux hommes dans des lieux publics; c'est-à-dire à procurer aux hommes qu'elles accompagnent la fierté d'avoir à son bras une jeune femme attirante. Une troisième fonction plus méconnue est de produire l'impression de proximité et d'intimité. Questionner les *sugar daddies* à propos de leurs préférences, prendre de son temps personnel, avant les rencontres, et mettre des efforts pour paraître d'une façon plaisante à leurs yeux sont conçus comme des façons de prouver son attachement intime. Ces efforts témoignent d'un

²⁰ Comme ces textes ont été soumis à une analyse critique du discours, je présente les citations dans leur version originale dans le texte et une traduction libre en français en note de bas de page.

²¹ « Tu veux probablement éviter les photos en lingerie ou les photos exagérément sexuellement explicite (photos T & A [seins et derrière]). Certains SDs trouvent que c'est vulgaire. La ligne est mince entre être sensuelle et avoir l'air d'une pute. »

souci de plaire au partenaire et cadrent par conséquent avec l'expérience recherchée d'une intimité sincère.

Ensuite, le rôle de *sugar baby* implique de se montrer plaisante, dans le sens de légère et simple, mais aussi dans le sens de drôle, joviale et divertissante. Le plaisir est en effet la pierre angulaire des arrangements et il est attendu que la compagnie offerte soit agréable et stimulante. La conversation peut représenter un obstacle de taille : plusieurs heures y sont dédiées lors des rencontres et les partenaires ont fréquemment peu en commun en raison de différences d'âge, de styles de vie, de valeurs, mais aussi en raison du climat parfois inconfortable provoqué par la nature transactionnelle de la rencontre. Il incombe donc aux femmes de veiller à ce que les conversations coulent – en apparence – aisément et qu'elles permettent aux hommes de se mettre en valeur. Elles accomplissent cette tâche en manipulant soigneusement la direction des discussions. Ce qui peut paraître comme un dialogue fluide de la perspective des hommes est souvent le résultat d'un effort conscient de contrôle dans l'ombre performé par les femmes. Les propos de Charlotte sont éloquents au sujet du travail impliqué à ce niveau :

CATHERINE : Pour les opinions dans le fond, donc les conversations sont assez centrées autour de...

CHARLOTTE : Lui.

CATHERINE : De l'autre ok. Et même si quelqu'un te pose une question par exemple, tu préférerais ne pas répondre?

CHARLOTTE : Si on parle de faits d'actualité, oui je peux donner mon opinion, mais je vais y aller très... limite professionnelle. Comme quand il y a une entrevue à Radio-Canada, essayer d'avoir... très objectif, sans forcément le ton « dans mon livre à moé ça se passe de même ». J'essaie d'être très distante par rapport à ça. Je veux pas qu'ils sachent si je suis de gauche ou de droite. Pour moi ça n'a pas lieu d'être dans ce genre de

relation là. J'en jaserai si c'était avec une *date* ou avec un ami ou avec la famille, mais ça, non.

CATHERINE : Est-ce que c'est uniquement pour empêcher les froids ou c'est aussi parce que toi tu n'as pas envie de te dévoiler à ce point là?

CHARLOTTE : Les deux. Pour moi, c'est un genre de relation qui est basée sur l'autre, qui est pour le plaisir de l'autre, donc je n'ai pas à me mettre à l'avant-plan. Je vais le faire si on me pose la question, je vais pas rester muette. Dans toutes mes tournures de phrase, je vais faire en sorte que les sujets tournent autour de lui ou de son opinion. C'est rare que je vais permettre des « ah pis toi, qu'est-ce que t'en penses? » C'est rare que je vais tourner la discussion en ma faveur, c'est surtout pour la sienne. Tu vois ce que je veux dire?

CATHERINE : Oui ça fait du sens.

CHARLOTTE : J'essaie vraiment de tout mettre en scène pour que ce soit lui qui soit mis de l'avant. C'est vraiment mon objectif. Je ne dis pas que je suis infaillible. Plus j'ai de rencontres, plus que je perfectionne mes techniques, mais le plus souvent, ça leur convient très bien aussi. Ils voient le jeu que je joue.

En plus de gérer la fluidité des conversations et de permettre aux hommes de discuter de leurs sujets d'intérêt, le rôle de *sugar baby* implique aussi de prendre part à des activités qui plaisent aux hommes, parfois même à les accompagner lors de voyage pour leur tenir compagnie. Certaines se comparent à des G.O.²² de centres de villégiature : elles organisent des sorties, font des blagues, rient aux blagues de leur *sugar daddy*, animent les rencontres, s'assurent qu'ils s'amusent, etc.

Un autre important volet du plaisir des hommes concerne la disponibilité sexuelle et l'adaptabilité et inclinaison des *sugar babies* à répondre à leurs désirs érotiques. Bien que, en théorie, les arrangements de *sugar dating* n'impliquent pas nécessairement de

²² Les G.O., pour Gentils Organisateurs, sont des animateurs qui travaillent pour les clubs de vacances tout inclus.

relation sexuelle, il est clair que la présence et la possibilité de sexualité au sein des arrangements constituent une des normes les plus fortement ancrées dans ce type de fréquentation (Palomeque Recio, 2021). C'est en effet l'indisponibilité sexuelle, *au contraire de la disponibilité sexuelle qui est tenue pour acquise et ne requiert aucune confirmation*, qui doit faire l'objet d'une énonciation claire, ferme et précoce de la part des femmes et qui, malgré les communications sans équivoque à ce propos, semble malgré tout fréquemment négociée, testée ou niée. Dans l'univers sous-culturel du *sugar dating*, les *sugar babies* qui souhaitent développer des arrangements platoniques sont communément conçues comme naïves et sont sources de ridicule. Plusieurs d'entre elles finissent par céder à la pression et à offrir un accès sexuel (ou sont contraintes à le faire), d'autres développent des stratégies pour soutirer des bénéfices aux hommes sans avoir à coucher avec eux (une pratique appelée le « *finessing* ») et d'autres encore abandonnent tout simplement le *sugar dating*.

It is important that a woman considering becoming an SB [*sugar baby*] not fool herself into thinking that she will find an SD who will be happy with a platonic relationship. Because the chance of that occurring is so unlikely that she should treat it as impossible. And even worse, trying to get it, she may put herself in a bad situation where her desperation could be taken advantage of.²³ (*Wiki*, r/sugarlifestyleforum, consulté le 6 avril 2021)

Pour celles à l'aise avec l'idée de partager une intimité sexuelle avec leur *sugar daddy*, les pratiques sexuelles font l'objet de négociations. Les répondantes ont rapporté, parfois avec surprise, l'aisance et l'empressement des hommes à discuter de sexualité, parfois dans des détails très explicites, et ce, dès les premiers échanges en ligne. Il existe pour ce faire des règles non dites de bienséance et de respectabilité pour énoncer ses intentions et souhaits de nature érotique. L'excès de vulgarité et les

²³ « Il est important qu'une femme qui envisage de devenir une SB [*sugar baby*] ne se méprenne pas à croire qu'elle trouvera un SD qui se satisfera d'une relation platonique. Ceci est tellement improbable, qu'elle devrait tenir pour acquis que c'est impossible. Pire encore, en essayant d'avoir ce genre de relation, elle pourrait se placer dans une mauvaise situation où quelqu'un profitera de son désespoir. »

propos déshumanisants sont non seulement rebutants, ils sont aussi interprétés par les femmes comme des signes de danger. Une distinction est faite entre des commentaires délibérément objectifiants et offensants et la communication ouverte et décomplexée des préférences sexuelles qui est, elle, acceptable. Cette communication assure, pour les hommes, une satisfaction en retour des montants investis. Plusieurs répondantes ont par ailleurs révélé entreprendre les conversations à ce sujet lorsqu'un partenaire potentiel ne l'amenait pas par lui-même. Aborder rapidement et sans détour les attentes des hommes en matière de sexualité permet de prévenir les « mauvaises surprises », de minimiser la perte de temps et d'assurer sa propre sécurité.

CHARLOTTE : D'ailleurs, c'est lui qui me l'a dit avant qu'on se rencontre : « j'aime mieux te dire quelque chose » et là il m'a énuméré : « j'ai [un fétichisme], je préfère telle, telle chose, si ça te rebute, on arrête ça et on ne prend pas la peine de se voir, je ne veux pas perdre mon temps et je ne veux pas te faire perdre le tien non plus ». J'ai dit : « ça me dérange pas ». Donc on s'est vus. C'est pour ça que j'aime savoir ces choses-là dès le départ. J'essaie d'avoir une transparence autant de mon côté que du sien. Pour ne pas qu'il y ait de surprise parce que ça peut dérapier très facilement.

À ce sujet, plusieurs des femmes que j'ai rencontrées ont insisté sur les limites de leur souplesse et sur l'importance de sélectionner des partenaires avec qui elles sont compatibles sexuellement. La compatibilité importe pour la mutualité du plaisir, qui ne semble pas essentielle, mais qui est tout de même souhaitable pour plusieurs. Même si les *sugar babies* peuvent en effet être gratifiées sexuellement, il est généralement entendu que le plaisir des hommes compte davantage. Pour certaines femmes rencontrées, la sexualité ne représentait pas la composante de la relation nécessitant le plus de travail et pouvait même représenter dans certaines circonstances, notamment lorsque partagée avec un partenaire respectueux et soucieux de leur plaisir, un des bénéfices retirés des arrangements. La sexualité fait partie d'un tout qu'est la compagnie en *sugar dating*; ce dernier ne constitue pas plus un travail « du sexe » à proprement parler qu'un travail thérapeutique ou un travail affectif ou de

divertissement. Par ailleurs, pour certaines interviewées, l'ambiguïté de la signification de leurs relations rendait inconfortable la conceptualisation de la sexualité partagée avec leur partenaire comme travail.

En plus de paraître d'une certaine façon, de se montrer plaisante et d'être sexuellement disponible, les *sugar babies* cultivent l'illusion d'intimité par des mécanismes visant directement à faire sentir à leur *sugar daddy* qu'il est désiré, apprécié et qu'il compte à leurs yeux. Elles s'exécutent notamment par des petites attentions comme l'envoi de messages entre les rencontres pour prendre des nouvelles ou encore en offrant des cadeaux, qui sont généralement de très faible valeur monétaire et ont plutôt une valeur symbolique.

KIMBERLY : Je suis comme une vieille âme alors j'aime écrire des petits mots. Le *gentleman* que je voyais pendant six mois, je lui envoyais un cadeau de temps en temps, pour qu'il sache que ça n'allait pas juste dans un sens et tu serais surprise, les petites surprises comme ça ou des choses auxquelles ils sont pas habitués... C'est juste pour qu'ils sachent que tu penses à eux, ou juste envoyer une petite photo *cute* à la fin de la journée, ou un message texte pour dire « bon matin ». Juste des petites choses comme ça pour qu'ils sachent que tu penses à eux.²⁴

L'empathie et l'écoute offerte aux hommes ont été comparées par plusieurs répondantes à une forme de travail thérapeutique. C'est ce que leur rappelle la posture d'écoute active prise lors des échanges avec les *sugar daddies* où ceux-ci discutent de leurs insatisfactions par rapport à leur travail, à leur famille, à leur couple ou autre. Il est intéressant de noter qu'en dépit des discours de Seeking glorifiant *l'empowerment* des femmes (discours que j'approfondis au chapitre V), c'est plutôt *l'empowerment* des hommes qui est mis à l'avant-plan dans leurs interactions avec les *sugar babies*.

²⁴ « I'm kind of an old-world kind of soul so I like to write little notes. The gentleman I was seeing for 6 months, I would send him a gift every now and then, to know that it wasn't just a one-way thing and you would be surprised, the little surprises like that or things they're not used to. Just to know you're thinking of them, or just sending a cute little photo at the end of the day or a good morning text. Just little things like that to let them know you're thinking of them. »

Aider les hommes à développer une confiance en eux, leur faire sentir qu'ils sont en contrôle de la relation et provoquer des opportunités pour qu'ils mettent en valeur leur masculinité sont tous des exemples d'efforts consciemment déployés par les femmes pour contribuer à cet *empowerment*.

La performance du rôle de *sugar baby*, largement réfléchi sur la base de stéréotypes de genre, laisse à plusieurs l'impression d'incarner un personnage. La différenciation entre le soi authentique et le soi performé s'ancre dans la nécessité de gérer les impressions et la façade affichée dans un contexte où il est attendu des *sugar babies* que leurs comportements et attitudes soient en cohérence avec un rôle idéalisé (Goffman, 1956). La modulation de sa personnalité est donc requise, puisque, de toute évidence, bien peu de femmes correspondent à l'état brut au fantasme masculin de la *sugar baby*. La production d'une expérience affective ne peut être dissociée de la performance synchrone d'une subjectivité cohérente; pour fournir une compagnie agréable, il faut *être* une compagnie agréable²⁵. Pour ce faire, la mise en valeur de traits de personnalité existants facilite le maintien de l'illusion d'authenticité, en plus d'offrir une protection contre l'aliénation provoquée par une mise à l'écart totale du soi en travail émotionnel, en incarnant un soi complètement étranger au soi authentique (Sanders, 2005a).

Les discours constitutifs du *sugar dating*, relayés et produits par Seeking et sur le forum Reddit [r/sugarlifestyle](https://www.reddit.com/r/sugarlifestyle/), indiquent un modèle à suivre pour incarner le personnage de *sugar baby*. Dans ces discours, la *sugar baby* est une jeune femme intelligente, ambitieuse, motivée, qui étudie ou souhaite étudier à l'université, polie, courtoise, raffinée, cultivée, humble et qui traite les autres avec respect et ce, même lorsque les autres lui manquent de respect. Malgré qu'elle soit jeune, elle fait preuve

²⁵ Cette réflexion m'a été inspirée par Beverly Skeggs qui fait le même constat à propos du travail de *care* (1997).

de maturité et garde les discussions immatures et futiles pour ses ami·es, puisqu'elle comprend que ses sujets d'intérêt n'intéressent pas les *sugar daddies*. Elle n'a pas de penchant pour le drame et est au contraire une personne souriante, charismatique, non conventionnelle et facile d'approche. Pour Julie, le soi à projeter en *sugar dating* est « l'image de la petite femme parfaite » qui ne fume pas, ne boit pas et ne consomme pas de drogue. Dans la même veine, Valérie décrit le personnage qu'elle joue lors de ses rencontres de la façon suivante :

T'agis un peu comme une poupée. Il faut pas que tu rotates. Il faut pas que tu pètes évidemment. Les jurons, à proscrire. Si t'atchoum, ça peut pas être un « atchoum », non, non. [avec une voix aiguë] « Atchouu! », une petite note en ré dièse à la fin, juste pour dire. Non, mais c'est ça, avoir de très bonnes manières, éviter de jurer. *Turn up* un peu la coche d'élégance [...]

À nouveau, l'image idéalisée de la personnalité de la *sugar baby* est celle de la féminité stéréotypée de classe moyenne : respectable, effacée, apte à s'intégrer sans effort dans les hautes strates de la société. Certains des efforts et stratégies déployés pour incarner ce personnage rappelle le travail émotionnel profond décrit par Hochschild (1983). Les femmes tentent en effet parfois de manipuler leur propre ressenti de sorte à apprécier davantage les rencontres et pour que la performance se fasse plus « naturellement ». Voici, à nouveau, les paroles de Valérie qui détaille la gestion de ses propres impressions pour que les attitudes et comportements appropriés en découlent plus aisément :

[...] Donc ça me demandait un certain niveau d'énergie, mais pas plus que, par exemple comment je dois être avec ma grand-mère. Je m'imaginai un peu que je parlais avec ma grand-mère. Je peux pas être vulgaire avec ma grand-mère, je peux pas dire : « hey j'ai envie de fourrer! » Je peux pas être comme ça, je peux juste pas. Je m'imaginai un peu que c'était devant ma grand-mère et ça facilitait pas mal les choses, mais c'est sûr que, c'est ça. Faut que tu modules qui tu es, ce n'est pas la chose la plus plaisante à faire, mais c'était pas comme un gros boulet à ma cheville que je traînais.

Julie, pour sa part, a développé certains rituels pour effectuer la scission avec le soi authentique et revêtir son masque de *sugar baby*.

CATHERINE : Au niveau de la préparation mentale, est-ce que tu en as à faire...

JULIE : Ouf! Ouais! [rire] Je dirais que quand je le vois, je me déconnecte complètement de ma vie personnelle. Je fais un peu de méditation même avant, parce que sinon... je suis rendue à un point dans ma vie où c'est difficile émotionnellement. Je fais vraiment un petit 5-10 minutes de méditation avant d'aller le voir et je me dis : ce soir, ma vie personnelle n'existe pas, je suis là pour lui. C'est vraiment déconnecter « moi », c'est comme... pas un personnage, mais presque. C'est moi parce qu'on se connaît depuis 10 ans et il me connaît, mais c'est ça au fil des années, j'ai vraiment déconnecté graduellement ma vraie personne de ça. Au début, il me connaissait en tant que client de ma job, donc c'était moi, c'était pas un personnage. Avec le temps, on s'est connus, mais de plus en plus je me retire. C'est mettre à « *off* » tous mes trucs.

Pour la majorité des femmes interrogées, « faire semblant » de ressentir des affects non spontanés peut être source de lourdeur émotionnelle. Là où certaines expriment un plaisir à « jouer la comédie », pour d'autres, l'expérience de la mise en scène d'un soi fabriqué ou modulé devient, à la longue, exténuante. Pour Hochschild, une séparation entre le soi authentique et le rôle à jouer constitue une façon saine de se prémunir contre l'épuisement professionnel (1983). Toutefois, plus la segmentation entre le privé et le « travail » est forte, plus le travail de transformation requis pour passer d'un univers à l'autre est élevé (Nippert-Eng, 1996). Ceci est manifeste dans les propos de Julie, qui ritualise sa métamorphose en *sugar baby*. De même, moins l'attachement intime sincère est fort, plus l'impression d'une mascarade est prononcée.

Les femmes se sont montrées fréquemment réflexives et critiques vis-à-vis du personnage de *sugar baby* qu'elles incarnaient, de même qu'envers les standards de présentation de soi auxquels elles étaient soumises. Elles ont insisté sur le décalage

entre leur *vraie* apparence / *vrai* soi et la performance de la féminité requise en *sugar dating*. Plusieurs se sont de plus moquées du soi qu'il est attendu d'elles qu'elles performant et des attentes irréalistes envers leurs manières d'être.

IRINA : [...] autant mes amies voient Irina que eux, ils voient Christelle²⁶. C'est vraiment un rôle là. Je pourrais être en train de fumer des clopes avec mes amis de [l'université], de faire des jokes sur François Legault, dire que le capitalisme c'est crissement de la marde et rentrer dans une salle et rire avec un contrat et attendre mon chèque. C'est juste que j'ai laissé Irina sur le bord de la porte et ici je suis arrivée, je suis prête. C'est ça là. C'est pas péjoratif, c'est juste que j'ai toujours su que la *sugar babe*, c'est vraiment loin d'être moi. C'est le *fun* pour 2 heures, 3 heures, 5 heures, une semaine si t'es dans un paradis, mais après c'est crissement le fun de pouvoir être juste dans une taverne et de boire une bière et de parler fort. Je pense que c'est plus les *sugar daddy* qui ont eu la fausse version de moi que je prenais plaisir à mettre en scène, de « ah, je veux pas ouvrir des portes ». C'est drôle là, on dirait une parodie! On dirait une comédie [...]

Ce qu'illustre Irina est le décalage entre l'avant-scène, où un rôle dont la cohérence doit être impeccable est performé, et l'arrière-scène, où peut se manifester le soi réel et humain, soumis à des normes de conduite beaucoup plus flexibles (Goffman, 1956). Les codes de conduite en matière de performance décrits dans ce chapitre révèlent les logiques de distinction de classe et de réitération des rôles de genre sous-tendant l'expérience affective recherchée en *sugar dating*. La respectabilité est un des critères essentiels dans les définitions des rôles de *sugar baby* et de *sugar daddy* et est intimement liée à la mise en scène respective de la féminité et d'une masculinité élitiste²⁷. Étant donné la complémentarité des rôles traditionnels de genre, la

²⁶ Pour préserver l'anonymat d'Irina, j'ai également changé le prénom fictif qu'elle utilise lors de ses rencontres avec des *sugar daddies*.

²⁷ Le *sugar daddy* est en effet représenté dans les discours normatifs comme un *gentleman*, c'est-à-dire un homme respectable et respectueux. Certains comportements et apparences sont attendus de sa part, notamment la rédaction sans faute d'orthographe et la présentation de soi soignée. Le rôle de *sugar daddy* est moins strictement normé, mais les manquements aux codes de respectabilité sont interprétés par plusieurs femmes comme des signes de danger.

performance de la féminité par les *sugar babies* crée des lieux d'expression de la masculinité pour les hommes. Le rapport intime transactionnel peut en effet servir à l'expérience d'une masculinité idéalisée, surtout s'il permet aux hommes de revêtir le rôle de pourvoyeur et de gratifier sexuellement leur partenaire, et cette expérience constitue une motivation pouvant être suffisante en elle seule pour la mise en place d'arrangements transactionnels (Wentzell, 2014). L'expérience affective du *sugar dating*, comme l'ont noté plusieurs répondantes, inclut donc non seulement le fait de se sentir désiré et apprécié, mais aussi de se sentir *homme*, en cohérence avec une acception traditionnelle de ce terme. Les désignations des rôles comme « *daddy* » et « *baby* » évoquent par ailleurs la nature genrée et complémentaire du lien les unissant, non pas comme un lien familial incestueux, mais comme un lien d'affection *et d'autorité*. Le *sugar dating* permet un retour temporaire et fantasmé à l'ordre du genre dans le cadre d'une mise en scène suivant des lignes de conduite de respectabilité.

4.4 Faire disparaître la transactionnalité

C'est quand même difficile et intéressant de naviguer cette... explicitation des limites, mais tout en étant séduisante pour pas les effrayer, avoir l'air de quelqu'un qui veut juste du *cash* alors que oui, clairement c'est ça que je veux.
- Mariela

Le *sugar dating* porte en lui une énigme importante : comment vendre de l'intimité si l'intimité, par définition, ne peut être vendue? Les prémisses de ce mode de fréquentation sont en soi contradictoires et paradoxales en raison de l'approche en mondes hostiles qui fait de l'intimité vendue une imposture incomparable à l'originale, bref, pas de l'intimité, mais quelque chose d'autre qui cherche à la parodier. Mais le *sugar dating* se distingue, nous dit-on, des configurations où est échangée cette « fausse » intimité. La *réelle* intimité est censée être ce qui fait le *sugar dating* et le départage des formes illicites, illégitimes et criminelles de partages

d'affection et de sexualité moyennant rétribution. En dépit des intersections entre argent et intimité en *sugar dating*, l'approche en mondes hostiles y est répandue et structure les arrangements. Cette présence est particulièrement manifeste quand vient le temps, pour les femmes, de soulever la possibilité d'être rémunérée pour leur travail. À ce propos, Julie résume à merveille les incompatibilités inhérentes au *sugar dating* :

CATHERINE : Est-ce que t'as déjà négocié des montants avec quelqu'un?

JULIE : Ben avec euh...celui que je vois régulièrement, mais sur Seeking non, ça s'est jamais rendu là parce que, c'est ça, parce que les gars c'était genre « *gold digger!* Tu recherches de l'argent! Bla bla bla. Pas d'allure! » Il y en a que la conversation s'est comme rendue à une tentative de, quand je voyais qu'ils étaient *open à*, tentative de... « ah là, t'es en train d'enlever toute la magie de la chose! Ah, j'aime pas ça parler de chiffre! Je vais te donner ce que je te donne quand je te le donne »

CATHERINE : C'est tellement intéressant! [rire]

JULIE : Ils sont là pour ça! Mais c'est parce qu'ils veulent avoir cette illusion là que c'est une vraie relation fait que plus on rentre dans le transactionnel, moins ils ont cette impression là que c'est une relation et ça pète leur fantasme. Il y en a aussi que c'est leur fantasme, des hommes plus vieux, d'avoir une belle fille, jeune et ils ont ce besoin là de sentir que la fille est là parce qu'elle a envie d'être là, elle les trouve intéressant tout ça, donc dès qu'on se met à parler de montants spécifiques... eux ils auraient envie que ce soit comme... un peu comme... ben t'sais les gens de la vieille génération, c'est ça, tu mets une enveloppe avec de l'argent et c'est comme : *that's it!* Ça n'existe plus et là on peut se concentrer... mais je pense qu'ils voudraient qu'on leur fasse confiance sur, en tant qu'hommes *provider*, ils savent c'est quoi un montant raisonnable pis ils vont nous donner un montant raisonnable et qui es-tu pour oser questionner ça? Toi, pauvre petite femme. Moi, l'homme, je sais c'est quoi un montant raisonnable. T'as pas besoin de me demander et offusquer, offusquer parce que tu leur fais pas confiance pour le montant qu'ils vont te donner, mais... oui! T'sais. Je ferais jamais confiance à quelqu'un.

CATHERINE : Et s'il y en a qui veulent pas te donner quelque chose?

JULIE : C'est ça, ils vont dire : « C'est quoi, t'as assumé que j'allais te donner de l'argent? T'en n'as pas parlé ». On dirait qu'on n'est jamais gagnante, peu importe comment on aborde le sujet.

Vu la nécessaire – et difficile – cohabitation entre des pratiques et significations appartenant à l'univers du monde commercial (négocier, conclure une entente, déterminer les modalités d'échange, etc.) et l'intimité censée être centrale en *sugar dating*, la menace de transactionnalité n'est jamais bien loin. Tous les arrangements ne sont pas à même de provoquer une intensité similaire de transactionnalité. Il semble en effet exister certaines conditions qui rendent moins probable la perception de la suprématie des intérêts transactionnels et individuels sur ceux relationnels et intimes. C'est le cas pour la nature des services échangés : l'absence de transferts d'argent ou encore l'accès sexuel irrégulier et optionnel rendent les relations plus significatives sur le plan intime. Les façons dont les arrangements sont mis en place influent également à ce niveau. Ceux qui se développent plus spontanément, dans un environnement « naturel », peuvent laisser planer plus longtemps le doute sur les intentions de chacun, chacune. Et, comme nous l'avons vu, la bonne entente et la chimie réduisent considérablement l'impression que son ou sa partenaire n'est intéressé·e que par l'argent ou par la gratification sexuelle. Dans l'autre sens, certaines conditions rendent la présence de transactionnalité au contraire plus probable. Une répondante, Sarah, qualifie les arrangements qui cumulent ces conditions de « traditionnels », au contraire des arrangements « modernes » qui sont, eux, moins axés sur la transaction et plus à même de faire chevaucher l'affection mutuelle à l'échange de services. Les arrangements « traditionnels » sont ceux correspondant le plus aux arrangements typiques dans l'imaginaire du *sugar dating* : lorsque la différence d'âge est très grande, où les rencontres sont périodiques, où le contrôle est largement cédé (du moins, en apparence) aux hommes, où l'impression de performer un personnage est plus grande pour les femmes, où il y a étalage

ostentatoire de la richesse des hommes, où l'accès sexuel est régulier et garanti et pour lesquels les hommes versent des montants d'argent (parfois très élevés) aux femmes en surplus de la prise en charge de toutes les dépenses. Il peut, dans ces arrangements, y avoir une chimie ou une connexion, mais celle-ci est insuffisante pour évacuer à elle seule la transactionnalité face aux multiples autres conditions qui la produisent.

Une des caractéristiques les plus déterminantes de la transactionnalité est qu'elle donne l'impression aux gens qui la ressentent d'être utilisés, d'être réduits au statut d'objet qui n'a pour seule finalité ou raison d'être l'assouvissement des intérêts et désirs d'un autre. Pour reprendre les mots de Charlotte, de se sentir, pour les hommes, comme une « banque » et, pour les femmes, comme une « marchandise ». On la perçoit dans les paroles de Sarah quand elle dit qu'elle a l'impression d'être « jetable » aux yeux de son *sugar daddy*²⁸, de celles d'Irina qui rejette les hommes qui risquent de la traiter « comme un objet », de celles de Charlotte qui dit être « reléguée un peu au rang de marchandise », de celles de Thierry qui dit n'avoir aucun intérêt s'il sent que sa relation est « purement pour l'argent » et de celles de Raymond qui déteste se sentir « comme un *john* » (client de travailleuse du sexe), pour ne prendre que quelques exemples. La transactionnalité n'est souhaitée par personne, mais son ressenti par les hommes est particulièrement critique, puisqu'il contrevient à leur motivation principale, soit celle de vivre une expérience affective où ils se sentent appréciés, attirants, galants et importants. La transactionnalité ressentie par les *sugar babies*, se manifestant dans l'impression d'être réduites à un objet qu'on achète ou d'être traitée comme une « pute », ne signifie pas forcément l'arrêt immédiat et catégorique de la relation d'échange, puisque leur confort ne représente pas une condition essentielle aux arrangements. Celui des hommes, oui. Pour cette raison, la réduction de la transactionnalité est largement à la charge des

²⁸ J'inclus une citation plus longue à la p. 142.

femmes et, comme nous le verrons sous peu, celles-ci développent une panoplie de stratégies pour naviguer dans ces eaux troubles et réussir à arriver à bon port (c'est-à-dire à être compensée) malgré tout. Autrement dit, le *sugar dating* implique la vente d'une expérience affective, mais pour que cette expérience affective soit réussie, sa « vente » doit être obliérée, masquée, effacée. Un casse-tête complexe, c'est le moins qu'on puisse dire.

4.4.1 Édulcorer l'argent

Dans l'univers fantasmé du *sugar dating*, où les hommes se prennent au jeu et croient, l'instant d'une soirée, être l'objet de désir d'une jeune femme, belle et sophistiquée, il existe une tache qui détonne, une aiguille qui menace à tout moment de faire exploser cette bulle, un dur rappel à la réalité : l'argent. Il confirme aux hommes ce qu'ils savaient déjà, mais espéraient oublier : les femmes ont un autre agenda que celui de bénéficier de leur compagnie. Pire encore, elles n'acceptent d'être en relation avec eux qu'à condition d'être compensées financièrement. Dans la plupart des cas, il semble que les hommes soient bien conscients de ce caractère conditionnel et transactionnel de la relation, en particulier s'ils s'inscrivent sur une plateforme web de rencontre dédiée au *sugar dating* comme Seeking Arrangement. Comme l'a exprimé Julie avec stupéfaction : « Ils sont là pour ça ! » Bien qu'on puisse faire l'argument que le *sugar dating* soit tellement polysémique qu'il pourrait être mésinterprété comme autre chose (j'en discute aux chapitres V et VI), il est très clair dans les discours construisant le *sugar dating* que celui-ci se distingue des relations romantiques par cette possibilité de non seulement retirer quelque chose de la relation, mais de pouvoir s'assurer de retirer ces bénéfices. Que l'intérêt principal des *sugar babies* soit la plupart du temps de recevoir des compensations financières n'est pas un secret, mais c'est un sujet frappé d'un fort tabou. Ceci est surprenant si l'on considère l'essence du *sugar dating*, mais devient de moins en moins étonnant à mesure que l'on saisit l'emprise de l'approche en mondes hostiles sur les ensembles de sens qui

signifient ce type de fréquentation intime. Et n'oublions pas les importants enjeux légaux et la potentielle criminalisation qui guette les arrangements jugés un peu trop transactionnels aux yeux des autorités.

L'argent, donc, est un sujet qu'il vaut mieux éviter. Sa verbalisation laisse un goût amer en bouche, elle nuit à l'expérience affective recherchée par les hommes et donc au potentiel d'existence même des arrangements. Comment, alors, les femmes peuvent-elles, elles aussi, s'assurer de retirer les bénéfices escomptés de leurs relations? Ce sont surtout les façons de coder les transferts d'argent plutôt que les transferts en soi, qui influent sur l'actualisation de la transactionnalité ou non, puisqu'elles témoignent de et produisent des significations. Il est possible de développer un arrangement où les efforts des femmes et leur consentement à prendre part à une relation intime sont récompensés financièrement. Le *sugar dating* n'existerait plus depuis longtemps si ce n'était pas le cas. Cela requiert le respect d'un ensemble de normes et de codes de conduite très stricts ayant pour objectif d'empêcher de laisser cette impression aux hommes que l'intérêt *principal* des femmes est de toucher un salaire. Alors, et seulement dans ces conditions, évoquer ses intérêts à être compensées et, même, négocier les montants reçus deviennent possible.

Tout d'abord, le *timing* pour aborder l'aspect monétaire de la relation joue pour beaucoup dans la production ou la réduction de transactionnalité. Aborder trop rapidement le sujet envoie le message que l'intention principale est de recevoir des compensations. Ceci est problématique en contexte où les intérêts relationnels, soit d'apprendre à connaître l'autre, de vérifier si la chimie est présente, de bâtir une relation sincère et durable fondée sur la bonne entente, doivent, à tout le moins, paraître prédominants. Attendre avant de manifester son désir d'être compensée financièrement constitue une preuve que l'intérêt envers l'autre *précède* l'intérêt envers son argent. Le *timing* idéal varie évidemment d'une relation à l'autre, mais en

règle générale, il semble préférable d'entreprendre la conversation vers la fin du premier rendez-vous en personne. Les discussions monétaires en ligne sont perçues comme froides pour plusieurs, alors que parler en face à face rend la conversation plus humaine et fait moins « vente de garage » pour reprendre les mots d'Irina. Curieusement, l'argent semble être un sujet plutôt intime, qui doit préférablement être soulevé qu'une fois la glace brisée. Voici les paroles de Valérie à ce sujet :

VALÉRIE : Moi j'étais un petit peu mal à l'aise.

CATHERINE : Toi, tu as tes malaises à toi, est-ce que dans les conversations aussi...?

VALÉRIE : [...] Dans les deux cas, on a eu comme une conversation et après ça a été tout. Après, l'échange d'argent, ça a toujours été en *cash* et les deux me donnent jamais les billets en main, ils me donnent toujours une enveloppe. Je pense qu'eux autres étaient peut-être...à court terme, c'était moi qui étais plus mal à l'aise et à long terme, c'était eux qui étaient mal à l'aise [...] Eux autres avaient toujours l'air un peu mal à l'aise, mais il n'y a jamais eu de grosses « ah, je sais pas comment en parler! » j'ai toujours été claire. On n'est pas obligée de s'en parler dès le premier instant qu'on se rencontre, comme [donne deux becs dans le vide] « ah, salut! Je suis heureuse de te rencontrer, finalement tu vas me payer combien par semaine? » Mais c'est toujours, le sujet va arriver, on n'est pas obligés d'en parler tout de suite, et quand ça arrivait, ok, les deux hommes que j'ai fréquentés étaient assez posés pour être capables de parler de ça sans être ultra mal à l'aise.

Ensuite, concéder l'initiation de la discussion sur l'argent aux hommes fait également acte de preuve de la primordialité des intérêts relationnels sur ceux individuels pour les femmes. Il existe des raisons stratégiques pour laisser le soin aux hommes d'offrir un premier montant (voir chapitre VI), mais ce code de conduite vise surtout à respecter le jeu fantasmé du *sugar dating*. L'argent prend en effet des connotations complètement différentes selon ses contextes d'évocation. Dans la bouche des femmes, il est froid et clinique. Il augmente la transactionnalité et convertit les relations intimes en transactions impersonnelles. Dans la bouche et les mains des

hommes, il constitue une démonstration d'affection. Il symbolise la sollicitude des hommes envers leurs partenaires économiquement moins privilégiées. Dans l'univers intime, l'argent est quelque chose qui s'offre, pas qui s'exige.

En ce qui a trait à la fréquence des discussions sur l'argent, elle devrait être réduite au minimum. Dans l'idéal, une entente concernant les allocations ou paiements à la rencontre est conclue en début de relation et le consentement mutuel initial envers cet accord efface les besoins de rouvrir cette discussion. Aussi inconfortable soit-elle, la mise en place ouverte d'une mécanique d'échanges au sein de la relation, impliquant la discussion de montants d'argent à remettre, est souvent nécessaire, mais ne doit pas essentiellement, pour les besoins de l'expérience affective offerte, être réitérée. Une fois cette corvée écartée, l'illusion de relation intime sincère peut devenir crédible.

Une des façons les plus flagrantes par lesquelles l'argent est occulté en *sugar dating* est par l'usage de multiples codes, métaphores et euphémismes pour représenter et édulcorer les transactions. La communication directe des attentes en matière de paiement est un énorme faux pas et, pour éviter une telle maladresse, les détours discursifs sont de mise. Entre autres, la création de nouveaux items lexicaux est si prononcée, que le forum r/sugarlifestyleforum a cru utile de regrouper et définir ces items dans une page « Glossaire ». Ce processus de nominalisation sert la production de nouvelles catégories culturellement significatives et à positionner le *sugar dating* dans l'intertextualité (Fairclough, 1992) comme « pas » de la prostitution et « pas » un travail du sexe, en mobilisant un vocabulaire différent. Ceci se fait principalement en remplaçant toutes les évocations à l'argent et à l'aspect transactionnel des relations; ainsi, les partenaires sont des « *sugar babies* », « *sugar daddies* », « *attractive members* », « *successful members* », « *salt daddies* », « *splenda daddies* » et « *sugar seekers* », les relations sont des « *mutually beneficial arrangements* » et « *relationships on your terms* ». Ces termes doivent leur origine principalement à

Seeking Arrangement, mais on les retrouve aujourd'hui sur d'autres plateformes, comme Tinder ou Bumble.

Il semble que l'usage d'euphémismes et de codes cadre avec la distinction de classe faisant du *sugar dating* un type de fréquentation intime tarifée appartenant à l'élite. L'évocation trop directe et sans enjolivement des aspects contentieux de la relation, en particulier sa nature transactionnelle, les paiements en argent et, dans une moindre mesure, la sexualité, contrevient aux normes de respectabilité. Comme l'affirme Kimberly lorsque je la questionne à savoir s'il serait acceptable d'avertir un *sugar daddy* qu'elle ne souhaite pas partager la facture au restaurant, aborder trop d'affront le sujet de l'argent est vulgaire :

Je ne suis pas grossière, ce n'est pas dans ma personnalité d'être aussi directe avec quelqu'un, mais comme je disais, on peut faire des insinuations, comme en disant à quelqu'un : « Je veux qu'on prenne soin de moi ». Donner des indices subtils comme ça, ça les aide à comprendre et je pense qu'en le faisant de cette façon, tu ne tournes pas nécessairement autour du pot, mais tu le fais de manière plus *classy*.²⁹

Le recours à des codes et euphémismes contribue donc à la fois à respecter l'expérience affective d'intimité recherchée et à distinguer le *sugar dating* de la prostitution en en faisant une configuration relationnelle respectable. Au niveau des discussions en elles-mêmes, il est clair qu'un énorme doigté est requis de la part des femmes pour manier le sujet délicat qu'est l'argent. La construction du profil en ligne représente un premier défi, que les *sugar babies* relèvent créativement. Julie, par exemple, fait connaître ses intentions en désignant les sorties à l'opéra et au théâtre – onéreuses et associées aux bons goûts de l'élite culturelle – comme ses activités de prédilection avec un *sugar daddy*. Véronique et Charlotte indiquent être des

²⁹ « I'm not crass, it's not in my personality to be so forward with somebody, but like I said there are ways to hint around like telling somebody "I want to be taken care of". Dropping subtle hints like that helps them get a picture and I think by dropping it in that kind of way, you're not necessarily beating around the bush, but you're doing it in a more classy kind of way. »

étudiantes fauchées et endettées. De même, signaler aux hommes en début de relation qu'elles recherchent une forme de soutien financier – et donc plus que le simple paiement de sorties et d'activités – se fait de manière codée. Cela peut se faire, par exemple, en mentionnant qu'elles recherchent un homme pour prendre soin d'elles, comme le fait Kimberly, ou quelqu'un pour les soutenir durant leurs études. Certaines trouvent des moyens pour enclencher la conversation, mais les réactions parfois virulentes des hommes laissent à plusieurs l'impression de mal s'y prendre.

JULIE : C'est toujours *touchy*, on dirait, j'ai essayé plusieurs approches parce que je savais pas comment [...] Étonnamment parce qu'on est sur Seeking. Ça devrait être tellement simple, mais il faut prendre les gens avec des petites pincettes et des gants blancs parce qu'ils s'offusquent à rien pour vrai.

MARIELA : Je sais pas, peut-être je suis pas si bonne parce que j'ai pas eu beaucoup de rencontres. Comment je faisais, c'est pas le dire tout de suite, attendre un peu avant de le dire, et quand je le disais c'était genre : « *I think, maybe something like this would be good for my needs* » [Je pense que quelque chose comme ça répondrait à mes besoins]. Quelque chose de même, pas juste dire « hey, mon tarif, c'est ça ».

Une manière de faire commune consiste à soulever timidement le sujet, tout en jetant immédiatement la balle dans le camp des hommes. Beaucoup préfèrent questionner sans trop d'affront le potentiel *sugar daddy* à propos des montants avec lesquels il est à l'aise, plutôt que de nommer directement leurs attentes en matière d'allocation. Cette façon de faire est moins confrontante pour les *sugar daddies* et contribue donc à tenir la transactionnalité à l'écart et à assurer l'établissement d'un arrangement. Un des répondants démasque les escortes de cette façon : nommer des tarifs est une pratique qui, à ses yeux, relève du travail du sexe.

Finalement, l'argent, en soi, est préférablement voilé. La transaction de main à main de billets d'argent rappelle trop brusquement la nature conditionnelle de la relation. Les transferts électroniques – immatériels – sont par conséquent fréquents en *sugar*

dating. Ils ne requièrent aucun contact physique, ni même une interaction en face à face pour être accomplis. Pour des raisons de sécurité, de (manque de) confiance ou de compétences en technologies, les paiements en argent sont parfois tout de même préférés. Dans ces cas, des objets sont employés pour camoufler l'argent, comme une enveloppe ou une carte de souhaits. En cohérence avec l'expérience affective offerte, il arrive également que les femmes se retrouvent en position où elles doivent s'assurer du confort des hommes, mal à l'aise de devoir les payer.

CATHERINE : Toi tu ressentais leur malaise, est-ce que tu faisais des choses pour atténuer leur malaise, est-ce que tu disais les choses différemment pour ne pas les brusquer?

VALÉRIE : C'est sûr que je *tonais* un peu *down* ma personnalité. Mettons en ce moment, je suis comme un 8, je descendais à 5? 4? J'étais plus maternelle [avec un ton réconfortant] « je comprends ce que tu veux dire, oui t'as raison, t'as raison. Non, je comprends. Écoute, on pourrait peut-être faire ça comme ça. » Je parlais comme ça, je prenais plus un ton de matante qui négocie avec son filleul s'il veut manger des pâtes ou de la lasagne. J'adoptais cette méthode-là.

[...]

CATHERINE : Ok, c'est de te donner l'enveloppe dans le fond qui les rendait mal à l'aise?

VALÉRIE : Oh oui écoute, écoute, le *malaise*! À chaque fois là t'sais, la main qui tremble presque! Le plafond qui s'écroule! Et c'était : « non, mais je veux pas que tu penses que c'est juste parce qu'on couche ensemble » et chaque fois je prenais le ton de la matante qui négocie avec son filleul [ton réconfortant] : « non, non, je comprends que t'es mal à l'aise, moi c'est mon emploi, je respecte ça, je suis à l'aise là-dedans. Je te garantis que s'il y avait quelque chose, tu saurais en premier », « aaahh... ok ». Là, ça allait mieux [pousse un soupir de soulagement]

Dans des cas « extrêmes », il arrive que les paiements ne fassent l'objet d'aucune discussion ni négociation et constituent pleinement des dons dont la fréquence et la

valeur sont arbitraires. Les partenaires s'en tiennent aux règles non écrites et aux non-dits et les femmes espèrent que leur *sugar daddy* adhère suffisamment à ces normes pour leur offrir une compensation, dont le montant est à leur pleine discrétion. Le contrôle des transferts est alors entièrement cédé aux hommes, ce qui peut produire des résultats positifs ou négatifs. Cette façon de faire constitue en fait celle privilégiée dans les discours normatifs du *sugar dating*; j'y reviens au chapitre VI.

4.4.2 Signifier la relation

Le jeu des significations importe pour accomplir l'expérience affective recherchée par les hommes et de ce fait réduire la transactionnalité. La signification de la relation, et du rôle de chacun, chacune au sein de cette relation, est déterminante pour la hiérarchisation des intérêts individuels-transactionnels et relationnels-intimes. Dans la dichotomie économie-intimité, on retrouve également une mise en opposition entre sincérité et imposture. La réelle intimité provient d'un intérêt, d'un souci et d'une affection *authentique* envers l'autre, de même que de la révélation mutuelle d'un soi authentique. Les relations qui ne possèdent pas ces conditions sont des « fausses » relations, tel que sont fréquemment perçus les arrangements de *sugar dating*. Il importe que le lien affectif ne paraisse pas forcé aux yeux des hommes. Lorsque l'attachement mutuel semble sincère, les paiements deviennent plus tolérables.

THIERRY : Et puis, tout dépend de la chimie. J'ai pas de problème à donner de l'argent, mais il faut qu'il y ait de la chimie. Il faut qu'elles aiment ça aussi. Si tu sens que c'est purement pour l'argent, je n'ai aucun intérêt, mais si ça devient une vraie amitié, du sexe plaisant, peu importe, j'ai pas de problème à donner de l'argent.³⁰

³⁰ « And then it's all about chemistry. I don't have a problem with giving the money, but there has to be chemistry. They have to enjoy it too. If you get the sense this is purely for the money, I have no interest in that, but if it turns into a real friendship, enjoyable sex, whatever, I have no problem with giving some money. »

Plusieurs des répondantes rencontrées ont également montré un intérêt (variable) à ce que leurs relations atteignent un seuil minimal de sincérité, pour atténuer le ressenti de transactionnalité. Comme l'affirme Kimberly :

Ça fait que je n'ai pas comme besoin de paiements en argent pour ce genre de chose et je ne me sentirais pas authentique si je faisais ça et je ne juge pas les personnes qui le font, c'est juste pour moi personnellement, c'est pour l'authenticité de la relation par opposition aux bénéfiques, mais les bénéfiques sont bien³¹.

La signification des rôles des *sugar babies* et *sugar daddies* au sein des arrangements constitue un autre terrain de lutte à la transactionnalité. À ce sujet, la différenciation entre *sugar dating* et prostitution/travail du sexe importe grandement. Les hommes ne veulent ni être sous l'impression qu'ils sont des clients, ni ressentir qu'ils font affaire avec des « professionnelles » ou, encore pire, des « putes ». Au contraire des escortes et travailleuses du sexe, les *sugar babies* sont, aux dires des hommes interrogés, des femmes « normales », c'est-à-dire des femmes dont la profession principale n'est pas d'être rémunérée pour des services intimes et sexuels. Cette différenciation est une question d'expérience affective et plusieurs répondantes ont manifesté durant l'entretien une conscience de son importance :

CATHERINE : Pourquoi tu penses que ça les effraie tant que ça de mentionner les tarifs, dans le sens où c'est un site où c'est quand même une pratique commune?

MARIELA : Ouais. je pense que... Après, j'ai vu dans beaucoup de profils des hommes qui sont comme : « hey moi je cherche pas une prostituée » t'sais. Il y en a qui font vraiment la différence entre prostituée/travailleuse du sexe et *sugar baby*, alors que pour moi ça fait

³¹ « So I'm not like in need of the cash payments for that kind of thing and I would not feel authentic doing that and I don't judge people doing it, it's just for my personal thing it's about the authenticity of the relationship as opposed to the benefits, but the benefits are nice. »

partie de la grande famille des TDS [travailleuses du sexe]. Je pense que des fois il y a des hommes qui veulent sentir qu'ils aident et pas qu'ils sont en train de payer. Donc, l'affaire qui est plus une transaction, ça peut leur faire réaliser qu'ils sont en train de payer pour du sexe et ils veulent pas trop réaliser ça. Je sais pas, ils doivent avoir de grandes dissonances cognitives.

Pour atténuer cette « dissonance cognitive », les femmes cherchent à respecter l'autosubjection idéalisée par les hommes : celle d'un bienfaiteur. Dans les discours officiels, les paiements en argent ne sont pas considérés comme des obligations (plus à ce sujet au chapitre VI) : ceci permet aux hommes d'interpréter leurs dons comme des actes de générosité et non comme une rétribution juste et due pour un travail rendu. Les femmes jouent le jeu en accentuant leurs difficultés financières et en projetant l'image d'un soi précaire financièrement (étudiante, artiste, etc.). Cette stratégie participe à une gestion des impressions vouée à faire converger les intérêts des partenaires vers une entente mutuelle; dans ce cas, faire des transferts financiers des actes moralement louables de charité envers des personnes défavorisées (Groes-Green, 2016). L'expérience affective offerte inclut cette possibilité de se construire soi-même comme un homme généreux – un pourvoyeur – qui partage ses ressources avec des personnes moins privilégiées. L'interprétation des transferts d'argent comme une « aide » va de pair avec la construction d'une masculinité de *care*, qui répond à la fois à la nécessité de rendre les relations significatives et qui contribue à la réitération des rôles traditionnels de genre. Le *care* inscrit dans un modèle hégémonique masculin peut incorporer des éléments de domination masculine en reproduisant la dualité des genres, notamment lorsqu'il vise la prise en charge d'un·e autre (enfant ou femme) (Jordan, 2018). Le marquage de la circulation de l'argent comme un don contribue donc à la fois à encourager la proximité émotionnelle et à maintenir en place une relation où les hommes sont en contrôle de la distribution des ressources. La signification des arrangements comme des transactions, où l'un est client et l'autre est travailleuse, balance au contraire du côté de la commercialité (antagoniste à l'intimité), brise le mirage d'affection

mutuelle et prive les hommes de possibilités d'expression d'une masculinité traditionnelle et de *care*.

Il s'agit là d'une des tensions principales en *sugar dating*. D'une part, pour plusieurs *sugar babies*, comme nous l'avons vu, les arrangements représentent un travail en ce sens qu'elles effectuent des tâches et incarnent un rôle dans l'objectif principal d'être rémunérée. D'autre part, la différenciation du *sugar dating* d'un emploi ou d'un travail du sexe fait partie intégrante de la rhétorique des discours normatifs qui le construisent en vue de répondre aux demandes d'hommes à la recherche d'arrangements qui soient contractuels, mais tout de même significatifs sur le plan intime et relationnel. Il semble que cette tension soit principalement résolue par les performances des *sugar babies* qui permettent la mise en place d'un consensus symbolique où la relation paraît d'abord intime, puis transactionnelle. Ce faisant, elles courent par contre le risque de mettre en péril la légitimité de leur rémunération, comme nous le verrons dans le chapitre VI. Le marquage de la circulation de l'argent comme un don se répercute en effet sur la signification de la relation, qui à son tour provoque des conséquences matérielles (Zelizer, 1996). Le don maintient la récipiendaire en situation de dépendance, là où la transaction instaure un échange négocié entre partenaires en théorie égaux.

À la lumière de ce qui a été présenté dans ce chapitre, la compagnie offerte par les *sugar babies* accomplit une expérience affective qui ne saurait se résumer à de l'intimité. Les rôles idéalisés de féminité respectable, qui inclut le désintéressement à l'argent, et de masculinité de *care*, qui inclut la prise en charge d'un·e dépendant·e, s'inscrivent, d'une part, dans des logiques de différenciation de classe. Les comportements, les apparences et les attitudes appropriées sont fortement codés et réglementés de sorte à faire du *sugar dating* un arrangement transactionnel intime « supérieur » en moralité au travail du sexe. La classe, une notion que certain·es sociologues croient aujourd'hui caduque (Beck, 2007), fait référence non seulement

aux inégalités économiques, mais également à un système de classement symbolique et culturel réitéré dans les processus sociaux comme dans les interactions quotidiennes qui accorde plus de légitimité et de valeur morale à certains individus qu'à d'autres (Lawler, 2005b). La détermination des « bons goûts », entre autres, met en opération cette stratification en marquant la classe, donc en positionnant les individus le long de cette hiérarchie (Bourdieu, 1979). Ceci est évident dans la recherche de respectabilité en *sugar dating* par l'insistante différenciation de configurations jugées plus inhumaines et vulgaires, où seule la sexualité est échangée contre de l'argent. Le plaisir charnel, érotique et uniquement physique est déclassé et dévalué; il peut être obtenu de n'importe qui et ne constitue pas une expérience unique. La distinction de classe est opérée également au niveau des performances des femmes. Ces dernières, pour être conformes avec le rôle de *sugar baby*, doivent être alignées avec les bons goûts de l'élite culturelle et économique, notamment en luttant contre la sursexualisation et en modelant leurs comportements à ceux de la féminité stéréotypée. Dans une moindre mesure, il est également attendu des hommes à ce qu'ils performant une masculinité élitiste, celle attribuable à un *gentleman* généreux et homme accompli. Les défauts de performance des femmes sont par contre beaucoup plus critiques dans la réussite de la distinction sociale. Ce qui est en jeu est non seulement leur propre perte de réputation, mais celle de la pratique et celle de leur partenaire masculin.

Le contrôle et l'accès des femmes à l'argent sont également soumis à des rapports de genre « classés ». Sociohistoriquement, le rapport des femmes à l'argent est pensé en terme d'impureté (de corruption), d'incompétence ou de dépendance (à un homme) (Lazarus, 2021). Refuser aux femmes l'expression directe de leurs intérêts financiers réitère ce lien de dépendance, critiqué depuis longtemps par les féministes, en plus de tenir en otage leur respectabilité sous prétexte que l'échange trop direct d'intimité contre de l'argent appartient à une sous-classe de femmes. Dans ce contexte, la transactionnalité peut donc être conçue comme prétexte pour renforcer les liens de

subordination entre *sugar baby* et *sugar daddy* et produire des arrangements où le rôle à jouer par les femmes rend incohérente leur pleine participation active comme partenaire d'échange.

CHAPITRE V

(RE)SIGNIFICATION DES ÉCHANGES OU LES INSUFFISANCES DE LA MÉTAPHORE COMMERCIALE

Les discours de légitimation du *sugar dating*, en particulier ceux produits par Seeking Arrangement, prennent appui sur le postulat insinué ou directement affirmé que le marché amoureux et sexuel contemporain est en crise. Dans cette conception, les gens perdent leur temps à fréquenter des personnes avec qui ils sont incompatibles et n'arrivent pas à trouver un·e partenaire qui leur convienne. Le monde des fréquentations « ordinaires » - souvent appelées « vanilles » dans ces discours - est implicitement présenté comme un univers confus, empli de duperies et de gens mal intentionnés, où la communication est opaque et induit en erreur. Seeking se montre très critique envers les relations romantiques, en particulier en raison de leurs insuffisances à assouvir les désirs et à répondre aux attentes des partenaires. Elles sont monotones, restrictives, « lourdes », bouffent trop de temps aux personnes impliquées et, selon l'organisation, ne fonctionnent tout simplement plus en contexte contemporain. Les personnes rencontrées par l'entremise d'espaces « vanilles » sont présentées comme des individus malhonnêtes, indécis et qui soumettent les autres à leurs jeux de pouvoir. Les critères faisant de cet état des choses une « crise » sont laissés à l'imagination; il est supposé que le lectorat est au fait de celle-ci et ne requiert pas sa définition. Cette omission est révélatrice de l'auditoire ciblé par les discours produisant le *sugar dating*, soit des individus insatisfaits de leur vie sentimentale et sexuelle, las de se buter à des échecs répétés via des modes de

fréquentation plus communs et qui seraient par conséquent plus susceptibles d'être ouverts à tenter l'expérience d'une configuration intime atypique.

L'argumentaire de Seeking ne s'arrête évidemment pas à alléguer que le monde des fréquentations intimes est chaotique, confus et intimidant. Cette interprétation de l'état des choses actuelles sert à positionner le *sugar dating* comme la solution à cette crise tenue pour incontestable. Pour ce faire, l'organisation prend entre autres appui sur les propos du très controversé psychologue Jordan Peterson, pour faire de l'hypergamie – terme désignant les relations asymétriques au niveau des statuts sociaux des partenaires et employé comme substitut pour faire référence au *sugar dating* – comme une « brillante solution orientée vers le marché » disposée à résoudre le « problème de la sélection de partenaires »³² (*Hypergamie définie*, 16 mars 2021). En cohérence avec cette posture, ce qui est prôné est une approche rationnelle des relations amoureuses et sexuelles, empruntant au langage économique pour décrire le fonctionnement des arrangements et les valeurs sur lesquelles ils sont fondés. Les couples font place aux « arrangements mutuellement avantageux ». Les personnes impliquées ne sont pas des amants, elles sont des « parties prenantes ». Elles ne se disent pas « je t'aime », elles se communiquent les conditions de leur union. Cette approche pragmatique de l'être ensemble intime et sexuel est censée soulager l'anxiété et l'éreintement provoqués par la navigation de l'univers tourmentant et affligeant des relations « vanilles ». En les traitant comme des relations commerciales, l'individu contemporain maximiserait les bénéfices retirés de ses aventures intimes et érotiques (plaisir, connexion émotionnelle, etc.), tout en limitant ses pertes (concessions, responsabilités, etc.).

Toutefois, comme tout discours, la construction discursive du *sugar dating* est lieu de contestations idéologiques (Fairclough, 1992, 2010). En même temps, elle représente

³² « a brilliant market-oriented solution to the problem of mate selection. »

la résultante de certaines de ces luttes, que l'on peut observer notamment dans ses tentatives pour résoudre des tensions réelles ou fabriquées dans les normes amoureuses et sexuelles. Quand il est question d'allier des transferts monétaires avec des prestations intimes, des éléments appartenant à des idéologies différentes, voire adverses, entrent fréquemment en conflit dans les discours. Les débats les plus manifestes sont sans contredit ceux opposant une posture idéologique voyant dans la vente de service sexuel une violence envers les femmes à une autre y voyant un travail méritant reconnaissance et un encadrement de ses conditions d'exercice. Comme nous le verrons dans ce chapitre, nous pouvons observer ces débats idéologiques dans la construction du *sugar dating*, même s'ils ne sont pas directement évoqués. De surcroît, l'approche rationnelle promue dans le discours « officiel » du *sugar dating* entre en conflit avec un élément tellement profondément ancré dans la conscience collective qu'il appartient au sens commun : la croyance que la *réelle* intimité ou affection ne puisse être vendue. Le sens commun naturalise une certaine idéologie, de sorte qu'elle constitue *la* façon d'appréhender le monde (Fairclough, 2010; Gramsci, 1971). Cette vision du monde laisse des traces dans la production de textes comme ceux décrivant le *sugar dating* et ce, même si elle côtoie des éléments la contredisant (Fairclough, 1989). Les contestations idéologiques concernant la vente de services intimes sont à l'arrière-plan de la construction du *sugar dating*. Les textes qui norment ce mode de fréquentation s'inscrivent dans la continuité de textes passés et concomitants (Fairclough, 1992); ils s'appuient sur ces textes ou leur répondent de manière directe ou indirecte. Comme nous le verrons sous peu, c'est surtout par des processus de différenciation et de distinction sociale que se construit le *sugar dating*.

L'efficacité d'une construction discursive et de la compréhension du monde qui la sous-tend sont tributaires de l'interprétation qui en sera faite par l'auditoire (Fairclough, 1989). Les producteurs laissent par conséquent des points de repère dans les textes qu'ils créent pour faire appel à une compréhension partagée de l'état de

certaines choses (Fairclough, 1989). Ceci est observable dans le recours à la métaphore commerciale, que je décris d'abord dans ce chapitre, pour définir et normer le *sugar dating* dans les discours prescriptifs. Or, cette métaphore est contestée par une compréhension des arrangements de *sugar dating* – et de tout échange d'intimité (sexuelle) contre des avantages financiers – comme une exploitation. On retrouve cette compréhension dans certains discours féministes, de même que dans des discours misogynes, lorsque ce sont les bienfaiteurs qui sont conçus comme des êtres exploités, comme nous avons pu le constater aux chapitres I et II. Comme ces interprétations contreviennent à la métaphore commerciale, les contenus de certains textes visent à rectifier ou à prévenir leur manifestation chez le lectorat. Je décris en deuxième partie de ce chapitre les efforts déployés dans la production des textes prescriptifs pour maintenir l'idée que les arrangements constituent des échanges équitables entre partenaires égaux et consentants, en dépit des contestations idéologiques fragilisant une telle affirmation.

5.1 La rationalisation comme solution à la « crise » de l'intimité

Every successful relationship is an arrangement between two parties. In business, partners sign business agreements that outline their objectives and expectations. Likewise, romantic relationships can only work if two people agree on what they expect, and what they can give and receive from each other.³³

- Seeking Arrangement

La métaphore de prédilection employée dans les discours constitutifs du *sugar dating* pour rendre intelligible ce type d'arrangement est la métaphore commerciale. Non seulement cette métaphore communique un ensemble familier de significations

³³ « Toute relation qui fonctionne est un arrangement entre deux parties. En affaires, les partenaires signent des ententes commerciales qui résument leurs objectifs et attentes. De la même façon, les relations romantiques ne peuvent fonctionner que si deux personnes s'entendent à propos de leurs attentes et de ce que chacun peut donner et recevoir dans la relation. » *Learn about mutual arrangements*, consulté le 16 mars 2021.

permettant de saisir quasi instantanément, quoique superficiellement, à quoi se résume le *sugar dating*, elle aide à recentrer les interprétations fautives qui souhaiteraient y voir une exploitation. La comparaison des arrangements à un marché mobilise un ensemble de normes destinées à émuler les engrenages et valeurs de l'univers commercial. Parmi les emprunts à la culture commerciale, on retrouve la notion d'optimisation, c'est-à-dire la maximisation des retours pour les efforts investis par des processus efficaces et peu chronophages. Les pertes de temps constituent l'une des plus grandes sources de frustration des individus en recherche de connexions et appartiennent, dans les discours constructifs du *sugar dating*, à l'univers des relations « vanilles ». La réduction de ces pertes, conçues comme évitables, serait aidée, nous dit-on, par la communication ouverte et directe, l'honnêteté et l'authenticité, trois valeurs centrales à la construction du *sugar dating* comme solution à la « crise » des fréquentations intimes. Celles-ci mèneraient à la connaissance accélérée, inaltérée et réciproque de l'autre et, par conséquent, à la détermination rapide de la compatibilité ou incompatibilité d'une dyade. L'adhésion à ce trio de valeurs est cruciale au bon rendement des efforts investis dans la recherche de partenaires; il en va de la brièveté du processus de tri des candidat·es, généralement peu apprécié, et du succès des arrangements à moyen et long terme. Par exemple, il est déconseillé aux femmes (à elles seulement) d'utiliser de filtres, de retouches ou de techniques photo pour embellir leur image dans leur profil en ligne; c'est de toute façon en constatant la « marchandise » *de visu* que les hommes accepteront, ou non, de poursuivre un arrangement. Ces trucs ayant peu d'incidence sur le résultat final, les éviter permet donc à toutes et à tous de gagner en temps. Tout aussi importante est la connaissance de soi. Des pertes de temps sont occasionnées par la volatilité des partenaires indécis et hésitants, qui, toujours dans les relations « vanilles », gaspillent leur propre temps et celui des autres en n'ayant pas préalablement fait l'examen de leurs attentes et désirs envers une potentielle relation. Au contraire, les *sugar babies* et *sugar daddies* sont construits comme des individus déterminés et ambitieux, qui, avant même de commencer à chercher un ou

une partenaire, savent exactement ce qu'ils et elles recherchent et les types de satisfaction qu'ils et elles peuvent apporter à un autre dans une relation.

Outre l'optimisation du processus de sélection de partenaires grâce au triumvirat normatif de l'authenticité, de l'honnêteté et de la communication directe, un des avantages de la rationalisation des fréquentations intimes et sexuelles les plus fortement martelés dans les discours prescriptifs du *sugar dating* est la *réciprocité* des échanges. Symbole de l'essence qui caractérise et distingue le *sugar dating*, l'expression « *mutually beneficial arrangements* » (arrangements mutuellement avantageux) a même été enregistrée aux États-Unis comme marque de commerce par Seeking Arrangement³⁴. En effet, dans l'idéal, dans un marché pur, personne ne dispose d'avantages, ni n'est affecté par des désavantages. Un marché suppose une relation d'égalité entre toute personne qui y prend part (Fontaine, 2014). Les formes de pouvoir structurelles n'existent pas : on entre et on sort du marché en tant qu'êtres égaux, négociant de manière rationnelle les coûts des biens et services en fonction des lois inhérentes au marché seulement. Chaque personne est libre de consentir à un échange ou de le refuser si celui-ci est jugé injuste. En théorie, le bénéfice marginal d'un produit pour un acheteur équivaut au coût marginal pour le vendeur, rendant les échanges équitables et égalitaires (Stigler, 1968, cité dans Martin et George, 2006, p. 114). La compréhension des échanges comme *réiproques* et *conduits entre partenaires égaux* représente un des piliers de la métaphore commerciale pour illustrer le fonctionnement des arrangements transactionnels intimes, en l'absence duquel cette métaphore ne peut faire sens. Il s'agit aussi d'un argument central dans la rhétorique positionnant le *sugar dating* comme un type de fréquentation plus apte à répondre aux besoins et désirs des individus contemporains que les relations « vanilles », desquelles aucune réciprocité ne peut être assurée. Voici une

³⁴ https://tsdr.uspto.gov/#caseNumber=85832002&caseType=SERIAL_NO&searchType=statusSearch

configuration intime, est-il argué, entièrement dépendante de sa capacité à prodiguer des bénéfices à chacun des partenaires; nul besoin de poursuivre l'association si l'un d'eux juge les échanges inégaux ou injustes.

La logique même du *sugar dating* suit une logique de marché : comme la désirabilité est inégalement répartie entre les partenaires, une compensation est requise pour rendre les échanges équitables. De ce point de vue, la désirabilité représente une ressource pouvant être échangée contre des avantages financiers ou symboliques (Hakim, 2011). Inversement, comme les partenaires ne contribuent pas également aux dépenses, un des deux doit accepter une « rétrogradation » dans l'échelle hiérarchique de l'attraction érotique et partager une intimité avec une personne de rang inférieur (parce que moins attirante, moins jeune, etc.). Cette métaphore a fréquemment été employée ailleurs pour décrire l'organisation de la sélection de partenaires amoureux, sexuels et matrimoniaux, comparant les partenaires potentiels à des acheteurs et vendeurs évaluant les « marchandises » avant de faire un choix (voir par ex., Becker, 1973). Bien qu'on puisse admettre informellement que l'organisation du choix des partenaires ressemble parfois à un marché, sa formulation à des fins théoriques et explicatives résiste très mal à l'épreuve empirique et au décorticage critique de son argumentaire. Entre autres, comparer les relations amoureuses ou familiales à des transactions marchandes camoufle le fait qu'une grande part des services offerts dans le cadre de ces échanges soit invisible et, par conséquent, non mesurable et que « les échanges ne [puissent] pas tous être transcrits en langage monétaire et formalisé ainsi » (Busino, 2003, p. 96). Les *sugar babies* en savent quelque chose. Une des principales critiques formulées par Martin et George envers la métaphore commerciale pour théoriser les relations amoureuses et sexuelles est sa dépendance aux raisonnements tautologiques pour justifier le principe – fallacieux – d'équité dans les échanges (2006). Aucun couple n'est conçu comme mal assorti ou inégal : il existe toujours une utilité quelconque (avec un peu de créativité) pour rétablir la balance entre les partenaires. Par exemple, si un des partenaires est beaucoup plus

désirable que l'autre, alors *forcément* ce partenaire retire autre chose de la relation ou est déficient dans un autre domaine. Les relations sont équitables parce qu'elles sont équitables. Selon les auteurs, la fabrication d'explications pour résoudre les problèmes d'applicabilité de son principe d'équité (et pour *rationnaliser* le comportement des acteurs) constitue la force et la faiblesse de la métaphore commerciale.

Il est évidemment extrêmement complexe (impossible?) de saisir la formation des relations intimes en termes d'équité; cela nécessiterait une commensurabilité pour chacun des traits jugés attirants chez un autre (la beauté, bien faire à manger, avoir beaucoup d'argent, une personnalité agréable, etc.). Ces traits devraient ensuite être quantifiés pour déterminer qui possède plus de quoi et se voir assigner une équivalence ou valeur de conversion universelle pour d'autres traits afin de déterminer si la compensation offerte est juste et équitable (est-il suffisamment riche pour compenser le fait qu'elle soit plus belle que lui?). Ceci vaut également pour les apports de chacun, chacune au sein de la relation ou de la famille; certains apports sont plus faciles à mesurer que d'autres et bénéficient d'une plus grande reconnaissance sociale (les ressources économiques *versus* le travail domestique (Ridgeway, 1997), par exemple). Nonobstant cette lacune méthodologique, c'est la *représentation* des relations comme équitables qui importe dans la métaphore commerciale et qui constitue, dans le cas qui nous concerne, un des plus puissants instruments de persuasion pour normaliser et légitimer le *sugar dating*. La mobilisation de la métaphore du marché – et en particulier son principe d'équité – sert à présenter l'organisation rationnelle de l'intimité comme avantageuse en comparaison aux relations romantiques traditionnelles et aux fréquentations sexuelles « vanilles ».

Cette métaphore n'est par contre pas toujours efficace compte tenu particulièrement du rejet culturel des imbrications entre intimité et économie. Une idée répandue est

celle selon laquelle il y ait toujours dans les échanges d'intimité contre argent une personne qui exploite et une personne exploitée, une compréhension diamétralement opposée à celle de la métaphore commerciale qui suppose une égalité entre les partenaires. La transactionnalité est le pendant affectif de cette interprétation. L'exploitation sous-entend l'utilisation d'une personne à des fins personnelles et donc une primordiale des finalités instrumentales de la relation sur celles affectives. L'impossibilité de démontrer sans l'ombre d'un doute que de tels échanges soient réellement équitables crée une instabilité symbolique ouvrant la porte à de telles (ré)interprétations. Les discours prescriptifs sont eux-mêmes marqués par la contradiction en raison de leur imprégnation par l'approche en mondes hostiles.

Puisque tous et toutes ont des intérêts individuels et transactionnels dans les arrangements de *sugar dating*, les *sugar daddies* comme les *sugar babies* peuvent se voir attribuer le rôle d'exploiteur ou le rôle d'exploité. Il n'y a en effet pas de victime statutaire. Dans une direction, c'est l'acte de payer pour obtenir des services intimes et sexuels qui est conçu comme l'instrumentalisation d'une personne pour son plaisir personnel. Dans l'autre, c'est de simuler une affection envers une personne dans le but de lui soutirer des avantages matériels ou symboliques qui constitue une exploitation. Dans tous les cas, ces interprétations s'accompagnent de jugements moraux et les luttes idéologiques et symboliques pour la construction sociodiscursive du *sugar dating* ont donc aussi pour enjeu la délimitation des modes de fréquentation respectables et moralement acceptables. Là où la métaphore du marché ne suffit plus pour aiguiller les compréhensions, parce que la transactionnalité la rend insupportable et parce qu'elle est remise en question par des contestations idéologiques, d'autres stratégies discursives sont nécessaires pour réfuter les accusations (latentes ou directement exprimées) d'exploitation. Ces stratégies sont mobilisées dans les discours prescriptifs du *sugar dating* et peuvent faire surface dans les discours des acteurs. J'alterne donc, dans les deux prochaines sections, entre les paroles des interviewé·es et les textes étudiés.

5.2 *Sugar babies* : des femmes libres et libérées

Ce n'est pas quelque chose dont j'ai besoin, c'est quelque chose que je choisis.³⁵
- Kimberly

Une critique fréquemment formulée à l'endroit du *sugar dating* est qu'il représente une exploitation envers de jeunes femmes vulnérables pour le plaisir des hommes et qu'il contribue, de façon générale, à l'oppression sociale des femmes, au même titre que la prostitution (par ailleurs, ces critiques font rarement une telle distinction, voir chapitre I). Ces grilles de lecture se fondent sur des conceptions ontologiques qui assimilent l'échange de services intimes à une vente de soi, aliénant les femmes de leur propre corps et, dans les versions les plus extrêmes, de leur essence humaine. Malgré ses limitations et les problèmes qu'elle pose pour la reconnaissance du pouvoir d'action et de décision des femmes (voir chapitre I), cette interprétation n'est pas sans fondement. Il semble en effet que le caractère transactionnel des arrangements comme le *sugar dating* occasionne des risques de déshumanisation pour celles offrant des services intimes. Sarah a par exemple mis fin à un arrangement entre autres parce qu'elle se sentait utilisée et remplaçable :

Avec lui, c'était plus comme s'il me pavanait devant ses amis et dans la rue pour se vanter. C'était très premier degré, il ne se souciait pas vraiment de ce que je disais ou quoi que ce soit d'autre. C'était entièrement axé sur les apparences. Et je ne me sentais pas vraiment... ouais c'était quand même bien, mais en même temps, je ne me sentais pas... Je me sentais juste tellement jetable.³⁶

³⁵ « This isn't something that I need, it's something that I choose. »

³⁶ « With him it was more like he was showing me off to his friends and just walking around on the street. It was very face value, he didn't really care about what I said or anything like that. It was all just appearance-wise. And I didn't really feel... yeah it was kind of nice but at the same time I didn't feel like... I just felt so disposable. »

De même, nombreuses ont été les femmes rencontrées qui ont été confrontées à des propos déshumanisant de la part de potentiels *sugar daddies* :

KIMBERLY : Tu rencontres beaucoup de personnes de type autoritaire sur [Seeking] qui agissent comme s'ils t'achetaient.³⁷

JULIE : Me faire traiter comme un objet, vraiment, un espèce de... avec lui, ça frôle un peu. C'est pas objectifiant, mais c'est vraiment « je paye, donc tu donnes ». Me traiter pas comme un humain, je pense que ça, ce serait un gros *deal breaker*.

IRINA : Je m'occupe même pas des gens qui sont comme « je veux t'acheter ». Non, va chier.

Il n'est pas possible, en raison de la méthodologie employée pour ce projet de recherche, de quantifier les dangers guettant les *sugar babies*, ni de les comparer à des situations semblables. Toutefois, les témoignages recueillis et les discours étudiés à ce sujet suggèrent qu'une vigilance élevée est requise de la part des femmes en vue d'assurer leur propre protection. Les enjeux en lien avec la sécurité ne faisaient pas initialement partie de ma grille d'entretien lorsque j'ai rencontré les répondantes à cette étude. Cette thématique a été évoquée par chacune d'entre elles spontanément durant nos discussions. Ceci, parce qu'en les questionnant à propos de leurs expériences de négociation des emmêlements entre intimité et argent, le sujet de la sécurité a inévitablement fait surface. Il a été question de *slut-shaming*, de déshumanisation, de misogynie, d'agressions verbales, d'agression sexuelle, de peur de la mort... Certaines se sont estimées « chanceuses » de n'avoir subi aucune agression ou expérience particulièrement éprouvante ou d'être en relation avec un *sugar daddy* respectueux de leurs limites. Toutes, sans exception, ont rapporté user de différentes mesures et stratégies et avoir développé un protocole parfois très

³⁷ « You meet a lot of authoritarian kind of people on there that act like they are buying you. »

sophistiqué pour assurer leur propre protection lorsqu'elles rencontrent un *sugar daddy* ou un *sugar daddy* potentiel. Les discours officiels du *sugar dating* mettent aussi fréquemment en garde les femmes contre les escrocs qui sévissent sur les différentes plateformes. Que ce soit en raison des personnes qui extorquent ou volent de l'argent en prétendant être un *sugar daddy* (les *scammers*), des hommes qui feignent vouloir un arrangement pour « extorquer » une relation sexuelle sans donner de compensation (les *pump & dumpers*) ou des hommes qui refusent de fournir des paiements tout en étant méprisants envers les *sugar babies* qui demandent des paiements (les *salt daddies*), il est conseillé aux *sugar babies* de demeurer en tout temps sur leurs gardes. La tarification de sa compagnie comporterait donc pour les femmes une intensification des dangers auxquels elles pourraient s'attendre à faire face. De surcroît, la construction sociodiscursive du *sugar daddy* comme homme disposant d'un statut socioéconomique élevé peut être source d'angoisse pour certaines, dont Charlotte :

Parce qu'on s'entend, on traite avec des étrangers que t'as jamais rencontrés qui ont beaucoup d'argent, donc beaucoup de pouvoir. La situation peut rapidement déraiser et c'est pour ça que j'établis autant de règles dès le départ. C'est pour ça que je vais dans les lieux publics et je fais aussi de l'autodéfense.

Avant d'aller plus loin, il importe de faire la nuance entre le rehaussement du degré de vigilance chez les femmes observable en contexte transactionnel comme le *sugar dating* et l'interprétation de ce type d'arrangement comme fondamentalement violent. Les dangers potentiels décrits plus haut se rapportent aux conditions dans lesquelles est exercé le *sugar dating*; en déduire que la pratique en soi soit abusive constitue une étape argumentative supplémentaire. L'idée d'une adéquation entre *sugar dating*, prostitution et exploitation (sexuelle) des femmes et des filles bénéficie d'une importante présence dans les discours médiatiques, institutionnels et militants et est renforcée par des témoignages publics de jeunes femmes ayant subi agressions et

escroqueries par l'entremise de plateformes web de *sugar dating* (voir chapitre I). Cette représentation des arrangements, où une personne en utilise une autre (en usant potentiellement de violence) pour arriver à ses fins ne cadre pas avec les normes d'un marché « pur » où les parties prenantes sont des individus égaux libres de consentir ou non à un échange. Par conséquent, un discours fréquemment mis de l'avant dans la construction du *sugar dating*, pour se défendre des accusations d'exploitation envers les jeunes femmes, est celui positionnant la participation à ce type d'arrangement en tant que *choix libre de ressort individuel*. Les contraintes sociales, économiques, historiques, de même que les pressions culturelles sont écartées, voire masquées ou même inversées, pour faire du *sugar dating* une question de préférences individuelles contingentes s'étant manifestées chez certaines personnes et pas d'autres par simple hasard.

Des emprunts aux discours féministes sur l'*empowerment* sont utilisés pour appuyer cette proposition. L'*empowerment* dispose de différentes interprétations selon ses contextes d'usage. En féminisme, il réfère à un processus d'apprentissage et de conscientisation collective menant à une prise de pouvoir sociale par les femmes en vue d'obtenir l'égalité entre les genres. Ce modèle diffère grandement de l'approche néolibérale favorisant, pour servir le marché, la capacité d'action individuelle et la prise de décision rationnelle (Bacqué et Biewener, 2013). Alors que les discours prescriptifs du *sugar dating* suivent ce deuxième modèle, ils revêtent le voile du féminisme en le dépouillant de ses visées transformatrices et collectives, un simulacre commun dans le contexte contemporain et qualifié ailleurs de « postféminisme » (McRobbie, 2009). Le néolibéralisme et postféminisme ont enclenché ce que Gerodetti et McNaught-Davis appellent une culture de « féminisation du succès » qui fait des jeunes femmes (blanches de classe moyenne) les sujets idéaux de l'émancipation et de l'individualisme (2017). Celles-ci sont appelées à quitter les luttes collectives pour orienter leur attention sur le projet entrepreneurial de développement du soi et de maximisation des intérêts individuels (McRobbie, 2009).

Dans cette version tronquée, l'*empowerment* ne représente qu'une question de capacité de prise de décision individuelle, motivée par le désir d'accomplissement et de satisfaction de ses désirs, débarrassée d'objectif collectif émancipateur.

Depuis l'analyse du corpus de textes dans le cadre de cette étude, Seeking a ajouté une section complète à son site web destinée à promouvoir sa « nouvelle approche » à l'*empowerment* des femmes³⁸. De manière générale, le choix de former un type de relation plutôt qu'un autre est mis en contraste avec les normes oppressives régulant la sexualité des femmes et mobilisant le stigmate de pute pour humilier les femmes transgressives (*slut-shaming*). Autrement dit, la stigmatisation du *sugar dating* – motivée le plus souvent, comme nous l'avons vu, par des préoccupations envers les capacités de choix et de consentement des femmes – est instrumentalisée pour faire de la subjectivation comme *sugar baby* non seulement un choix, mais une démonstration de pouvoir individuel au féminin.

Sugar Baby is empowered, because she is unafraid of setting a higher standard of whom they want in a romantic relationship hypergamy, and doing what is necessary to find that — even if society frowns on their approach.³⁹. (*What it means to be a Sugar baby*, consultée le 16 mars 2021).

Formulé ainsi, devenir *sugar baby* est un acte de bravoure, un engagement déterminé à « être soi-même » et à assumer ses propres choix envers et contre tous. Seeking – ce discours lui est particulier – tente ainsi de se réapproprier les critiques qui le visent et à retourner l'accusation : c'est la société qui refuse aux femmes la souveraineté de leurs corps et de leur sexualité en souhaitant la disparition du *sugar dating* qui les

³⁸ <https://www.seeking.com/p/womens-rights/>, consulté le 27 mars 2022.

³⁹ « La Sugar Baby est *empowered*, parce qu'elle n'a pas peur de rehausser ses standards en choisissant un partenaire romantique hypergamique, ni de faire ce qu'il faut pour le trouver – même si la société désapprouve »

opprime, pas le *sugar dating*. Dans ce discours, le stigmaté témoigne des mentalités rétrogrades de ses critiques et de leur attachement dépassé à un vieux modèle sexiste d'organisation des relations intimes où seules les relations romantiques, contraignantes et insatisfaisantes pour les femmes (et pour les hommes), sont considérées légitimes. Toujours dans cette perspective, être *sugar baby*, c'est donc également se libérer du passé et faire rupture avec des traditions amoureuses archaïques qui ne l'avantagent pas pour entrer dans une ère moderne, où elle a le pouvoir de déterminer les conditions dans lesquelles elle entre en relation avec un autre. Ce qu'elle recherche, c'est un *sugar daddy* moderne, soit un *gentleman* pourvoyeur qui l'accompagne dans sa croissance personnelle plutôt que de l'étouffer dans une relation monogame traditionnelle.

Cette capacité à déterminer les modalités d'un échange en fonction de ses propres désirs et intérêts, que Seeking dit offrir aveuglément autant aux femmes qu'aux hommes, doit provenir d'une certaine influence ou habileté à faire accepter par son ou sa partenaire lesdites modalités. Ainsi, on retrouve également dans les propos des femmes interrogées les traces d'un discours affirmatif qui, en plus de reconnaître leur pouvoir de choisir le *sugar dating* comme une décision de ressort individuel (quoiqu'avec une plus grande nuance vis-à-vis des contraintes sociales et économiques les ayant menées vers ce choix), leur accorde *la plus grande balance du pouvoir dans leurs relations avec les sugar daddies*.

CHARLOTTE : C'est nous qui détenons vraiment le gros pouvoir là-dedans, c'est nous qui avons le contrôle. On leur fait croire que c'est eux, mais dans le fond c'est nous.

VALÉRIE : Même si c'est eux autres qui te payent, c'est pas eux autres qui ont le plus de pouvoir dans la transaction, c'est toi. Si tu décides que tu t'en vas, tu t'en vas et ils font rien. Ils peuvent rien faire.

L'idée de détenir du pouvoir ou le plus de pouvoir dans la relation provient surtout, comme on le voit dans ces extraits, *du droit de refus et de limitation de sa disponibilité envers les hommes* et, par extension, *de l'apprentissage du droit à la réciprocité*. Le pouvoir de quitter, de mettre fin à un arrangement ou d'établir des limites au niveau de la disponibilité émotionnelle, sexuelle et temporelle, de même que la reconnaissance du droit à être autant satisfaite par un arrangement que les partenaires masculins sont les éléments centraux à l'argumentaire selon lesquelles les femmes disposent du plus gros bout du bâton dans ces relations. Il s'agit là d'une acception de l'*empowerment* d'une autre nature que celle relayée dans les discours de Seeking, beaucoup plus près de celle mise de l'avant par les féministes. Plusieurs tempèrent toutefois l'enthousiasme débridé de l'organisation.

CATHERINE : Et tu disais que ça t'intéressait. C'est quoi qui t'intéressait là-dedans?

VÉRONIQUE : Bonne question... j'ai toujours été, pour moi, c'est une partie du travail du sexe le *sugaring* et j'ai toujours été intéressée par le travail du sexe en général, fait que je pense que pour moi c'est comme un peu une porte d'entrée vers ça. Je pense que, je sais pas. À l'époque je le voyais aussi comme quelque chose de plus *empowerant*, maintenant je le vois plus nécessairement comme ça.

CATHERINE : Qu'est-ce que tu voyais là-dedans qui pouvait être *empowering*?

VÉRONIQUE : Ben... de tarifer les relations avec les hommes. De faire comme, « mon temps n'est pas gratuit », ça vaut quelque chose. Je dirais que c'est ça.

CATHERINE : Puis tu dis, finalement c'est pas si...

VÉRONIQUE : Ben, comment je dirais? Pour moi ça reste du travail t'sais [...] Ça reste une job, ça reste que des fois ça te tente pas.

Comme le mentionnait également Charlotte, l'expérience du pouvoir peut de plus se faire par la conscience et valorisation comme compétence de ce qu'on pourrait appeler une manipulation (sans connotation péjorative) des affects et décisions des hommes à leur insu. La voici à nouveau à ce sujet :

On va pas se leurrer, c'est une application où c'est lui qui doit avoir le contrôle. Et moi, comme je suis quand même féministe dans l'âme, j'essaie de tourner ça un peu à contre-courant, j'essaie que lui en ait seulement l'illusion. Ça demande quand même beaucoup d'énergie. Je pourrais juste pas me casser la tête et juste tout lui donner le pouvoir et moi je fais juste rester dans mon coin et j'acquiesce quand il me le demande, j'acquiesce quand il veut qu'on fasse quelque chose, je m'écarte quand il veut et merci, bonsoir. Je pourrais faire ça, il y en a beaucoup qui le font, mais je n'y trouve aucune satisfaction.

Dans une réplique du film célèbre *My big fat Greek wedding*, Maria Portokalos reconforte sa fille, dont les espoirs de poursuivre des études universitaires ont été anéantis par son père récalcitrant, avec ces paroles de sagesse : « L'homme est la tête [de la famille], mais la femme est le cou et elle peut tourner la tête dans n'importe quelle direction si elle le souhaite »⁴⁰(Zwick, 2002). Cette idée de tirer les ficelles dans l'ombre, pour orienter les actions et ressentis d'hommes inconscients de ce qui se trame en arrière-scène, fait du travail même des *sugar babies* (celui de, rappelons-le, contrôler l'expérience affective des hommes) une source de pouvoir dans la relation. Toutes ne l'envisagent évidemment pas ainsi; le discours convertissant la cession du pouvoir aux hommes en une fiction camouflant la réelle distribution du pouvoir à l'avantage des femmes en est un de *réhabilitation* dans un contexte où les capacités de choix des femmes sont fréquemment et fortement publiquement remises en question.

⁴⁰ « The man is the head [of the house], but the woman is the neck, and she can turn the head any way she wants. »

Présenter la participation au *sugar dating* par les femmes comme un choix doit de plus reposer sur le présupposé que les femmes soient *libres* de faire ce choix et libres de mettre fin à leurs activités. Cette liberté suppose une indépendance, une capacité à nouer et à délier des liens sans que ces aléas ne perturbent trop gravement leur santé financière. Même si plusieurs comparent le *sugar dating* à un travail, il n'est pas conçu comme essentiel pour subvenir à leurs besoins, la plupart des femmes interrogées occupant un poste rémunéré à temps plein ou à temps partiel pour ce faire. Le *sugar dating* semble en effet rarement constituer la principale source de revenus des *sugar babies*. Aux yeux de celles interrogées, l'argent obtenu par l'entremise des relations transactionnelles représente un extra duquel plusieurs ont dit pouvoir se séparer aisément. Ce sentiment trouve des échos dans les propos des hommes rencontrés, pour qui, rappelons-le, les *sugar babies* représentent des femmes « normales », par opposition à des « professionnelles », qui disposent d'autres options pour financer leurs études ou projets de vie, mais optent pour le *sugar dating* pour des raisons personnelles, n'ayant rien à voir avec la survie financière.

Les discours prescriptifs vont encore plus loin en réfutant l'assertion que le *sugar dating* soit un travail et en présentant plutôt ce type de fréquentation comme un style de vie. Comme soulevé dans les domaines des études environnementales et de la santé, la notion de « style de vie » est connotée comme un choix individuel relevant de la responsabilité individuelle, avec peu d'égard aux structures encadrant ces choix (Adams, 2007; Evans et Abrahamse, 2009). Un style de vie est quelque chose qui puisse être changé (amélioré) avec un peu de motivation et d'effort. Dans le cas qui nous intéresse, la représentation du *sugar dating* comme un style de vie nie à la fois qu'il puisse s'agir d'une forme contractuelle – et donc engageante – de rémunération pour un travail rendu et qu'il puisse exister un lien de dépendance entre les femmes « entretenues » financièrement et leur *sugar daddy*. Selon cette logique, si les femmes prennent part à de tels arrangements, c'est par pur hédonisme, pour bénéficier – de leur propre chef et sous le coup d'aucune obligation – des plaisirs procurés par un

accès à de plus grandes ressources, soit par l'entremise des rendez-vous partagés avec les *sugar daddies*, soit par l'entremise des dons obtenus des *sugar daddies*.

La distinction entre revenu principal et revenu secondaire importe pour la représentation des marges de manœuvre des femmes dans leurs arrangements transactionnels. L'indépendance vis-à-vis des paiements reçus contribue à faire peser, dans l'idéal, la balance du pouvoir du côté des femmes. Ceci est exemplifié dans les propos de Kimberly, qui dispose d'un point de vue particulier sur le sujet en raison des très hauts revenus procurés par son emploi à temps plein dans une entreprise privée :

Ça ne met pas toutes les balles dans leur camp, j'ai mes propres balles avec lesquelles je peux travailler. Ce n'est pas quelque chose dont j'ai besoin, c'est quelque chose que je choisis. Je n'ai pas besoin de compensations financières venant d'autres personnes pour maintenir un certain style de vie. J'y arrive seule. Je possède ma propre maison, je possède ma propre voiture, j'ai de l'argent en banque. Avoir ce genre de...renoncer à ce... comment dire? Tu es comme sur un pied d'égalité, j'imagine qu'on pourrait dire. Ce n'est pas juste comme : ce sont des hommes riches et moi je suis une femme pauvre qui a besoin d'argent. J'ai pas besoin de faire ce qu'ils me disent de faire pour payer mes factures. Mes factures sont payées. Ça te donne une genre de liberté pour être vraiment sélective. Il y a des gens qui sont vraiment insistants avec leurs demandes, comme le temps, ils veulent tellement de temps, ils veulent que tu les textes. Ça m'a menée à réaliser : j'ai pas besoin de ça. Je veux pas faire ça. Bye!⁴¹

⁴¹ « It doesn't put all the chips on their table, I have my own chips to work with. This isn't something that I need, it's something that I choose. I don't need financial compensation from people to have a certain lifestyle I can do it on my own. I own my own home, I own my own car, I have money in the bank. Having that type of... foregoing... how am I going to put this? You're kind of on equal terms I guess you could say. They're not just a rich guy and I'm a poor girl that needs some money. I don't have to do what they tell me to pay my bills. My bills are paid. It gives you a kind of freedom to really be picky about things. Some people are really pushy about certain demands, like time, they want so much time, they want you to text them. That led me to realize: I don't need that. I don't want to do that. Bye! »

Des exercices de différenciation discursive raffermissent l'affirmation que les *sugar babies* soient libres de faire ce qu'elles veulent quand elles veulent en reconnaissant que, oui, il existe des femmes exploitées, mais pas les *sugar babies*. Dans toutes les sources de discours étudiées, l'autonomie et l'indépendance des *sugar babies* est contrastée avec la dépendance des « autres » femmes pour qui les arrangements transactionnels sont nécessaires pour subvenir à leurs besoins. La narrative du désespoir admet qu'il existe des scénarios dans lesquels les femmes qui échangent leur compagnie intime et sexuelle contre des avantages financiers puissent tomber victimes de l'exploitation masculine *si, premièrement, leur survie dépend de ces échanges et, deuxièmement, elles ne tirent aucun autre avantage des échanges que leur survie*. Dans cette narrative, la condition de désespérée garantit de vivre de (très) mauvaises expériences en *sugar dating* et d'être contrainte d'accepter la transactionnalité, où on ne représente pour les personnes avec qui on partage une intimité qu'un morceau de chair dénué d'humanité. Il est notamment déconseillé sur le forum r/sugarlifestyle de devenir *sugar baby* par nécessité :

Don't sugar "in need" - The idea behind Sugar Relationships is to make your life better, not "possible". If you're attempting to enter this lifestyle out of desperation, you open yourself up to being taken advantage of, likely putting you in an even worse position than you are now.⁴² (*Advice for Aspiring SBs*, consulté le 6 avril 2021)

Dans plusieurs des textes étudiés (incluant les paroles des interviewé-es), ce scénario s'appelle prostitution/exploitation sexuelle et le *sugar dating* n'en est pas. Dans les discours prescriptifs, le désespoir des femmes est peu attirant pour les hommes et celles qui discutent (trop) de leurs difficultés financières risquent d'être rejetées par les *sugar daddies* car peu conformes à l'idéal de la jeune femme ambitieuse, assoiffée

⁴² « Ne fais pas du *sugar dating* par « besoin » - L'idée derrière les Relations Sugar est de rendre ta vie meilleure, pas « possible ». Si tu tentes de joindre ce style de vie par désespoir, tu t'ouvres à ce qu'on profite de toi, ce qui te mettra probablement dans une position encore pire que celle dans laquelle tu es en ce moment. »

de connaissances et d'expériences diverses qui cherche à s'épanouir par le *sugaring*. Un autre ajout au site Seeking.com, en perpétuelle évolution, depuis l'analyse de mon corpus est une section intitulée « *Let's end poverty* » (Mettons fin à la pauvreté)⁴³. Cette page réitère l'importance de *ne pas* faire du *sugar dating* en situation de désespoir financier et redirige vers des ressources d'aide aux personnes à faibles revenus. Les femmes désespérées qui offrent des services sexuels contre un prix pour assurer leur survie, peu importe leur héritage socioéconomique, sont des femmes déchues. Ces « autres » femmes ne prennent aucun plaisir à remplir leur part du contrat, qui constitue une obligation, voire une corvée source de dégoût, et gâche par le fait même le plaisir des hommes.

Selon cette logique, ce n'est donc pas la vente de services sexuels en soi qui fait la prostitution, mais la coercition et la transactionnalité. Une prostituée est une femme exploitée et une femme exploitée est une prostituée. Une spéculation qu'on peut certainement rattacher au pouvoir performatif des discours misérabilistes sur la prostitution qui, visiblement, n'ont d'autre impact sur la construction sociodiscursive du *sugar dating* que d'offrir un outil de différenciation permettant de réaffirmer l'exceptionnalité du *sugar dating* au détriment d'une sempiternelle itération discursive de la figure-repoussoir de la prostituée exploitée. La narrative du désespoir mobilisée dans ces discours fonctionne comme instrument de distinction sociale (Lawler, 2005a). Tout d'abord, elle départage les *sugar babies* des femmes prostituées-exploitées; les premières sont libres, les secondes sont contraintes. Ensuite, elle accorde une autorité morale et une respectabilité au *sugar dating* en le positionnant comme rapport égalitaire entre individus consentants, fondé sur l'hédonisme et la satisfaction mutuelle, *par opposition* à une marchandisation de la sexualité visant à tirer profit de la vulnérabilité de femmes. La constitution du sujet « *sugar baby* » se fait donc par exclusion, en chassant les femmes « désespérées »

⁴³ <https://www.seeking.com/p/anti-poverty/>, consulté le 22 avril 2022.

soupçonnées d'offrir un accès tarifé à leur intimité en guise de dernier recours et non par plaisir ou par ambition.

La tension femme libre *versus* femme désespérée observable dans la construction de la *sugar baby* se fait sur fond d'importantes luttes idéologiques, concernant particulièrement des débats féministes, mais aussi la culture politique et économique néolibérale. Le néolibéralisme valorise l'accomplissement du soi et le rend tributaire d'un libre marché et d'un laisser-aller étatique au profit d'un déblocage des libertés entrepreneuriales et de possession individuelles (Hall, 2011; Harvey, 2005). Selon Dodge et Gilbert, la récupération par les élites néolibérales de discours féministes « pro-sexe », facilitée par le fractionnement du mouvement féministe au sujet du travail du sexe, a graduellement mené à la constitution d'une « idéologie féministe néolibérale » présentant le choix individuel comme l'ultime déterminant de la moralité (2016). Dans cette idéologie, le choix individuel, par exemple celui de vendre des services sexuels, représente un droit moral devant être protégé et immunisé contre la critique sociale. L'impératif moral du choix individuel est néanmoins contesté dans le contexte qui nous intéresse par l'approche en mondes hostiles proscrivant la commercialisation de l'intimité, de même que par des lois limitant les marges de manœuvre pour décrire les arrangements transactionnels intimes. La recherche de respectabilité se fait donc au travers de la présentation des arrangements comme des relations négociées auxquelles les femmes participent de plein gré et d'une version édulcorée de l'instrumentalisation de l'intimité à des fins lucratives comme un droit individuel néolibéral et féministe.

L'idée que le *sugar dating* puisse constituer un instrument de mobilité sociale pour les femmes représente une autre stratégie de différenciation et de changement discursif pour faire de cette configuration relationnelle un outil d'accomplissement du soi face aux critiques y voyant une contrainte provoquée par des structures sociales d'oppression. Dans les discours néolibéraux, la suscitation du désir érotique chez un

autre (masculin) représente un atout, sinon la principale ressource à la disposition des femmes. Pour la sociologue Catherine Hakim, le charme, la beauté, le *sex-appeal*, le style et toutes les caractéristiques qui rendent une personne attirante forment un ensemble de ressources appelé capital érotique appartenant principalement aux femmes et démocratisant pour celles-ci l'accès aux hautes sphères de la société (2010, 2011). Pour Hakim, la beauté et la régulation de l'accès sexuel peuvent subvertir les hiérarchies et les femmes ont par conséquent tout intérêt à les instrumentaliser pour leur propre bénéfice. D'autres ont abondé dans le même sens en encourageant les femmes à développer leur *sex-appeal* et à le maîtriser pour en tirer profit (Friday, 1996; Scott, 2005). Cette posture fait rupture avec les conceptions sociologiques fonctionnalistes arguant que, en raison d'un faible accès aux modes de production et aux ressources, les femmes soient *contraintes* à échanger leur désirabilité et leur sexualité dans le cadre d'un échange temporaire (par la prostitution) ou permanent (par le mariage) (Collins, 1971; Kingsley Davis, 1937). Le changement discursif présentant l'échange de beauté et de sexualité comme un pouvoir fait partie de ce qu'Angela McRobbie appelle un « nouveau contrat sexuel » offert aux femmes par le régime néolibéral, leur garantissant plein accès au marché du travail et à la société de consommation en retour d'un investissement sur soi, en particulier sur l'apparence, et du rejet des projets collectifs féministes (McRobbie, 2009). De tels appels à miser sur soi s'inscrivent pour plusieurs dans un courant postféministe, dont les contenus culturels sont caractérisés par une conception de la féminité comme propriété corporelle, par la représentation de (certaines) femmes comme sujet plutôt qu'objet, par une emphase sur l'autosurveillance, la discipline, le contrôle de soi, mais aussi sur l'individualisme, le choix et l'*empowerment*, par un retour en force de l'essentialisation des différences de genre, par une « resexualisation » marquée des corps des femmes et, finalement, par une complicité avec le consumérisme (Gill, 2007).

Ce sont à ces répertoires que les discours normatifs du *sugar dating* font appel pour présenter le *sugar dating* comme des arrangements respectables et moralement acceptables, permettant à de jeunes femmes ambitieuses de faire fleurir leur carrière ou de faire progresser leurs études. En excluant les femmes « désespérées », les discours visent à faire du *sugar dating* la chasse gardée d'une élite culturelle et économique et convertir la vente de services intimes et sexuels en projet hédoniste et entrepreneurial d'accomplissement du soi. L'image du sujet néolibéral féminin émancipé et libre d'atteindre tout ce qu'il désire s'il y met les efforts nécessaires est habituellement représenté dans la culture populaire par la femme blanche, de classe moyenne ou supérieure (Wilkes, 2015). Ainsi, plusieurs ont critiqué la propension universaliste du discours d'*empowerment* par la sexualisation du soi comme stratégie uniquement lucrative au niveau individuel et pour une minorité de femmes déjà privilégiées au niveau de la race et de la classe (Anderson, 2006; Brooks, 2010a; A. I. Green, 2012). Bien que le principal avantage pouvant être tiré de ces arrangements par les *sugar babies* soit le revenu financier, seules celles étant déjà aptes à subvenir à leurs besoins et donc ne dépendant pas, ironiquement, du soutien d'un *sugar daddy* sont invitées à tenter l'expérience. Cette prémisse normative du *sugar dating* est hautement contradictoire au regard de la gestion de l'accès des *sugar babies* à l'argent et de la régulation d'un certain ordre genré au sein des arrangements. J'approfondis cette contradiction au chapitre VI. Comme nous le verrons maintenant, célébrer le pouvoir conféré aux femmes par leur désirabilité et leur accessibilité sexuelle et argumenter simultanément que les arrangements représentent des relations intimes sincères suscitent un autre type de crainte d'exploitation : celle des hommes.

5.3 L'authenticité des femmes en question

While outsiders may view a man that decides to form a relationship with a hypergamic female as being taken advantage of, that assumption is misguided.⁴⁴

- Seeking Arrangement

En promouvant des configurations relationnelles où les hommes font profiter des jeunes femmes (plus) attirantes (qu'eux) de leurs ressources symboliques et matérielles en échange de leur compagnie intime, les discours du *sugar dating* font face aux soupçons que ce type de relation encourage les femmes à exploiter la vulnérabilité émotionnelle des hommes. Rappelant les discours misogynes et antiféministes faisant des femmes séduisantes des démons entraînant les hommes à leur perte (Kathe Davis, 1992; Donovan, 2020; Menon, 2006), la compréhension des arrangements transactionnels intimes comme une extorsion par des femmes sans morale et sans vergogne qui usent de leur sexualité pour assouvir leurs désirs égoïstes est courante dans la sous-culture du *sugar dating*. Cette appréhension se manifeste surtout dans l'encadrement normatif rigide et contradictoire de l'accès et du droit des femmes aux paiements (voir chapitre VI), mais trouve également des formulations directes dans certains des textes et entretiens étudiés. Les femmes qui tentent délibérément de soutirer des paiements de la part de *sugar daddies* en réussissant à contourner systématiquement le retour usuel sous forme d'accès sexuel possèdent une piètre réputation dans la « communauté » du *sugar dating*. Dans la mire des détracteurs, on retrouve notamment les nombreuses vidéos sur les réseaux sociaux où des *sugar babies* enseignent l'art du *finessing* – qui consiste à obtenir des dons de la part d'hommes sans avoir à fournir le retour sexuel attendu – aux jeunes femmes qui souhaitent les avantages du *sugar dating* dans le cadre d'une relation platonique. Les

⁴⁴ « Bien que, d'un regard extérieur, un homme qui décide d'entrer en relation avec une femme hypergamique pourrait avoir l'air de faire profiter de lui, cette supposition est malavisée. », *Hypergamy*, consulté le 16 mars 2021.

sugar daddies n'apprécient guère ce type de stratégie, tel qu'il transparaît dans cet article ironique, rédigé par l'un d'entre eux, tiré du forum r/sugarlifestyleforum décrivant les meilleures façons de créer un mauvais profil de *sugar baby* en ligne :

Review lots of toxic Tumblrs and YouTube videos and then use code phrases such as "I know my worth" to let SDs know that you have fully internalized the philosophy that arrangements are about SBs taking advantage of, and hustling, SDs while giving as little as possible in return.⁴⁵ (*Top 15 ways for SBs to create a terrible profile*, consulté le 6 avril 2021)

Ces femmes sont communément appelées des « *rinsers* », parce qu'elles « rincent » les hommes de leur argent, et sont redoutées pour leur pouvoir de manipulation et de séduction. Nul besoin de chercher très loin pour retrouver dans les discours prescriptifs du *sugar dating* l'idée immémoriale que la beauté des femmes représente un pouvoir devant susciter la crainte. Seeking prend soin de dompter cette « puissance » des femmes en l'étouffant dans la subjectivation normative des *sugar babies* :

Just because you are attractive and beautiful does not mean you are entitled, self important, or self absorbed.⁴⁶. (*What it means to be a Sugar Baby*, consulté le 16 mars 2021)

Les craintes envers l'exploitation des hommes riches par les jeunes femmes attirantes perceptibles dans la protection de l'argent des hommes contre les tentatives d'« extorsion » en *sugar dating* s'inscrivent dans un long historique de représentations d'une figure de femme dangereuse et fourbe. L'idée que les femmes

⁴⁵ « Visionne des tas de vidéos toxiques sur Tumblr et Youtube, puis utilise des expressions codées comme « Je connais ma valeur » pour laisser savoir aux SD que tu as pleinement internalisé la philosophie selon laquelle le but des arrangements pour les SB est de profiter de, et d'arnaquer, les SD tout en leur donnant aussi peu que possible en retour. »

⁴⁶ « Même si tu es attirante et belle, ça ne veut pas dire que tu te crois tout permise, que tu sois vaniteuse, ni que tu sois égocentrique »

soient porteuses d'une menace envers les hommes est incarnée dans les personnages de femme fatale, de vampire, de sirène, puis de *gold digger*, de nymphette et de lolita (Bayma et Fine, 1996) dans la deuxième moitié du 19^e siècle jusqu'à aujourd'hui. On peut toutefois retrouver la croyance en la dangerosité des femmes dans des textes bien plus anciens, notamment dans les textes bibliques, dans les textes médiévaux et dans les mythologies grecques et romaines (Bade, 1979; Dijkstra, 1992). Ces personnages ont fait surface à différentes époques dans l'histoire européenne et nord-américaine à des périodes qui coïncident avec d'importantes réorganisations des rapports sociaux, en particulier lors de progrès féministes (Donovan, 2020; Sharot, 2013).

Dans la deuxième moitié du 19^e siècle en Europe, les bouleversements provoqués par les changements socioéconomiques, au rang desquels on retrouve l'industrialisation et la montée du capitalisme, affermissent la valeur de l'« individu » et de son humanité (régnant suprême sur la Nature) en même temps qu'ils soulèvent des problématiques d'ordre moral (Dijkstra, 1992). L'économie de marché, régie par l'impitoyabilité et l'enrichissement personnel au détriment des autres, est conçue comme moteur de la déchéance morale au regard des valeurs religieuses de l'époque. Pour contrebalancer l'immoralité du monde économique, « la » femme, non souillée par le marché duquel elle est exclue, devient gardienne de la morale et gage de la rédemption spirituelle de son mari (Dijkstra, 1992). C'est également à cette époque que se renforce l'approche en mondes hostiles, sacralisant l'univers intime et le constituant comme refuge de la froideur de l'univers commercial (Zelizer, 2000). Dans ce contexte, la transgression des normes rigides de répartition des rôles genrés par des femmes (féministes) en quête d'une participation citoyenne et d'une égalité de droits inspire la résurgence dans les produits culturels du personnage de femme malicieuse et démoniaque, qui entrave la route des hommes vers l'accomplissement moral et individuel (Bade, 1979; Dijkstra, 1992). À nouveau, lors de la Grande Dépression des années '20 et '30, la contestation des liens de dépendance économique des femmes envers les hommes par la réclamation du droit au divorce et

à la pension alimentaire suscite la crainte. La cruauté des femmes, en particulier de classe ouvrière, recourant à leurs attraits et à leur sexualité pour extorquer les hommes financièrement prend à cette époque les atours de la *gold digger* (Donovan, 2020; Staiger, 2010). Femmes sexuellement agressives, « trop » belles et excessivement puissantes, les *gold diggers* sont conçues comme les bourreaux et non les victimes des hommes (Dottin-Orsini, 1993; Staiger, 2010; Waltonen, 2004). De telles représentations serviraient selon plusieurs à assouvir les anxiétés relatives à la fragilisation de la domination patriarcale et à la contestation de la suprématie de la culture occidentale et de la « race » blanche⁴⁷ (Bade, 1979; Donovan, 2020; Dottin-Orsini, 1993; Sharot, 2013). Ce qui est en jeu dans la menace posée par la femme usant de sa sexualité pour arriver à ses fins est la dénaturalisation de l'ordre d'échange, puisque celle-ci reconnaît sa propre valeur comme objet et choisit intentionnellement (et agressivement) de participer à la transaction (Staiger, 2010).

Mise en scène dans les romances hollywoodiennes de subversion des frontières de classe, la *gold digger* se démarque néanmoins de ses prédécesseuses destinées à être punies pour leurs torts par une humanisation lui offrant des possibilités de rédemption (Staiger, 2010). Face à un public avide d'histoires qui finissent bien et d'institutions culturelles valorisant la leçon de morale, les scénarios de la *gold digger* la remettent sur le droit chemin en la faisant tomber en amour et, surtout, en lui faisant sacrifier ses désirs d'enrichissement ou de mobilité sociale pour l'amour d'un homme (Sharot, 2013; Staiger, 2010). Cet abandon neutralise la menace posée par son agentivité et transforme son pouvoir en force socialement constructive (Staiger, 2010). Dans ce type de scénarios romantiques, la défiance de l'homogamie des classes sociales se fait en effet au prix du renforcement des distinctions de genre, en particulier celle de la

⁴⁷ L'immoralité de la *gold digger* (le plus souvent blanche dans les produits culturels *mainstream*) était également représentée dans sa propension à transgresser les frontières de race en s'offrant sexuellement à des hommes racisés et dans sa destruction des « bonnes familles » blanches de classe moyenne en séduisant les pères de famille et maris (Donovan, 2020).

dépendance économique des femmes envers les hommes (Sharot, 2013). Ces narratives trouvent des échos plus récemment dans les comédies romantiques des années '90 où la femme fatale, sexuellement émancipée, indépendante et incapable d'amour, obtient une rédemption par le sacrifice de son indépendance et par l'abandon de soi dans l'amour (Waltonen, 2004).

Les discours du *sugar dating* reprennent cette idée de rédemption des femmes intéressées à l'argent grâce à l'amour en attestant de la sincérité des *sugar babies* et de leur attachement envers leur *sugar daddy* pour restituer l'idée d'un échange consensuel d'égal à égal et distinguer les *vraies sugar babies* des *gold diggers* cruelles et sans vergogne. Dans l'approche en mondes hostiles, ce qui est affectif n'est pas transactionnel et vice-versa. Ceci se reflète notamment dans l'acharnement de Seeking à présenter les arrangements comme des relations intimes significatives, malgré son fréquent recours à la métaphore commerciale. Les expressions employées pour désigner les associations incluent « vraie relation », « relation significative » et les partenaires sont décrits par des mots comme « ami », « amant », « confident », « partenaire romantique », « copain/copine », etc. Le mariage et l'amour sont même à l'occasion évoqués comme de possibles évolutions. Ceci contraste avec les expressions employées dans le cadre de la métaphore commerciale et ces contradictions témoignent des luttes idéologiques se déroulant en filigrane de la construction discursive du *sugar dating* (Fairclough, 2010). Tout dépendant les objectifs poursuivis (par ex : se démarquer des relations romantiques ou se différencier du travail du sexe/*gold digging*), les textes alternent entre une représentation des arrangements comme rapport commercial et comme relation intime, tout en soutenant l'antagonisme entre ces deux types de relation. Les discours prescriptifs changent ainsi fréquemment leur fusil d'épaule, selon les besoins rhétoriques, ce qui signifie que la comparaison des arrangements à une entente marchande n'annule en rien la possibilité de faire l'argument que ces relations soient sincères et ce, en dépit d'un appui répété à l'approche en mondes hostiles.

Pour soutenir l'affirmation –contre-intuitive pour plusieurs – faisant de la relation fondée sur un échange de services intimes contre des avantages financiers une relation intime authentique, Seeking fait appel à l'autorité scientifique. Comme mentionné précédemment (voir chapitre II), la psychologie évolutionniste représente les relations entre hommes âgés fortunés et jeunes femmes attirantes comme inévitables, en raison de l'essentialisation des stratégies adaptatives évolutives des êtres humains ancestraux. Elle procure par conséquent une explication intelligible pour faire sens de l'entichement de jeunes femmes envers des hommes beaucoup plus âgés, de même qu'un affranchissement moral que Seeking n'hésite pas à mobiliser pour légitimer et déstigmatiser les relations hypergamiques dont il facilite la mise en place. On ne peut, en effet, s'insurger contre la nature : les choses sont telles et on ne peut rien y changer. La science évolutionniste fournit un argument autoritaire en soutien à l'idée que les *sugar babies* soient *naturellement* attirées par les hommes riches et se distinguent donc des *gold diggers*.

Moral outrage in response to hypergamy is a shortsighted response towards a naturally occurring and largely beneficial phenomenon. There is nothing wrong with an adult woman acting upon her natural preference for successful men, and there is nothing wrong with an adult man enjoying a relationship with a woman who is attracted to his status.⁴⁸ (*Hypergamy defined*, consulté le 16 mars 2021)

L'argument de la psychologie évolutionniste faisant des arrangements transactionnels intimes une question de préférence individuelle orientée par des inclinations naturelles est destiné à aider les observateurs et observatrices à résoudre l'énigme d'un assemblage aussi hétéroclite et à normaliser ce dernier. Les relations inégalitaires au regard des ressources économiques et de la désirabilité des partenaires sont habituellement soupçonnées d'être inauthentiques, motivées par la cupidité des

⁴⁸ « L'indignation morale en réponse à l'hypergamie est une réponse irréfléchie à un phénomène naturel et largement bénéfique. Il n'y a aucun mal à ce qu'une femme adulte choisisse un partenaire en fonction de sa préférence naturelle pour les hommes qui ont du succès et il n'y a rien de mal à ce qu'un homme adulte apprécie une relation avec une femme qui est attirée par son statut »

femmes et facilitées par la naïveté des hommes (Donovan, 2020). La représentation de la sincérité de l'affection de ces dernières envers leur partenaire et sa justification – incompréhensible pour un regard extérieur – au moyen d'études scientifiques visent à ranger ces configurations relationnelles dans la boîte « intime » et, donc, légitime, de même qu'à taire les soupçons envers les intentions des femmes.

Seeking met également en garde ses usagères et usagères potentielles sur ce qu'est et, surtout, ce que n'est pas le *sugar dating*, en prenant soin de dissuader celles qui rechercheraient des formes plus ouvertement transactionnelles d'arrangements d'utiliser sa plateforme. Les discours prescriptifs veillent à représenter et construire le *sugar dating* comme une relation intime significative, *par opposition* au travail du sexe et au *gold digging*. C'est la promotion de la (vraie) sentimentalité qui sert le plus le dessein de cette différenciation. La rhétorique va comme suit : les travailleuses du sexe et *gold diggers* n'ont d'intérêt qu'envers l'argent de leurs clients ou des hommes qu'elles fréquentent; les *sugar babies*, au contraire, recherchent *principalement* une relation intime significative, de laquelle elles pourront fort probablement retirer certains avantages économiques et symboliques. Cette stratégie est efficace : plusieurs des personnes avec qui je me suis entretenue ont affirmé avoir été attirées vers ce type de fréquentation, du moins au tout début, en raison de la représentation du *sugar dating* comme configuration intime. Pour les personnes ayant fait au préalable l'expérience du travail du sexe - comme prestataires ou récipiendaires de services – ou ayant considéré faire du travail du sexe, le *sugar dating* s'est démarqué par cette possibilité de développer des relations significatives dans un cadre transactionnel. La recherche d'une réelle intimité est mobilisée comme preuve que les *sugar babies* ne soient pas *uniquement* intéressées par l'argent des hommes :

The most common gripe levied against hypergamy is that it is equivalent to "gold digging." Gold digging is when a person forms a relationship purely to extract money from their partner. However, if the evidence that suggests that women value men of higher economic or social class is

correct, there is a clear divide between conventional hypergamy and gold digging. If women genuinely value wealth and social status in mate selection, then marrying up is merely an expression of preference.⁴⁹

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, une grande partie du travail effectué par les *sugar babies* consiste à créer et à garder vivante une illusion de relation intime sincère et significative. De nombreuses précautions doivent être prises pour rassurer les hommes qu'elles soient principalement intéressées par eux comme être humain et non par les bénéfices qu'elles peuvent retirer de leur union. Mais, malgré la conscience mutuelle du fondement transactionnel – et conditionnel – de la relation, il arrive que des hommes se fassent prendre au jeu et deviennent, du point de vue des femmes, *trop* attachés à elles. Le déséquilibre des sentiments réveille les craintes d'une exploitation envers les hommes, tel qu'en témoigne Julie, dont la conscience est tourmentée par une pareille situation :

Je pense que lui a développé un fort attachement avec le temps, puis pendant un bout, je le laissais aller en me disant, c'est bénéfique pour moi. Mais à un moment donné, ça devient trop malsain et c'est là que j'ai commencé à fermer toutes mes portes et à me détacher, parce que je me disais qu'autant que c'était bénéfique pour moi, je ne suis pas sans cœur non plus et c'est malsain pour lui. Je ne veux pas qu'il continue de vivre dans cette espèce d'illusion là.

Ainsi, pour éviter de paraître extorquer de l'argent aux hommes, les femmes doivent conjurer la transactionnalité en performant la priorité de leurs intentions affectives et intimes sur leurs intérêts individuels et transactionnels, mais pas trop quand même,

⁴⁹ « La critique la plus communément mobilisée contre l'hypergamie est qu'elle équivaut au « gold digging ». Le gold digging, c'est quand une personne se met en relation avec une autre purement pour lui soutirer de l'argent. Toutefois, si les indications suggérant que les femmes valorisent les hommes d'une classe économique ou sociale supérieure sont correctes, il existe une séparation nette entre l'hypergamie conventionnelle et le gold digging. Si les femmes valorisent sincèrement la richesse et le statut social lors de la sélection de partenaire, marier une personne de statut supérieur est alors tout simplement une question de préférence. (*Hypergamy defined*, consulté le 16 mars 2021, mes italiques) »

car la mystification trop efficace pose le risque de voir les hommes tomber ingénument amoureux d'elles et, ultimement, avoir le cœur brisé. La zone de « succès », dans laquelle les femmes réussissent à fournir un service digne de rétribution sans avoir l'air de malmenager les hommes ni tirer profit de leurs sentiments, est très mince. De plus, trop bien performer un attachement sincère envers les hommes entraîne le risque que soit délégitimée la nature conditionnelle et transactionnelle des arrangements, comme nous le verrons au chapitre suivant.

5.4 Égalité, sincérité et supériorité morale

Our community is one where Attractive members are goal diggers, not gold diggers.⁵⁰
- Seeking Arrangement

Dans la poursuite des réflexions entamées au chapitre IV, les efforts pour différencier le *sugar dating* du travail du sexe et du *gold digging* par la valorisation du partage affectif et intime au sein de l'arrangement opèrent comme outil discursif de stratification sociale. Là où la vente de sexualité et les « extorsions » par le recours à la sexualité sont jugées froides, inhumaines et grossières et sont conçues comme les pratiques les plus à même de provoquer la transactionnalité parce qu'elles rendent les individus impliqués sans importance, le *sugar dating* est censé offrir « plus », soit une expérience d'intimité sincère en dépit de sa structure transactionnelle. L'aversion exprimée à l'endroit des rapports prostitutionnels et du *gold digging* témoigne toutefois de la fragilité de cette distinction. Dans un contexte de hiérarchisation sociale, le dégoût exprimé par ceux se positionnant au sommet trahit la perception d'une trop grande proximité avec les « inférieurs » (Lawler, 2005a). Les

⁵⁰ « Notre communauté en est une où les Membres attirants sont des *goal diggers* [veulent atteindre leurs objectifs], pas des *gold diggers* », *What it means to be a Sugar baby*, consulté le 16 mars 2021.

arrangements transactionnels intimes ont en effet le potentiel de rapprocher les classes par une sorte d'hétérogamie temporaire en mettant en relation des gens appartenant à des univers séparés, en plus de frôler dangereusement le bas de l'échelle morale en emmêlant argent et sexualité dans des rapports d'échange.

Dans ce contexte, la transactionnalité reflète un échec de distinction de classe. C'est la sincérité des sentiments mutuels et, donc, leur primordialité qui procurent une autorité morale aux arrangements *par opposition à des formes « uniquement » transactionnelles*. Quand les barrières de classe s'affaiblissent, elles doivent être réaffirmées et renforcées par divers moyens (Lawler, 2005a); dans le cas qui nous intéresse, en affirmant l'exceptionnalité du *sugar dating* par l'attestation de l'authenticité de l'affection mutuelle des partenaires. La transactionnalité métamorphose symboliquement les relations en transactions commerciales, les individus en objets qu'on échange ou qu'on utilise et les démonstrations affectives en simulacres mécaniques dépourvus de signification et de profondeur émotionnelle. Elle transgresse le « monopole de l'humanité » (Bourdieu, 1979) détenu par les classes moyenne et supérieure en refusant aux individus impliqués la reconnaissance de leur exceptionnalité et en rétrogradant une relation censée être significative en transaction contingente entre individus indifférenciés. C'est surtout l'instrumentalisation des *sugar daddies*, représentés en tant que *gentlemen* respectables dans les discours prescriptifs, qui suscite le dégoût d'un rapprochement avec une classe inférieure, massifiée et dont les individualités n'ont pas à être reconnues (Lawler, 2005a; Skeggs, 2004). D'où les réactions virulentes auxquelles sont exposées les *sugar babies* en quête trop transparente d'une rémunération sous forme de paiement. D'où, aussi, la rigidité de l'encadrement normatif des comportements, attitudes et apparences appropriées de la part des femmes ainsi que la continuelle mise à procès de leurs intentions; comme leur moralité est socialement contestée, il en faut peu pour qu'elles soient mises en faute pour ces échecs de distinction. La perception que la relation soit fondée sur l'exploitation d'un autre à

des fins individuelles échoue à distinguer le *sugar dating* de formes transactionnelles jugées socialement immorales et illégitimes et, simultanément, à le construire comme un arrangement « de bon goût » entre sujets néolibéraux émancipés valorisant la connexion émotionnelle et l'expérience unique du plaisir supérieur qu'elle procure au-delà des bénéfices individuels – matériels et charnels – pouvant en être retirés.

Ensemble, les deux différenciations présentées dans ce chapitre (échange d'égal à égal *versus* exploitation envers les femmes et exploitation envers les hommes) entraînent d'importantes conséquences matérielles dans l'actualisation des arrangements. En subjectivant la *sugar baby* comme une jeune femme financièrement indépendante de son *sugar daddy* et, simultanément, comme une femme désintéressée par les avantages procurés par l'argent de son partenaire, les discours prescriptifs dépouillent le droit d'accès des femmes à l'argent de toute justification légitime. Plus encore, en représentant les femmes comme les principales détentrices d'un pouvoir dont il faut se méfier au sein des arrangements, ces discours soutiennent l'idée de la nécessité de *contrôler* les femmes⁵¹. En effet, plusieurs ont remarqué que, dans les produits culturels mettant en scène des *gold diggers* et femmes fatales, les réels protagonistes, héros et auditoire visé par ces représentations sont les hommes. Selon Staiger, la valeur narrative du personnage de femme fatale est de rappeler aux hommes l'importance de demeurer en contrôle (2010). Similairement, Dottin-Orsini appelle « romans d'apprentissage » la littérature du 19^e siècle qui met en garde les hommes contre les femmes dangereusement belles (1993, p. 18). Dans la conscience collective, les hommes qui se font avoir par les *gold diggers* sont des idiots, sources de ridicule, méritant au final le sort qui leur a été réservé en raison de leur

⁵¹ Rudrappa fait une constatation semblable en étudiant les relations entre les mères-porteuses indiennes, les couples payant pour leurs services et les tierces parties (corps médical, agences). Le mythe de l'attachement naturel entre une mère et l'enfant qu'elle a porté est conçu comme un pouvoir justifiant le contrôle du corps de ces femmes (césariennes forcées, pompage du lait maternel, etc.), par crainte que celles-ci ne « volent » l'amour de l'enfant (2015).

aveuglement et abandon aux désirs charnels (Staiger, 2010). La femme fatale est, en réalité une « femme *fatale-à-l'homme* », troublant sa rationalité et capacité de jugement (Dottin-Orsini, 1993, p. 17, italiques dans l'original); il doit se protéger d'elle et neutraliser le pouvoir qu'elle exerce sur lui. Ce qui est en jeu est sa masculinité, niée par la perte de contrôle et le renversement de l'ordre traditionnel des rôles genrés provoqués par la démonstration d'une supériorité maligne par des femmes mal intentionnées. Comme nous le verrons au chapitre qui suit, cette anxiété, combinée à la proscription des intérêts financiers des femmes et de leur (trop grande) dépendance envers les hommes, justifie le strict encadrement de l'accès des femmes à l'argent et légitime le refus de paiement de la part des *sugar daddies*.

CHAPITRE VI

LA VALEUR DE LA COMPAGNIE DES SUGAR BABIES

À ce stade, nous avons établi deux des effets les plus structurants de l'approche en mondes hostiles et de la résultante affective de sa transgression, la transactionnalité, sur l'organisation des arrangements transactionnels intimes. Le premier est la juxtaposition d'un travail d'invisibilisation de la transaction à celui de production d'une expérience affective et la cristallisation de ce travail comme condition à l'échange. Le second est l'instabilité symbolique de la relation entre les partenaires, fragilisée par des contestations idéologiques incluant, mais ne se limitant pas, à un affrontement entre l'approche en mondes hostiles et la rationalisation des relations intimes par la métaphore commerciale. Un troisième effet de cet ensemble de croyances culturelles réfutant et refusant la possibilité de voir s'entrelacer l'économique et l'intime au sein d'une même relation est, tel qu'insinué au chapitre précédent, le contrôle de l'accès des femmes à l'argent.

En dépit de la pluralité des formes que peuvent prendre les arrangements de *sugar dating*, il existe un ensemble de normes locales qui régissent les façons de faire appropriées pour mener à bien les échanges. Ces normes sont portées principalement par les discours prescriptifs et sont réitérées par les acteurs au travers de leur adhésion ou cautionnement de celles-ci, mais peuvent aussi faire l'objet de contestations et de remises en question. Au travers de ces normes se révèlent les mécanismes d'encadrement des transferts légitimes d'argent; notamment, les conditions dans lesquelles ces transferts sont effectués, la détermination des montants acceptables,

leur valeur symbolique et les « droits » des partenaires impliqués. Il compte aussi de s'attarder aux normes qui sont déficientes, ou carrément absentes, et de la logique de cette inexistence au regard de l'approche en mondes hostiles. Quand il est question de ce schème de pensée, dont une des fonctions est la négation des pratiques concrètes et productions de sens qui le subvertissent, ce qui n'est pas dit importe tout autant, sinon plus, que ce qui est permis de dire.

Malgré la prégnance de la métaphore commerciale dans les discours faisant sens des arrangements, la nécessaire réduction de la transactionnalité pour que ces derniers aient cours et « réussissent » dépend d'une informalisation des transferts en argent. Dans l'univers commercial, les transactions économiques sont habituellement encadrées par des formalités, dont le contrat est un très bon exemple. Les formalités servent à réduire les coûts relatifs aux erreurs dans l'interprétation du type de transfert qu'une personne souhaite faire, en plus d'offrir à cette personne une façon efficace de clarifier ses intentions et sa volonté (Hirsch, 2014, p. 6). Le contrat est une pratique sociale courante, même lorsque non obligatoire, car il accomplit une fonction symbolique, celle d'assurer la protection des parties impliquées en confectionnant une preuve des droits de chacune (Charpentier, 2002). Les contractants le préfèrent souvent à l'entente verbale, puisque ne pas être en mesure de prouver ses droits revient à ne pas avoir de droit (Charpentier, 2002). En *sugar dating*, la formalisation des échanges et des modalités des échanges se bute toutefois à au moins deux obstacles importants. Tout d'abord, il est interdit au Canada, comme dans plusieurs autres pays, de communiquer en vue d'obtenir des services sexuels moyennant rétribution et de faire de la publicité pour des services sexuels sur des sites web (voir chapitre I). Établir explicitement un contrat d'échange impliquant des services ou un accès sexuel contre des paiements porte donc des risques de criminalisation. La clandestinité du *sugar dating* signifie également qu'aucun recours ne serait à la disposition des partenaires en cas de rupture de contrat, s'il advenait qu'un tel contrat existait. Ensuite, l'entente consensuelle, ouverte et décomplexée d'un échange de

service intime contre des paiements en argent est la pierre d'achoppement des arrangements transactionnels intimes. Pour réduire la transactionnalité et fournir une expérience intime aux *sugar daddies*, la relation doit être marquée comme intime et significative. Ce faisant, les transferts doivent prendre la forme de dons et non de paiements et le lien entre les partenaires celle d'une relation intime et non d'une transaction (Zelizer, 1996). Le consensus symbolique marquant les transferts comme des dons empêche du même coup une pleine formalisation, car les dons sont par définition offerts à la discrétion des donateurs (Zelizer, 1996). Cette définition se matérialise, comme nous le verrons dans ce chapitre, en un accès indirect et doublement conditionnel des femmes à la « rémunération ».

6.1 L'argent, principal incitatif

Ce n'est plus tant un besoin, mais c'est le *fun* d'avoir un à-côté aussi.
- Julie

Tel que répété à plusieurs reprises, le *sugar dating* est polysémique et, en toute logique, il existe donc une pluralité de motivations, tant du côté des *sugar daddies* que des *sugar babies*, pour participer à ce type d'échanges. Parmi les répondantes rencontrées, l'argent représentait néanmoins le principal incitatif pour une forte majorité d'entre elles (toutes sauf une), une tendance trouvant des échos dans d'autres études menées auprès de *sugar babies* (Daly, 2017; Palomeque Recio, 2021, 2022; Scull, 2022). Si plusieurs ont débuté à un moment de forte précarité financière (en raison d'un arrêt de travail, d'un déménagement, parce qu'elles étaient aux études ou autres), les revenus des arrangements se sont prouvés utiles comme revenu d'appoint une fois leur stabilité financière retrouvée. Seule la répondante ayant indiqué que l'argent ne représentait pas sa principale motivation pour fréquenter un *sugar daddy* a rapporté retiré des revenus annuels de son emploi principal excédant 30 000 \$. À titre comparatif, l'Institut de recherche et d'informations socioéconomiques estime qu'en

2022 à Montréal, le seuil de revenu viable pour une personne seule est de 29 577 \$ (Labrie et al., 2022). Les revenus obtenus par l'entremise du *sugar dating* représentaient pour la majorité des répondantes un bonus permettant d'arrondir les fins de mois. Voici Valérie à ce sujet :

Mais à court terme, c'était d'avoir un peu d'économies parce que j'avais mon école à payer, j'avais des livres à payer, j'étais dans un programme qui était très coûteux au CÉGEP. Être une *sugar baby*, ça m'a aidée à avoir un coussin sur lequel m'appuyer, être capable de faire des sorties avec mon copain, etc. C'était un peu mon coussin de sécurité. J'avais une job à côté qui me permettait de payer mes choses de d'habitude, mais tous mes extras c'était vraiment mes payes de *sugar baby* qui me permettaient d'avoir un train de vie un peu moins gris que j'aurais eu.

Au Canada, la proportion de personnes cumulant plus d'une source de revenus en même temps a été continuellement plus élevée chez les femmes que chez les hommes dans les vingt dernières années et a augmenté plus significativement chez les femmes que chez les hommes durant cette même période (Fulford et Patterson, 2019). Ceci s'explique en partie par le fait que ce soit les personnes œuvrant dans des secteurs traditionnellement féminins (entre autres, en santé et services sociaux et en éducation) – où les femmes sont concentrées (Moyser, 2017) – qui partent à la recherche d'un revenu d'appoint (Fulford et Patterson, 2019). Cette tendance risque de se poursuivre, les choix de programmes d'étude et de formation professionnelle des jeunes étudiantes reflétant toujours une surconcentration dans les métiers et domaines traditionnellement féminins (Rose, 2016). Les jeunes adultes (20 à 24 ans) représentent de plus le groupe d'âge où la proportion de personnes cumulant deux emplois ou plus est la plus élevée, ceux-ci étant plus susceptibles d'occuper un emploi précaire (Fulford et Patterson, 2019). Les facteurs économiques constituent en effet une importante motivation pour les travailleurs et travailleuses cumulant plus d'un emploi en même temps; que ce soit pour compenser l'instabilité de leur source principale de revenus (p. ex., les artistes), pour financer des projets (p. ex., acheter

une voiture), parce que les revenus principaux sont insuffisants et qu'il n'est pas possible de les augmenter (p. ex., un emploi à salaire fixe, peu importe la quantité d'heures travaillées) ou autre (Campion et al., 2019).

De manière générale, les expert·es en relations industrielles observent que la mondialisation, la désindustrialisation, les changements technologiques et le néolibéralisme ont contribué à une dé-standardisation de la relation d'emploi et à une augmentation de la précarité des employé·es (Kalleberg, 2009, 2018). La relation d'emploi standard, mise en place durant l'industrialisation, offre une sécurité d'emploi aux travailleurs et travailleuses et des conditions de travail stables en échange de leur exclusivité envers un seul employeur (Supiot, 1999; Vosko, 2003). La relation d'emploi standard décrit surtout les expériences d'hommes blancs sur le marché du travail au Canada; les femmes, les jeunes et les personnes issues de l'immigration se retrouvant en surreprésentation dans les emplois dits atypiques (Galarneau, 2010; Vosko, 2003). La précarisation du lien d'emploi affecterait particulièrement les jeunes adultes, dont la carrière est à établir dans ce contexte et qui traînent parfois des dettes d'études substantielles (Kalleberg, 2018). Les femmes sont plus nombreuses à occuper des emplois à temps partiels et temporaires et celles qui ont une relation d'emploi standard gagnent en moyenne un moins haut revenu que les hommes et sont moins susceptibles de bénéficier d'une protection réglementaire et syndicale (Cranford et al., 2003).

Le contexte économique nord-américain est de plus marqué par un accroissement des inégalités économiques. Au Canada et aux États-Unis, ces inégalités s'agrandissent depuis les années '90, en particulier chez les plus nantis qui ont bénéficié d'une importante augmentation de leurs revenus (D. A. Green et al., 2017; Lemieux, 2008). Une proportion substantielle (près de 80 %) des personnes dont les revenus sont les plus élevés au Canada sont des hommes âgés de 35 à 64 ans et dont une majorité dispose d'un diplôme universitaire (Lemieux et Riddell, 2017). En comparaison, les

personnes à faibles revenus ont connu des gains médiocres depuis les trente dernières années et la mobilité sociale et intergénérationnelle est en déclin (D. A. Green et al., 2017).

La dé-standardisation du lien d'emploi coïncide avec une plus grande insertion des femmes sur le marché du travail et une « féminisation des normes d'emploi » qui se caractérise entre autres par une précarisation des emplois et une plus grande création d'emplois relevant du « travail de femme » et de personnes racisées, en particulier les soins ou services aux autres (Armstrong, 1996; Vosko, 2003). Les efforts fournis par les *sugar babies* décrits au chapitre IV ont souvent été compris dans leur ensemble comme des « arts » féminins (Hochschild, 1983, p. 20; Skeggs, 1997, p. 49) : prendre soin des autres, soigner son apparence, manœuvrer les conversations pour qu'elles soient agréables et faciles, s'adapter aux désirs des autres, etc. Comme le *sugar dating*, ce sont surtout les emplois traditionnellement féminins qui impliquent la commercialisation des émotions, de l'apparence et de la personnalité des travailleuses (Hardt, 1999; Hochschild, 1983; Warhurst et Nickson, 2001). Ces emplois, requérant un travail « immatériel » voué à susciter certains affects, prolifèrent à l'époque actuelle (Hardt et Negri, 2000). Ce qui est compris comme un « travail de femme », ou un emploi traditionnellement féminin, combine le travail matériel et immatériel et inclut notamment le travail de *care*, le travail domestique et le travail du sexe, regroupé sous le terme plus général de travail intime. Le travail intime vise le soin ou la prise en charge des besoins intimes d'une autre personne, incluant la gratification sexuelle, les soins corporels, le souci envers les gens aimés, la création et le maintien de liens émotionnels, les soins de santé et soins hygiéniques (Boris et Parreñas, 2010). Il représente un type de travail naturalisé comme étant la responsabilité des femmes, c'est-à-dire une obligation, de même que s'inscrivant dans des rapports de servitude genrés et racisés et, en tant que tel, ne méritant ni salaire ni valorisation (Glenn, 1992, 2012). La concentration des femmes dans des secteurs d'emploi requérant le travail intime est fréquemment interprétée comme le résultat d'une prédisposition à

accomplir ce type de travail en raison de « talents naturels » (Jenson, 1989). Ce sont en effet les femmes qui sont perçues socialement comme les « expertes » du domaine de l'intime (Holmes, 2015), même si ce type de travail peut être performé par d'autres personnes que des femmes. Les féministes réclament au contraire une reconnaissance des compétences requises pour effectuer ce travail, de même que sa dé-naturalisation comme essence féminine, pour permettre entre autres aux femmes d'établir les conditions dans lesquelles elles le performent (Delphy, 2003; Federici, 1975; Pheterson, 2015; Toupin, 2016).

En résumé, les jeunes personnes et les femmes (entre autres) se retrouvent parmi les groupes sociaux particulièrement affectés par la conjoncture économique, alors que les personnes les plus nanties (majoritairement des hommes adultes de plus de trente-cinq ans) connaissent des hausses marquées de leurs revenus. De plus, les femmes ont intégré en masse le marché du travail dans les dernières décennies, mais continuent aujourd'hui d'être concentrées dans des domaines traditionnellement féminins, à occuper des postes temporaires et à temps partiel, à être plus nombreuses que les hommes à cumuler plus d'un emploi et à performer des tâches socialement dévalorisées et jugées indignes d'un salaire élevé. Sans insinuer un lien de causalité direct entre cette situation économique et la prolifération du *sugar dating* – cela nécessiterait une analyse socioéconomique beaucoup plus approfondie – il importe de saisir les opportunités accessibles aux jeunes femmes en matière de revenus étant donné l'importance de l'argent comme motivation pour devenir *sugar baby*. Dans ce contexte, le *sugar dating* peut en effet représenter pour de jeunes personnes financièrement précaires une source de revenu additionnel mobilisant l'attirail de compétences socialement construites comme relevant de l'expertise féminine. Qui plus est, la jeunesse étant socialement considérée comme un indicateur de désirabilité peut être profitable dans des arrangements transactionnels intimes (Hakim, 2010). Tel que l'observe Falquet au niveau transnational, malgré les conditions parfois difficiles dans lesquelles peut s'exercer le travail de service au féminin (domestique ou sexuel),

il risque peu de disparaître étant donné les importantes richesses qu'il peut procurer à celles qui savent en tirer profit (2006). Pour les femmes que j'ai interrogées, les arrangements transactionnels intimes représentaient une option intéressante pour renflouer les coffres et augmenter leur capacité de consommation de biens et services non essentiels en comparaison à d'autres « jobines » ou emplois étudiants. Parmi les avantages énumérés, elles ont mentionné la flexibilité au niveau des horaires, pouvoir travailler à son compte et pouvoir disposer de revenus importants pour un travail que plusieurs d'entre elles jugeaient « facile » ou source de plaisir. Pour celles non initiées à la vente de services sexuels, la possibilité de prendre son temps pour choisir un *sugar daddy* rendait de plus le *sugar dating* moins « confrontant » que le travail du sexe. Toutefois, la performance de féminité et le « travail de femme » attendu de la part des *sugar babies* ne s'arrêtent pas, comme nous l'avons vu au chapitre IV, aux soins de l'apparence et aux démonstrations d'affection et de sollicitude. Le marquage de l'union entre les partenaires comme relation intime, la réitération des rôles traditionnels de genre et la mise en place d'un rapport d'autorité entre le « *daddy* » et sa protégée compliquent la conversion de ces performances féminines et intimes en ressources matérielles.

6.2 Le paiement est-il nécessaire?

Ils s'attendent à une relation monogame à temps plein, genre quelqu'un qui est là pour les texter à tous les jours et parler au téléphone pis les voir plusieurs fois par semaine. Vraiment, relation là. Puis bien en échange « je te paye quelques soupers au resto »... non!
- Julie

Le potentiel de transactionnalité et de criminalisation dans des arrangements transactionnels intimes ont pour conséquence de faire de l'informalité des échanges une priorité. Les échanges reposent donc en grande partie sur la bonne foi de chacune des parties impliquées pour éviter la mise au jour trop directe des modalités. Cette

informalité fait sens avec l'éthique (néo)libérale de laissez-faire promue par les discours normatifs du *sugar dating*, préférant laisser aux acteurs la liberté de mettre en place des arrangements personnalisés. Seeking vante le *sugar dating* comme une « relation sous vos conditions »⁵², insinuant que les partenaires disposent d'une autonomie pour négocier des arrangements faits sur mesure et adaptés à leurs désirs. La règle d'or est la compréhension des arrangements comme *variables* et que, par conséquent, « un arrangement peut être *n'importe quelle* entente »⁵³ (mes italiques) faite entre deux partenaires. Le seul principe du *sugar dating* étant, en théorie, que les échanges se doivent d'être mutuellement avantageux. Ce laissez-faire fait de la satisfaction mutuelle une question de responsabilité individuelle; les individus jugeant que leurs arrangements sont désavantageux n'ont qu'à mettre fin à ces derniers. Or, la détermination du caractère juste ou injuste d'un arrangement est hautement compliquée par les normes (et l'absence de normes) aiguillant les acteurs à ce sujet.

Un important obstacle pour les personnes désirant recevoir une rémunération en *sugar dating* est la dérogation offerte aux *sugar daddies* par les discours prescriptifs rendant les transferts en argent facultatifs. Dans ces discours, le bénéfice retiré par les femmes des arrangements est celui d'être en relation avec un homme leur faisant profiter de leur mentorat et de leurs richesses en les « gâtant » par des sorties et des voyages. Les paiements en argent en surplus de ces apports sont superflus et donc laissés entièrement à la discrétion des hommes. En plus de représenter les paiements par les hommes comme optionnels, les discours normatifs offrent leur appui aux hommes qui refusent de transférer des montants aux femmes et légitiment leur titre de *sugar daddy* en dépit de ce refus. Le prétexte mobilisé : celui d'atténuer le ressenti de

⁵² « relationship on your terms »

⁵³ « An arrangement can be anything that both of you agree on. » (*Modern Sugar Relationships*, r/sugarlifestyleforum, consulté le 6 avril 2021).

transactionnalité. Voici la retranscription d'un extrait de la vidéo *Let's Talk Sugar : Salt Daddies* publiée sur la chaîne Youtube de Seeking Arrangement :

There are some common misconceptions when it comes to the dreaded salt daddy. Some girls think a salt daddy is anyone who doesn't want to give an allowance. Wrong! Only about half of sugar daddies are willing to flip the bill for an allowance. The other ones just want to spoil you, be it gifts, trips, dinners and lavish dates. Just because someone doesn't want the relationship to *feel transactional* with a monthly allowance, doesn't mean he's salty.⁵⁴ (visionnée le 23 avril 2021, mes italiques).

Reconnaissant néanmoins que l'argent est un incitatif commun pour les *sugar babies*, les discours prescriptifs leur recommandent d'user de stratégies détournées pour savoir si un *sugar daddy* potentiel est enclin à leur fournir une allocation, par exemple en le questionnant sur sa dernière relation et sur sa connaissance des arrangements mutuellement avantageux. La décision finale revient aux hommes; ils ne sont nullement contraints par les normes à verser des paiements à leurs partenaires. Les discours normatifs encouragent par conséquent les *sugar babies* à accepter une posture de passivité vis-à-vis de l'argent à recevoir, une posture à laquelle peu des femmes que j'ai interrogées étaient prêtes à consentir. Elles sont incitées à avoir très peu d'attentes – voire aucune – envers de potentielles contributions financières de leur *sugar daddy*, en particulier les paiements en argent, sous prétexte que le mentorat et les sorties offertes représentent en soi des bénéfices suffisants pour justifier l'établissement d'un arrangement transactionnel intime et, donc, dans la plupart des cas, accorder un accès sexuel.

⁵⁴ « Il y a des idées fausses communes en ce qui a trait au redouté *salt daddy*. Certaines filles pensent que les *salt daddies* sont tous ceux qui ne veulent pas donner une allocation. Faux! Seulement la moitié des *sugar daddies* sont prêts à déboursier une allocation. Les autres veulent simplement te gâter, que ce soit avec des cadeaux, des voyages, des soupers ou des rendez-vous luxueux. Ce n'est pas parce que quelqu'un ne veut pas sentir que la relation est transactionnelle à cause d'une allocation qu'il est un *salt daddy*. »

Seeking veille également à ce que les échanges demeurent informels et ne soient pas conditionnels à des paiements, du moins lorsqu'ils sont discutés sur sa plateforme en raison du potentiel de criminalisation et pour faire accroître, comme discuté au chapitre précédent, la respectabilité du *sugar dating*. Ces préoccupations relèvent le niveau de surveillance envers les femmes. L'organisation orchestre l'exclusion de ce qu'elle conçoit comme des escortes de sa plateforme en filtrant les photos affichées par les femmes et les messages échangés entre usagers et usagères. Des conseils sont également donnés aux hommes pour cibler les travailleuses du sexe et signaler leur profil à l'organisation. Un des principaux éléments en cause dans cette chasse est la formulation des échanges sous forme de paiements à la rencontre (*pay-per-meet* ou PPM), interdite par Seeking. Les seuls modes de transfert monétaire légitimes aux yeux de l'organisation sont les allocations périodiques ou encore les dons ponctuels *ne faisant pas office de paiement pour un accès sexuel*.

En enjoignant les femmes à déférer au jugement des hommes et à se contenter de garder la recherche de gain financier comme espoir plutôt que comme condition *sine qua non* des arrangements, les discours prescriptifs demandent des femmes qu'elles exercent un haut niveau de confiance envers leurs partenaires et partenaires potentiels. Il en est de même avec l'allocation : elle ne garantit pas aux *sugar daddies*, une fois le versement hebdomadaire ou mensuel envoyé, qu'ils pourront bénéficier de la compagnie de leur *sugar baby* et, inversement, elle ne garantit pas aux *sugar babies*, une fois qu'elles ont offert leur compagnie et accès sexuel, qu'elles seront rétribuées. Cette incertitude fait du PPM une pratique commune malgré son interdiction par Seeking, en particulier au début d'un arrangement lorsque le lien de confiance est à son plus mince. La négociation d'un PPM est la meilleure garantie, pour les *sugar babies*, d'une rémunération pour les efforts investis dans l'arrangement en l'absence d'un lien de confiance déjà établi et en raison de l'inexistence de recours légaux pour « prouver » son droit au paiement.

L'acquiescement des hommes de leur devoir de soutien financier envers leur partenaire en tant que *sugar daddy* et l'interdiction de la négociation d'un PPM via les plateformes de rencontre rejettent la responsabilité de la mise en place d'un arrangement lucratif sur le dos des *sugar babies* en plus de limiter considérablement leurs marges de manœuvre en ce sens. Les codes de conduite pour s'enquérir de l'inclinaison des potentiels partenaires à fournir des contributions financières sont de plus ambigus et contradictoires. Par exemple, il est conseillé aux *sugar babies* d'avertir le plus rapidement possible un partenaire potentiel de ses désirs d'être récompensée financièrement (*Let's Talk Sugar : Sugar Date Preparation*, consultée le 23 avril 2021), mais il leur est déconseillé de le questionner sur le type d'arrangement souhaité, car c'est « froid et clinique » (*Let's Talk Sugar : Salt Daddies*, consultée le 23 avril 2021). Alors que la disponibilité sexuelle des *sugar babies* est largement tenue pour acquise (voir chapitre IV), les paiements en argent par les *sugar daddies* ne le sont pas du tout. Tout ce qui est attendu d'eux est qu'ils se montrent « généreux », mais cette générosité n'est nulle part définie et, rappelons-le, les arrangements peuvent prendre la forme de « *n'importe quelle entente* ». Une première conséquence matérielle du marquage des arrangements comme relation intime et des transferts comme des dons est donc l'absence de garantie d'une rétribution financière pour les services intimes rendus et la légitimation du refus par les hommes de remplir leur part du marché sous forme des paiements.

6.3 Déterminer la valeur de la compagnie des *sugar babies*

C'est sûr que mon temps a des limites. À un moment donné je m'en vais. C'est sûr que t'es pas payée à l'heure, mais tu fais tout le temps un peu le calcul.
- Véronique

Pour les nombreuses *sugar babies* à la recherche d'une compensation financière, il fait sens que les arrangements qui fonctionnent et soient durables tendent à être ceux où de telles compensations sont offertes. Dans ces contextes où la compagnie intime

est échangée contre des transferts d'argent, comment la valeur de cette compagnie est-elle estimée? Les témoignages recueillis indiquent que, alors que certains hommes considèrent que le paiement de sorties au restaurant soit suffisant pour bénéficier d'une relation intime « temps plein », d'autres sont prêts à déboursier des montants exorbitants pour passer la soirée en compagnie d'une femme. Au moment des entretiens, j'ai pu observer des écarts significatifs (de l'ordre de plusieurs milliers de dollars) entre les revenus mensuels de *sugar dating* rapportés par les femmes interrogées, qui semblaient pourtant offrir un service similaire aux hommes qu'elles fréquentaient. Si les femmes accomplissent un service intime somme toute similaire, mais reçoivent des compensations différentes, qu'est-ce qui détermine les valeurs de ces montants?

Tout d'abord, les transferts des hommes ne visent pas directement un service ou un travail spécifique; ils sont marqués comme des dons, pas des paiements. Comme discuté, le travail des femmes est expressément rendu invisible pour le bien de l'expérience affective recherchée et les discours tendent à essentialiser ce travail comme une subjectivité, soit une façon d'être plutôt qu'une activité, ou comme une essence féminine. Lorsqu'il y a paiement de certaines composantes du service offert, par exemple le paiement des soins esthétiques, ce paiement tend à être signifié au sein de la relation comme un cadeau et non comme une rémunération. Dans la pratique, il semble néanmoins y avoir une norme rattachant les transferts d'argent (sous forme de PPM surtout) à l'accès sexuel. Ceci constitue une règle non écrite, car l'échange direct, ouvert, décomplexé, délibéré et formel de services sexuels contre de l'argent semble rare en *sugar dating*, pour les raisons mentionnées en introduction de ce chapitre. Les discours normatifs, de même que de nombreuses personnes prenant part à des arrangements transactionnels intimes, réfutent avec ferveur la réduction du *sugar dating* à une transaction de sexualité contre de l'argent, qui est plutôt associée au travail du sexe. Ainsi, les négociations peuvent inclure des discussions sur les montants offerts et les pratiques sexuelles préférées, *mais le lien entre ces deux*

« services » est médié par la notion de compagnie. Officiellement, ce qui est échangé est la compagnie, dont la norme veut qu'elle inclue, sans s'y limiter, la sexualité, en retour d'une gratification financière, pas un paiement, ni une rémunération. Dans la même veine, les pratiques sexuelles ne font l'objet d'aucune tarification particulière, c'est l'accès sexuel qui est compensé. Les pratiques sont négociées en fonction des limites des partenaires et les changements au niveau des pratiques acceptées ne semblent pas en général avoir d'impact sur les montants des dons offerts par les hommes.

Ensuite, la disponibilité en temps affecte également peu les montants remis, hormis pour ce qui est de la fréquence des rencontres en personne. L'expérience affective du *sugar dating* requiert en effet l'absence de chronométrage des rencontres, conçu comme froid et impersonnel. Dans un contexte de PPM, les montants remis visent donc une période abstraite comme une soirée, une journée, une après-midi et non une quantité de temps mesurable et limitée. Ce, uniquement si un accès sexuel est prévu. Les rencontres M & G notamment ne prévoient aucune compensation du temps investi par les *sugar babies* au-delà du paiement des frais et dépenses si aucun accès sexuel n'est offert. Seules les demandes hors-normes ou excessives (par exemple, lors d'un voyage) peuvent mener à une révision des montants offerts. Autrement, pour conserver l'illusion de rendez-vous romantique ou de rencontre amicale, les *sugar babies* ne sont pas en mesure d'ouvertement calculer ni tarifier leur disponibilité en temps. Agir en ce sens serait un énorme faux pas.

IRINA : Après ça, si c'est une rencontre de genre 8 heures de temps, tu peux négocier, mais une rencontre normale c'est 300 \$ pour 2 heures mettons. Ou t'as des gens qui chargent de l'heure et qui vont charger 300 \$ de l'heure, mais attends-toi pas à te faire respecter. Ceux qui partent des chronos, t'es vraiment plus dans le domaine de la prostitution que dans le domaine du *sugar baby*.

Similairement, la disponibilité en temps pour discuter en dehors des rencontres n'engage pas de dette particulière pour les hommes. Au contraire, les discussions par message texte, par messagerie instantanée et par téléphone sont habituellement comprises comme faisant partie de l'expérience d'intimité offerte, déjà compensée par les allocations ou PPM, et ce, même en cas de sexualité virtuelle. Elles font partie du « forfait » offert et ne sont par conséquent pas visées directement par des paiements. Cette norme peut être source de frustration pour les *sugar babies* en contexte où un arrangement demeure à être établi, puisqu'une quantité de temps parfois très grande est dédiée à la discussion pré-rencontre ou inter-rencontre sans garantie d'un paiement futur. Lorsque je la questionne à savoir si elle limite sa disponibilité en temps pour communiquer avant et après les rencontres, Mariela affirme la chose suivante :

Ouais, dans mon site, j'avais écrit que moi je voulais pas trop beaucoup des rencontres très émotives ou qui prennent du temps. J'avais pas mis de limite, mais c'est peut-être quelque chose que j'aurais dû faire parce qu'effectivement, ça prend du temps. Finalement, je l'ai pas revu, des fois, entre le café qu'on avait pris et la fois où on s'étaient vraiment vus, je pense qu'il y avait eu aussi d'autres conversations, mais ces conversations-là ne sont pas payées, alors que c'est pas parler à un ami. J'ai pas vraiment intérêt à... ça ne m'intéresse pas, c'est plus parce que je parlais parce que je me disais que ça pouvait me mener à une rencontre où j'allais être payée.

Il semble donc que ni le travail, ni la disponibilité en temps des *sugar babies* ne soient mesurés pour évaluer un « juste prix » pour leur compagnie. De plus, étant donné sa nature immatérielle, le « produit » de leur travail, soit l'expérience affective d'intimité, ne peut de même être quantifié. Cela signifie-t-il que la valeur des montants offerts se fonde sur des jugements complètement arbitraires? Pas exactement. Bien qu'il ne semble pas y avoir d'échelle universelle pour calculer l'intensité acceptable de la générosité des hommes envers leur partenaire, la détermination des montants n'est pas entièrement anémique. D'abord, il faut

mentionner qu'il semble y avoir, comme l'a soulevé Irina, une norme concernant le tarif de base pour une rencontre avec une *sugar baby*. Ce montant varie d'une région à une autre et s'applique surtout aux arrangements établis par l'entremise de plateformes web dédiées au *sugar dating*. Selon le forum r/sugarlifestyle, le « prix du marché » d'une relation *sugar* est comparable au prix moyen mensuel d'un bel appartement d'une chambre à coucher dans une ville donnée (page d'accueil *Wiki*, consultée le 6 avril 2021). Là s'arrête tout point de repère exogène aux relations. En effet, ce même forum déconseille fortement aux *sugar babies* de comparer les montants de leurs allocations entre elles, puisqu'en fin de compte chaque entente est unique et négociée individuellement (*Advice for Aspiring SBs*, consultée le 6 avril 2021).

Un premier critère influençant les montants remis concerne les ressources financières des *sugar daddies* et, surtout, leur volonté à partager ces ressources. Ceci est possiblement le critère le plus déterminant puisque, rappelons-le, les normes tendent à laisser aux hommes la discrétion d'évaluer par eux-mêmes la valeur financière de leur arrangement. Les montants des allocations tendent ainsi à suivre les tendances en matière de revenus moyens des hommes selon les régions géographiques. Une *sugar baby* vivant à New York aura plus de chance de développer des arrangements hautement lucratifs qu'une *sugar baby* résidant dans un village du Midwest étatsunien. Selon les discours normatifs et les femmes interrogées, les hommes offrant de faibles allocations financières ne sont pas forcément mal intentionnés (des *salt daddies*), mais disposent peut-être simplement de ressources moindres que d'autres hommes. L'acceptabilité des montants est jugée à l'aune de la capacité des hommes à soutenir financièrement une (ou plusieurs) *sugar baby*.

Il est possible que de prime abord les hommes évaluent différemment les arrangements potentiels en fonction de la désirabilité de leur partenaire. Ce faisant, la stratification sociale de la désirabilité tendrait à avantager les personnes répondant le

plus aux standards de beauté culturels et locaux (A. I. Green, 2008a, 2008b, 2014). La littérature en sociologie et en psychologie révèle notamment que la désirabilité perçue des femmes par les hommes est influencée par des jugements sur l'âge et des jugements imbriqués dans des rapports sociaux de race et de classe et que ces jugements sont internalisés par les femmes (A. I. Green, 2012). En contexte de vente de services sexuels, les femmes déterminant elles-mêmes leurs tarifs calculent la valeur de leur corps en fonction de ces jugements et du « marché » local (c'est-à-dire en comparant leur corps à celui des autres femmes) (Hofmann, 2010). Les escortes dont l'apparence concorde le plus avec les standards de beauté tendent en effet à charger des montants significativement plus élevés à leurs clients que celles moins avantagées à ce niveau (Hamermesh, 2011). Similairement, certaines études suggèrent que les clients sont plus enclins à verser des montants plus élevés aux travailleuses qu'ils jugent désirables et que la valeur de la désirabilité est influencée par des rapports sociaux inégalitaires. Dans le cadre d'une enquête dans des bars de danse érotique aux États-Unis, Brooks a notamment remarqué que les clients – Noirs et Blancs – offraient des pourboires plus élevés et sollicitaient plus les danseuses à la peau claire que les danseuses à la peau foncée (2010b). Il est donc également possible que les jugements des hommes sur la désirabilité des femmes entrent en jeu dans leur estimation de la valeur de la compagnie de ces dernières.

L'importance des revenus des hommes et de leur volonté à les partager pour déterminer les montants des arrangements est une des raisons pour lesquelles ce sont généralement les hommes qui mentionnent d'abord la valeur offerte souhaitée. De plus, laisser aux hommes le soin de nommer un premier montant met la table pour les négociations. Bien que les normes tolèrent la communication par les femmes de leurs préférences en matière *d'organisation des paiements* (soit le paiement de dettes, d'un loyer, une allocation hebdomadaire, mensuelle, un soutien ponctuel, etc.), elles sont beaucoup moins indulgentes envers la mention de chiffres, surtout si ces évocations sont jugées trop précoces dans la relation. Les règles de bienséance veulent que ce

soient les hommes qui enclenchent les discussions et verbalisent un premier montant. Ce faisant, *ils déterminent la fourchette de prix acceptables*, pour le meilleur ou pour le pire. Une des femmes interrogées a su tirer avantage de cette façon de faire :

IRINA : Quand tu vas me demander : « je m'entends vraiment bien avec toi, est-ce que tu penses qu'on peut avoir un arrangement? Tu t'attends à quoi? » je vais dire quand même : « Toi, t'avais quoi en tête? » Si la personne veut pas le dire en premier, je vais être genre, c'est vraiment le *fun*, mais rappelle-moi quand tu vas avoir des couilles et je vais partir. Si la personne me dit finalement un montant, je vais être genre « ah, je m'attendais plus à... » 100 \$ de plus, peu importe le montant! [rire]

Comme il semble peu commun pour les hommes de discuter ouvertement de leurs finances dans ce type de relation (Thierry a nommé ce sujet comme seul tabou qu'il souhaite instaurer avec les femmes qu'il fréquente), les femmes se fient à leurs observations pour juger de la fortune des hommes, tel que conseillé par les discours normatifs.

IRINA : Fait que tu dis, quand on va arriver en face, je vais prendre le temps d'analyser, voir – quand on va se donner des becs sur les joues, je vais voir ton parfum, c'est tu un parfum cheap, c'est tu un parfum pas cheap? Je vais *checker* comment t'es habillé. Je vais *checker* comment tes dents sont blanchies, comment ta coupe de cheveux est fraîche, comment ci... je vais faire un estimé! [...] je vais voir tes étiquettes, ta façon de parler, tout le *kit*.

CHARLOTTE : Il y en a qui disent « je peux pas te donner beaucoup d'argent », mais c'est parce qu'ils sont *cheaps*, mais lui ça paraissait. Donc c'est pas forcément dans sa tenue, mais il avait une vieille voiture que je voyais qu'il entretenait depuis longtemps. Il m'a dit que des fois il prenait le métro pour aller au travail. C'est le genre de choses qu'on sent quand on les fait un peu plus parler.

KIMBERLY : Je sais pas, on n'a jamais vraiment parlé, je sais pas combien d'argent il a. Je pense qu'il est assez riche, donc t'sais, c'est une chose. Je demande pas aux gens combien d'argent ils font. Ça paraît dans

la façon qu'ils se comportent et comment ils s'habillent, à quel point ils sont riches.⁵⁵

Les revenus des hommes constituent un des critères les plus déterminants dans l'évaluation de ce qui constitue un arrangement juste du point de vue financier, *mais les femmes n'ont aucun accès direct à cette information*. L'opacité et la complexité de la situation financière d'hommes au sommet de la hiérarchie socioéconomique ont été remarquées par Bessière et Gollac comme productrices d'ignorance chez les femmes, y compris les épouses et membres de la famille (2020). Cette ignorance peut être problématique dans une optique de redistribution équitable des richesses. Dans les couples amoureux, la distribution et l'utilisation de l'argent sont habituellement passées sous silence jusqu'à ce qu'il y ait rupture (H. Belleau et Martial, 2011; Henchoz, 2008). C'est à ce moment que les partenaires font leur compte et exigent redevabilité et transparence. En cas de litige, comme dans le cadre d'un divorce, les femmes peinent toutefois à faire reconnaître leurs droits envers des propriétés et ressources dont elles ignorent l'existence (Bessière et Gollac, 2020). En *sugar dating*, où l'acceptabilité des montants offerts par les hommes est évaluée à l'aune de leur santé financière, la production d'ignorance chez les femmes questionne le caractère équitable des arrangements et la propension des normes sociales et sous-culturelles à défendre leurs intérêts dans le cadre de tels échanges. Lorsqu'il y a négociation par les femmes, celle-ci ne peut se faire qu'à l'aveuglette étant donné l'absence normée de communications relatives à la fortune des hommes et dépend d'évaluations subjectives, qui peuvent être incorrectes ou délibérément trompées⁵⁶.

⁵⁵ « I don't know, we never really discussed I don't know how much money he has. I think he's pretty well off, so that's you know a thing. I don't ask people how much money they make. You can tell by how somebody carries themselves and how they dress, how well off they are. »

⁵⁶ Certaines anecdotes entendues lors des entretiens révèlent une perception par les femmes d'une forte prévalence de tentatives de duperies par des *sugar daddies* ou « faux » *sugar daddies* pour leur faire sur-estimer ou sous-estimer leur richesse.

Le deuxième critère influençant les montants remis sont les besoins ou désirs des *sugar babies*. Les discours normatifs recommandent par exemple aux femmes de se questionner à propos des objectifs qu'elles cherchent à accomplir par le biais d'arrangements transactionnels intimes : rembourser des dettes? voyager à travers le monde? porter des vêtements et accessoires de *designer*? Pour les femmes, les offres des hommes sont donc évaluées en juxtaposition à leurs propres désirs et besoins en matière de soutien financier. Certaines ont un budget, d'autres une idée approximative des dons espérés et élaborent à partir de ces estimations plus ou moins précises un montant minimum en deçà duquel elles ne sont pas prêtes à établir un arrangement. Les montants offerts par les hommes conviennent dans la mesure où ils dépassent ce seuil, avec pour exception les arrangements davantage articulés autour d'une amitié ou affection sincère pour lesquels les paiements sont habituellement facultatifs.

Comme les échanges monétaires tendent à être informels dans les arrangements transactionnels intimes, les allocations ne sont pas toujours réglées sur un montant fixe, particulièrement si elles se fondent sur les besoins des femmes. Dépendamment des situations financières et professionnelles de chacune, ces besoins peuvent varier d'une semaine ou d'un mois à l'autre et, pareillement, les transferts s'adaptent à ces variations. Julie fonctionne de cette façon avec un de ses *sugar daddies* :

CATHERINE : Mettons, il paye ton loyer?

JULIE : Pas au complet, il me fait des virements. Ça dépend, c'est un peu aléatoire je dirais, les montants. Je dirais que c'est presque mon loyer à chaque mois.

CATHERINE : Est-ce que tu lui demandes à chaque mois?

JULIE : Des fois, c'est lui, des fois c'est moi. J'arrive le voir et il me dit : « as-tu besoin d'argent? ». Je dis « oui » et il me fait un transfert. Des

fois, c'est moi qui l'appelle, comme « hey! J'en ai besoin » [rire] Il me le rappelle pratiquement à chaque fois qu'on se voit, il me dit : « s'il y a quelque chose, appelle-moi, je vais te faire un virement ».

Dans le même ordre d'idées, les besoins ponctuels des femmes peuvent exceptionnellement engendrer des dons excédentaires à ceux prévus par un arrangement. La flexibilité procurée par le côté informel des échanges peut parfois jouer en la faveur des *sugar babies*. Surtout dans le cas d'arrangements durables à long terme, des répondantes ont raconté avoir été sortie du pétrin par leur *sugar daddy* et se sentir confiante qu'elles peuvent se tourner vers lui et compter sur son aide en cas de besoin. Les appels à l'aide contribuent à fournir des lieux d'expression d'une masculinité traditionnelle de *care*, centrale à l'expérience affective du *sugar dating* (voir chapitre IV). Ils mettent en effet en place des possibilités de prise en charge d'un autre, réitérant un lien de dépendance matérielle, un rapport d'autorité fondé sur l'âge et la répartition traditionnelle des rôles genrés. Cette dépendance en est également une affective par extension, puisque le soutien financier dépend du lien intime et de l'affection des *sugar daddies* envers leur « *baby* » (Dayan-Herzbrun, 1982). À défaut, pour certaines, d'avoir à sa disposition des épargnes ou un cercle social en mesure de les soutenir financièrement, le *sugar daddy* représente donc une sorte de filet de sécurité face aux imprévus. La pandémie de COVID-19 et ses impacts sur de multiples secteurs économiques ont pu susciter des opportunités pour rappeler la sollicitude des hommes envers la santé financière de leur partenaire.

KIMBERLY : Je suis sûre que si j'avais besoin d'argent, je pourrais lui demander et il m'en enverrait. Il l'a déjà mentionné, donc l'option est là. [...] Je ne sais pas si c'était juste pour me rassurer ou quelque chose comme ça. Je pense pas que j'aurais besoin d'argent, mais je pense que

juste de le dire c'était une belle attention. C'était plus genre pour dire « Je suis là pour toi » que « voici ton argent ». ⁵⁷

Fonder la valeur des montants remis sur les besoins des femmes contribue à l'expérience d'une intimité sincère et, pour les hommes, à signifier leurs dons comme des actes de générosité. Les hommes interrogés se représentaient certaines de leurs partenaires comme des personnes dans le besoin, qui appréciaient sans doute l'aide qu'ils leur fournissaient – qui inclut des transferts monétaires, mais aussi d'autres services traditionnellement masculins comme la réparation d'appareils électroménagers, le déplacement de meubles lourds, etc. Cette façon de faire a des impacts sur la qualification de la relation sociale unissant *sugar baby* et *sugar daddy*. L'argent transféré en guise de compensation implique un échange égalitaire, contingent et négocié entre partenaires distants, alors que le cadeau ou don volontaire implique la subordination de la personne qui reçoit à la volonté de la personne qui donne et une désignation arbitraire des valeurs dans le cadre d'une relation durable (Zelizer, 1996). Le don constitue un échange de biens ou services inaliénables entre individus en situation de dépendance en comparaison à l'échange marchand qui vise le transfert de biens aliénables entre individus indépendants (Gregory, 2015; Mauss, 2007). La valeur du don repose sur la valeur de la personne qui donne et de celle qui reçoit et non sur la valeur des choses offertes (Fontaine, 2014) : le don a une fonction sentimentale. En tant que tel, il ne peut être exigé. En raison de l'approche en mondes hostiles, le soutien financier n'est pas, surtout dans le contexte nord-américain actuel où les inégalités de genre tendent à s'atténuer, culturellement légitimé comme une marque d'affection *pouvant être réclamée et encore moins calculée par les femmes*.

⁵⁷ « I'm sure if I needed money I could ask him and he would send it to me. He's mentioned that before so the option is there. If I do need money, he would give it to me [...] I don't know if it was just to reassure me or things like that. I doubt I would need any money, but it was just a nice gesture to just even say I think. It was more about a "I've got your back" than "here's your money" kind of thing. »

En résumé, la valeur des montants versés par les *sugar daddies* a peu à voir avec la charge de travail requise ni avec un taux horaire quelconque. C'est plutôt sur la base d'une estimation du « pouvoir » de paiement des hommes, de leur volonté à partager leurs ressources et des besoins des femmes que sont déterminés les montants des versements. Une seule des répondantes rencontrées a affirmé avoir cherché à *maximiser* ses revenus, sans vraiment tenir compte de ses besoins personnels, mais en se fiant uniquement à son évaluation de la richesse des hommes en face d'elle. Pour Irina, la valeur de l'argent est grandement influencée par la position socioéconomique et cette réalisation la mène à questionner ce qui constitue un montant réaliste et acceptable à ses yeux *versus* aux yeux des *sugar daddies*.

Pour une étudiante au bac, à [l'université], 300 \$ c'est beaucoup d'argent. Tu peux survivre facilement une semaine avec 300 \$. Pour un multimillionnaire, 300 \$, c'est ce qu'il a payé pour sa bouteille de vin pour son lunch tantôt avec du monde que ça lui tentait même pas de voir [...] Tu fais juste augmenter la donne, tout le temps. Sans trop pousser, parce que tu peux pas non plus demander un demi-million, tu restes quand même remplaçable. Mais tu vois la *vibe*, tu vois aussi leur valeur de l'argent. Il y en a un que le 2 \$ que tu vas laisser au barman pour un drink, pour moi ça vaut 2 \$ parce que ça vaut 2 \$ et je suis une étudiante et je suis pauvre, mais pour lui, le 20 \$ qu'il va laisser au barman, ça va être mon 2 \$ et pour l'autre, le 200 \$ qu'il va laisser au barman, ça va être mon 2 \$. T'évalues aussi, parce que la valeur de l'argent est relative.

La valeur financière des arrangements est quelque chose qui se négocie en *sugar dating* comme dans d'autres types de relations transactionnelles similaires et elle se négocie dans un contexte où les partenaires ont généralement une conception bien différente de ce qui représente un montant acceptable en raison de leurs ressources, mais aussi d'une représentation partagée du service offert par les femmes comme un « non-travail » ou un « travail facile ». Qui plus est, ces négociations se font le plus souvent dans l'ignorance pour les femmes, non informées des réelles capacités de partage de leur partenaire. Les discours normatifs font peu pour niveler le terrain et fournir des points de repère aux acteurs concernant les montants justes et injustes; ils

leur laissent libre cours pour construire « n'importe quel » type d'arrangement, pourvu que cela convienne à partir des points de vue subjectifs respectifs.

La mise en place d'ententes fondées sur des évaluations subjectives où la valeur de l'argent est beaucoup plus élevée pour les *sugar babies* en tant que jeunes femmes financièrement précaires représente une deuxième conséquence matérielle du marquage des arrangements comme relation intime et de son enracinement dans des rapports sociaux inégalitaires. L'absence de « prix universel » en *sugar dating* produit des contextes où les hommes peuvent tirer profit de l'ignorance des femmes envers leur situation financière, de la délégitimation de la dépendance de ces dernières vis-à-vis du soutien qu'ils peuvent offrir (voir chapitre V) et de l'estimation amplifiée de la valeur de l'argent qu'elles ont en raison d'une posture socioéconomique défavorable. Qui plus est, en raison de l'approche en mondes hostiles et de l'impératif rejet de la transactionnalité, les marges de manœuvre des femmes pour réclamer un retour de la balance sous forme monétaire sont grandement limitées. Leur accès à l'argent au sein de l'arrangement est, d'une part, indirect, puisqu'elles ne disposent d'aucun droit ni recours légaux pour exiger un paiement pour les services rendus, et, d'autre part, doublement conditionnel, puisqu'elles doivent à la fois répondre aux attentes des hommes en matière d'intimité et respecter les règles du jeu en signifiant l'arrangement comme relation sincère et les transferts, comme des dons volontaires. Les conditions dans lesquelles sont négociés les versements en argent illustrent les limites de la métaphore commerciale pour penser les arrangements transactionnels intimes, là où celle-ci serait la plus bénéfique pour les femmes.

6.4 Confondre la fiction à la réalité

Il faut que je joue sur cette ligne-là, de le faire sentir assez apprécié sans donner l'impression que je suis amoureuse de lui. C'est pas évident [rire].

Le marquage de l'arrangement comme une relation intime, combiné à la crédibilité des performances ou la sincérité de l'affection des *sugar babies* envers leur partenaire engendrent le risque d'une autre importante conséquence matérielle : la délégitimation du caractère transactionnel de la relation. Plusieurs des femmes interrogées ont témoigné avoir dû gérer – parfois plus d'une fois – les requêtes d'un *sugar daddy* potentiel ou actuel négociant le développement ou la poursuite d'une relation sans avoir à fournir de compensation financière. Parmi les prétextes offerts par les hommes pour justifier la non-nécessité des paiements, on retrouve en tête de peloton la mutualité de l'attachement sincère, ainsi que du plaisir érotique. Remarquablement, l'établissement d'un lien affectif et de confiance au sein d'un arrangement de longue durée semble mener fréquemment à ce type de remise en question de la part du marché des hommes. Pour Valérie, il s'agit d'un comportement typique. En discutant du petit nombre de *sugar daddies* avec qui elle a pu développer un arrangement à long terme, elle spécifie :

Parce qu'évidemment, il y a toujours le « est-ce qu'on pourrait se voir sans que j'aie besoin de te payer? » pis c'est ah... [pause] « Non. » [rire]

Un des hommes rencontrés a également avoué avoir par le passé tenté de convaincre des femmes de l'acquitter de son devoir de paiement afin de poursuivre leur relation gratuitement. Sa logique est la même que celle relayée par les *sugar babies* rencontrées : croyant que les femmes prenaient réellement et suffisamment plaisir à partager une intimité amicale et sexuelle avec lui, il ne voyait plus la nécessité de payer. Il a été bien vite détrompé.

Dans le même ordre d'idée, les cadeaux et paiements pour des sorties onéreuses semblent fréquemment être considérées comme des substituts légitimes aux paiements en argent aux yeux des hommes, mais rarement aux yeux des femmes.

L’informalité des structures de paiement permet aux hommes d’embrouiller les frontières entre le transactionnel et l’intimité authentique, entre autres par le recours au cadeau plutôt qu’au transfert d’argent pour rémunérer les femmes (Durant et Couch, 2019). Le camouflage des transferts sous forme de cadeau – carte-cadeau ou objet – semble constituer une pratique commune pour les hommes désenchantés à l’idée de payer une femme pour sa compagnie :

CATHERINE : Les arrangements que tu avais avec les femmes, c’était toujours de l’argent de main à main, il n’y avait pas de « Je vais payer pour ton appartement, je vais payer pour ci, pour ça »?

RAYMOND : Ouais, c’était toujours de l’argent. Avec [une femme]⁵⁸, je me souviens, j’ai acheté un chèque-cadeau pour un spa. Je pense que ça valait soixante-dix dollars, en pensant qu’elle prendrait ça au lieu de l’argent [rire]. Elle a pris le chèque-cadeau et elle dit : « oh, merci! Toutes les femmes veulent aller au spa » et après elle dit : « eh bien, où est l’argent? » [rire]

CATHERINE : [rire]

RAYMOND : Donc j’ai arrêté de faire ça. Ouais, c’était surtout de l’argent, c’était toujours de l’argent.

CATHERINE : Pourquoi lui as-tu donné un chèque-cadeau au lieu de...

RAYMOND : Le chèque-cadeau? Je pense que je vivais un peu dans un monde de fantaisie. Je pensais que peut-être elle prendrait un chèque-cadeau au lieu de l’argent, mais non. Elle voulait l’argent. [...] Pour être honnête avec toi, avec beaucoup de ces femmes-là, la pire partie c’est quand je leur donne l’argent à la fin de la soirée. Je n’aimais pas ça. Je n’appréciais pas ça du tout. Mais c’était ça l’arrangement, donc...⁵⁹

⁵⁸ Raymond mentionne le titre professionnel de la femme, que j’ai censuré par souci d’anonymat.

⁵⁹ « CATHERINE : The arrangements you had with women, it was always just cash-in-hand, there’s no “I’ll pay for your apartment, I’ll pay for this, for that”? RAYMOND : Yeah, it was always cash. With [a woman], I remember, I went on and bought a gift certificate at the spa. I think it was for seventy dollars, thinking that she would take this instead of the money [laugh]. So she took the gift

Même si les répondantes à mon étude étaient divisées à propos de la possibilité hypothétique qu'un arrangement évolue vers une forme de relation non rémunérée, aucune d'entre elles n'en avait fait l'expérience et la majorité avait dû rappeler à l'ordre des partenaires qui testaient les limites de l'entente établie en voulant cesser de payer, en cherchant à s'immiscer dans leur vie privée ou en exigeant une plus grande disponibilité de leur part. *Car le renforcement de la définition de la relation comme un échange conditionnel et encadré est surtout – et parfois exclusivement – à l'intérêt des sugar babies.* Pour les *sugar daddies*, les bénéfices recherchés sont retirés *directement de la relation en elle-même*, ce qui signifie qu'il y ait vraisemblablement peu d'intérêt à défendre un rapport conditionnel et transactionnel. Certes, en théorie, les *sugar babies* pourraient cesser d'offrir à leur partenaire une expérience affective impeccable et s'attendre à être compensées pour leur compagnie, qu'elle soit agréable ou non. Dans ces cas hautement peu probables, il pourrait être dans l'intérêt des *sugar daddies* de réaffirmer la nature transactionnelle de leur union, mais cela demanderait, en premier lieu, une reconnaissance universelle du travail effectué par les *sugar babies* dans ces relations – très loin d'être acquise, notamment en raison de son invisibilité (voir chapitre IV) – de même que, en deuxième lieu, le détail explicite de ce travail à rendre dans les modalités de l'entente – plutôt rare puisque les apparences, attitudes et comportements appropriés des *sugar babies*, de même que leur disponibilité sexuelle sont tenus pour acquis. Autrement dit, la part du marché des *sugar babies* est réduite au simple consentement à prendre part à une

certificate and she goes “oh, thank you! Every woman wants to go to the spa”, and then she said “well, where’s the money?” [laugh] CATHERINE : [laugh] RAYMOND : So I stopped doing that. Yeah, it was mostly money, it was always money. CATHERINE :Why did you give her the gift certificate instead of... RAYMOND : The gift certificate? Because I was, I guess, living in a bit of a fantasy world. I thought maybe she would take a gift certificate instead of cash, but no. She wanted the cash. [...] To be honest with you, with a lot of these women, the worst part about it is when I give them the money at the end of the night. I didn't like that. I didn't enjoy that at all. But that was the arrangement, so... »

relation, tout le travail effectué en arrière-scène étant essentialisé dans les discours les subjectivant (*sugar baby* n'est pas un travail, mais une personnalité qu'on a ou qu'on n'a pas). Néanmoins, aux dires des femmes rencontrées, le caractère donnant-donnant de la relation peut servir de levier aux hommes pour réclamer un accès sexuel. Par contre, le droit d'accès sexuel peut être revendiqué pour aussi peu que le paiement d'une sortie au restaurant et pareille réclamation est loin d'être exclusive aux relations transactionnelles (Basow et Minieri, 2011). Ainsi, l'essence transactionnelle du *sugar dating* ne fait qu'amplifier la croyance culturellement répandue que la moindre dépense de la part des hommes mérite d'être récompensée par une gratification sexuelle de la part des femmes; l'existence d'un contrat d'échange n'est pas nécessaire à sa manifestation. En résumé, comme le travail des *sugar babies* est conçu expressément pour être invisible et paraître inexistant aux yeux des hommes et que l'accès sexuel aux femmes fait de toute façon partie des normes hégémoniques des relations hétérosexuelles (Gavey, 1992), il y a peu d'intérêt pour les *sugar daddies*, surtout une fois la relation établie, à défendre le respect et le maintien des conditions d'échange de l'arrangement.

Le faible investissement émotionnel n'est pas forcément désavantageux pour les hommes, dont plusieurs sont déjà mariés ou en relation de couple, mais, encore une fois, celui-ci ne requiert pas une transaction. Alors que la transaction dépend de la distance émotionnelle pour être légitime et assurer sa pérennité, la distance émotionnelle peut être facilitée par la transaction, mais n'en est pas tributaire. Ainsi, même s'il peut être de l'intérêt de certains hommes de garder leurs relations avec les *sugar babies* contingentes et peu engageantes, il ne leur est toujours pas nécessaire de céder à l'obligation de paiement pour ce faire. Inversement, les compensations ne sont considérées acceptables que dans la mesure où il ne fait aucun doute que la relation y soit conditionnelle ou si elles sont entièrement laissées à la discrétion des hommes et représentent alors des actes facultatifs de générosité.

Le caractère transactionnel du *sugar dating* est ce qui semble attirer la majorité des usagères de ses plateformes numériques de rencontre. Qu'il y ait crise ou non du marché amoureux et sexuel tel qu'insinué par Seeking Arrangement (voir chapitre IV), le *sugar dating* semble avoir mis le doigt sur une source d'insatisfaction familière à beaucoup de femmes dans leurs relations intimes : la non-réciprocité. Malgré les nombreuses avancées en matière d'égalité de genre, la persistance des inégalités dans les relations intimes est en effet dénoncé par les jeunes féministes (Seery, 2014). Construit et promu discursivement comme un échange mutuellement avantageux, il n'est donc pas surprenant que le *sugar dating* interpelle autant de jeunes femmes, désireuses de disposer d'un levier légitime pour demander un retour aussi grand que les dons offerts. Similairement, les hommes rencontrés ont critiqué les demandes élevées des femmes (de leur âge) à leur endroit et le trop grand engagement requis dans les relations amoureuses. La nature transactionnelle des arrangements représentait toutefois à leurs yeux un prix à payer pour avoir accès à des relations intimes et sexuelles peu engageantes émotionnellement avec de jeunes femmes attirantes et non un avantage recherché. Pour plusieurs répondantes, prendre part à des relations ancrées dans un échange – en théorie – mutuel et consensuel de services a occasionné une prise de conscience du caractère unilatéral que peuvent avoir les relations intimes. En l'absence de compensation financière, les relations peu satisfaisantes, dans lesquelles elles investissent beaucoup plus qu'elles ne retirent, sont graduellement devenues inacceptables. Les propos de Véronique résument bien plusieurs des témoignages entendus concernant l'influence qu'a pu avoir le *sugar dating* sur la perception des relations intimes non tarifées :

Il faut que ce soit un échange mutuellement bénéfique pour les deux personnes. Je pense que ça m'a aidé aussi à quelque part à faire comme « bien là je suis tannée de cette personne là, j'ai l'impression de tout le temps donner et de jamais recevoir ». Ça m'a aidé à voir comme ok, quelles sont les relations dans ma vie personnelle qui me sont satisfaisantes et quelles ne le sont pas? Je suis devenue même vraiment stricte là-dessus.

La construction sociale du *sugar dating* s'inscrit dans l'idée que l'amour (entendu ici comme un sentiment d'attachement inconditionnel et donc non exclusif aux relations romantiques) provoque des pertes : pertes de temps, pertes d'énergie, pertes d'investissement, pertes d'argent, etc. La transformation du lien intime en lien marchand est censée assouvir les anxiétés reliées à la crainte du caractère imminent de ces pertes et des heurts émotionnels, économiques, psychologiques et relationnels qu'elles occasionnent. La marchandisation de l'intimité n'empêche pas le lien affectif de se développer, mais il le limite (Jones et Hannem, 2018) et de ce fait assure un plus grand contrôle sur les potentiels débouchés. Ces situations où une compensation matérielle est demandée pour effectuer un travail intime mettent en relief une expérience de l'amour comme épreuve, que la distance procurée par le rapport transactionnel atténue. Les significations attribuées par les jeunes femmes pour faire sens des relations intimes témoignent de tensions idéologiques au niveau social, où les modèles plus traditionnels de l'être ensemble sont critiqués sans être complètement rejetés (Korobov et Thorne, 2009). Ces tensions peuvent être observées dans les discours constitutifs du *sugar dating* et dans ceux des personnes interrogées, valorisant, avec des degrés variables, l'intimité authentique, la proximité, le partage de soi *et* le détachement émotionnel, la mise à distance délibérée de l'autre et l'instrumentalité des liens affectifs. Plutôt que de s'en débarrasser, ces discours intègrent le « Complexe de Cendrillon » (Dowling, 1982), celui d'être à l'abri, en sécurité et prise en charge par un homme, et le confinent à une mise en scène encadrée, une sorte de jeu auquel les femmes acceptent de prendre part, *parce qu'il s'agit justement d'un jeu* et parce que sa limitation atténue les « dangers » posés habituellement par de telles relations. Pour les femmes interrogées, le *sugar dating* ne s'inscrit pas dans la vie intime privée; il représente une activité, voire un travail, distinct des relations romantiques et amicales par lequel elles peuvent tirer profit de leurs apprentissages du rôle traditionnel féminin. La performance de l'intimité prend la forme d'un instrument vers la réalisation des idéaux d'indépendance, d'autosuffisance et d'accomplissement du soi par l'exercice de la limitation concrète

des liens de codépendance (en ce sens, le *sugar dating* est une école) et par les avantages matériels retirés de ces relations.

Ainsi, ce sont les *sugar babies* qui semblent fournir le plus d'efforts pour garder intactes les interprétations de leurs arrangements comme échange de services et empêcher les glissements interprétatifs vers l'inconditionnel, où leur satisfaction n'est plus garantie. À défaut de pouvoir simplement réclamer une compensation pour les services rendus ou de pouvoir mettre officiellement fin à son « quart de travail » (elles doivent maintenir le consensus symbolique réfutant que les arrangements soient essentiellement des transactions froides), c'est surtout par une mise à distance de la sentimentalité que peuvent être habilitées ou réhabilitées les conditions et limites de l'échange. Pour Julie, aux prises avec un *sugar daddy* entiché d'elle, cette lutte pour le pouvoir de signifier la relation en est une de tous les instants :

CATHERINE : Comment est-ce que tu gardes la relation intime, mais sans être trop proche de l'autre, en gardant cette distance là ?

JULIE : Ouf... bien, celui-là qui est plus régulier, en lui rappelant chaque fois que c'est transactionnel. Je lui rappelle qu'on n'est pas en amour, qu'on n'est pas un couple, que c'est une relation... faut vraiment que je sois, que je lui rappelle, c'est une transaction. C'est un peu *turn off* pour certains, mais je pense que lui, c'est nécessaire, sinon l'attachement ferait... j'ai l'impression que si je ne faisais pas ça je me retrouverais avec une demande en mariage dans deux ans [rire]. J'exagère un peu, mais j'ai l'impression qu'il vit un peu dans cette espèce de fausse réalité là, il veut se convaincre que je suis là parce que je l'aime. Alors qu'à la base, c'est pas du tout ça.

Du côté des *sugar babies*, il est possible d'observer un fort travail de différenciation des univers privés et partagés avec les *sugar daddies*, destiné à garder à distance la proximité émotionnelle et à préserver la *réelle* intimité hors du cadre marchand. Ce travail de différenciation a également été remarqué dans les études menées auprès de travailleurs·euses dont la vie intime et émotionnelle est interpellée dans le rapport

commercial, comme les travailleuses du sexe (Carbonero et Gómez Garrido 2018; Chapkis, 1997; Sanders, 2005b) et les hôte·sse·s de l'air (Hochschild, 1983). Une métaphore que plusieurs des répondantes ont employée pour représenter l'univers partagé en *sugar dating* est celle d'une bulle. Ce comparatif sert à illustrer une démarcation entre, d'un côté, la vie privée et, de l'autre, les expériences de *sugar dating*, de même qu'à exemplifier le caractère imaginaire et idéalisé de l'univers fantasmé au sein duquel se déroulent ces expériences. Une bulle est un espace duquel on peut entrer et sortir; le passage vers l'intérieur signifie qu'on laisse son quotidien derrière soi et le passage vers l'extérieur implique qu'on retourne à la vie normale et qu'on mette de côté les expériences vécues.

L'isolement du *sugar dating* dans une bulle sert des fonctions de différenciation : a) en empêchant les emmêlements entre les vies privées de chacun, chacune, b) en départageant les « vraies » relations des « fausses » relations et c) en distinguant le « soi *sugar baby* » du soi authentique. Tout d'abord, la vie privée est jalousement conservée en territoire non partagé. Malgré que le *sugar dating* requiert un investissement, même minimal, du *sugar daddy* dans la vie de sa *sugar baby* – en raison des normes de paiement – les vies des partenaires s'entremêlent très peu. Ce sont surtout les femmes qui tiennent à maintenir des frontières fermes entre leur vie privée et leurs expériences de *sugar dating* et qui fournissent, par conséquent, le plus d'effort pour garder à distance leur *sugar daddy*. Plus d'une répondante m'a raconté avec irritation les transgressions de *sugar daddies* s'aventurant sur leurs territoires privés en dépit des interdictions parfois formellement énoncées à ce propos, par exemple par l'envoi répété de messages textes alors qu'elles essaient de passer du temps en famille. La gestion des intrusions des *sugar daddies* dans leur temps et leurs espaces personnels est conçue par plusieurs comme du bénévolat, soit un travail non rémunéré. En ce qui concerne le territoire physique, le domicile est habituellement hors de portée des *sugar daddies*, sauf ceux avec qui il existe un lien de confiance très

fort et une relation durable. Ceci, pour des raisons de sécurité, mais aussi pour conserver cette distance entre la bulle et le privé. Comme l'illustre Charlotte :

Pour moi, je veux pas inviter un *sugar daddy* chez nous dès le premier soir. Une *date*, oui, mais pas un *sugar daddy*. Pour moi ça ne marche pas. Pour moi c'est vraiment une forme de... pour moi je vois vraiment ça comme une forme d'escortisme. Pour moi c'est vraiment un travail. Donc quand tu rencontres un client, un patient ou quoi que ce soit, il y a toujours un lieu où tu te rencontres, un lieu neutre, où tu es à l'aise, donc s'il y a un problème, tu as juste à t'en aller et t'as des gens autour de toi, donc pour moi il y a un aspect sécuritaire à une première rencontre dans un lieu public.

Du côté des territoires virtuels, les réseaux sociaux sont des espaces privés desquels les *sugar daddies* sont des *persona non grata*. Les partenaires utilisent habituellement des formes de communication permettant de conserver un certain anonymat. La discrétion importe énormément, le *sugar dating* étant stigmatisé et pouvant représenter une infidélité dans les cas, semble-t-il, communs où les *sugar daddies* sont en couples monogames. Le *sugar dating* se distingue ici fortement des relations intimes non tarifées, comme les relations amoureuses et les amitiés, qui impliquent habituellement, au contraire, de nombreux emmêlements entre les vies des partenaires. Ce sont des relations qui font vivre ce fantasme d'intimité, mais seulement à l'intérieur des balises de la bulle, de manière fermement circonscrite. Inversement, peu des personnes interrogées, hommes comme femmes, ne dévoilaient ouvertement à leur entourage qu'elles pratiquaient ce type de fréquentation, hormis à quelques ami·es très proches. Cette forte différenciation laisse à certaines des répondantes l'impression de mener une double vie.

Ensuite, du point de vue des *sugar babies* – et dans une certaine mesure de celui des *sugar daddies* aussi – les arrangements transactionnels intimes représentent de « fausses » relations. Certaines pratiques intimes sont réservées aux « vraies » relations intimes et distinguent ces dernières des arrangements transactionnels. Par

exemple, certaines femmes refusent d'embrasser leur *sugar daddy* sur la bouche. Toutefois, comme le *sugar dating* vise à imiter les relations intimes, les pratiques se ressemblent souvent, mais disposent d'une signification différente. Par exemple, certaines répondantes ont affirmé correspondre avec leur *sugar daddy* entre les rencontres dans un objectif professionnel d'offrir un bon service et de mener à bien l'expérience affective offerte et non simplement parce qu'elles en avaient envie. De même, la sexualité ne dispose pas des mêmes significations selon qu'elle est partagée avec un *sugar daddy* ou un partenaire intime. Pour Irina, dissocier la sexualité et l'amour est même une étape essentielle pour naviguer aisément l'univers du *sugar dating*, puisqu'elle est nécessaire pour conserver cette mise à distance et protéger sa propre intimité. Un des éléments distinguant le plus les « vraies » des « fausses » relations, en contexte où les secondes visent à imiter les premières le plus fidèlement possible, concerne le dévoilement de soi. Le dévoilement de soi est peu pratiqué par les *sugar babies* et fait en effet l'objet d'une gestion méticuleuse et rigoureuse. Les informations sur soi sont révélées au compte-goutte aux *sugar daddies* et peuvent être altérées pour présenter des demi-vérités. Par exemple, les informations concernant ses opinions politiques, son travail, son domaine d'études, son identité et ses relations amoureuses et sexuelles sont soumises à cette gestion. Ceci, en vue d'assurer sa propre protection, mais aussi pour *limiter la production d'intimité*. La connaissance de la vie privée, réciproque ou non, représente en effet un élément appartenant aux « vraies » relations intimes (Bozon, 2016) et n'a pas sa place en *sugar dating*, hormis dans les cas d'arrangements transactionnels établis depuis un certain temps au sein desquels s'est développée un lien de confiance ou une amitié ou affection authentique.

La légitimation des transferts nécessite une gestion des affects par les femmes qui diffère de celle discutée au chapitre IV : celle de limiter la production *réelle* d'intimité et de proximité émotionnelle. La fréquence des rencontres est notamment réfléchi de sorte à marquer la différence d'une relation de couple ou d'une relation amicale; limiter l'arrangement à un ou deux rendez-vous par semaine freine les

investissements émotionnels et maintient une certaine distance entre les partenaires. Réduire les accès et la disponibilité en temps provoque en effet des interruptions dans l'intimité (Jones et Hannem, 2018). Ceci vaut pour l'attachement sincère que les femmes pourraient développer envers leur partenaire. En effet, la conscience que pourraient avoir les hommes de cette sincérité met en péril les bénéfices recherchés par les femmes, qui les ont à la base attirées vers ce type d'arrangement.

CATHERINE : Hmm donc dans le fond c'est le fait d'en retirer du plaisir qui faisait en sorte que tu te sentais mal à l'aise à demander de l'argent?

VALÉRIE : Ouais parce que t'es comme... il fallait pas trop que je le laisse paraître non plus. T'as le droit de faire « ah, j'apprécie passer du temps en ta compagnie », mais si tu commences à dire [voix enjouée] : « c'est tellement intéressant parler avec toi! ». Ça paraît mal, tu peux pas le faire.

CATHERINE : Pourquoi ça paraît mal?

VALÉRIE : Si tu l'aimes tant, pourquoi il te paierait?

CATHERINE : Ok, donc il faut que tu te gardes une petite réserve. Faut pas que t'aies l'air de *trop* apprécier les rencontres.

VALÉRIE : Non, parce que si t'aimes ça tant que ça, si ça te dérange pas tant d'être là, « pourquoi tu me demandes *fucking* 300 piasses par semaine esti? » C'est plus pour ça.

Les paiements par les hommes représentent en quelque sorte des dédommagements pour participer à une relation à laquelle les femmes ne souhaiteraient pas autrement participer. La non-réciprocité de l'intérêt intime est donc une condition des arrangements. La troisième forme de différenciation est, comme nous l'avons vu au chapitre IV, l'incarnation d'un personnage ou la modulation de sa personnalité pour altérer le soi authentique. Ces trois types de différenciation assurent la préservation de

l'intimité des femmes, de même que la limitation de la proximité émotionnelle, principale stratégie assurant le maintien du rapport transactionnel.

Ainsi, bien qu'au sein des arrangements doit être maintenu un consensus symbolique interprétant ces derniers prioritairement comme des relations significatives *par opposition à des relations transactionnelles*, cet ordre de priorité peut différer pour les femmes en dehors de la bulle. Les répondantes rencontrées ont discuté de leurs arrangements en tant que travail ou comme une relation commerciale d'abord, valorisant un certain professionnalisme et le souci d'offrir un bon service, sans que cela ne les empêche d'apprécier leur *sugar daddy*. Il y a donc décalage entre les interprétations au sein de la relation et celles en dehors; les premières ayant préséance sur les secondes dans les normes au niveau de l'organisation des retours sous forme de transferts d'argent, comme discuté précédemment. Le travail émotionnel performé pour faire sentir les *sugar daddies* d'une certaine façon pose ici problème dans la mesure où, s'il est trop impeccablement exécuté, il risque la perte, pour les femmes, de la garantie des gains financiers. Au contraire d'autres métiers mobilisant le travail émotionnel, celui de *sugar baby* ne dispose d'aucune légitimité d'un point de vue légal et la production d'une expérience affective d'intimité menace leurs droits en matière de rémunération.

De même, si l'on considère la désirabilité comme un capital à la disposition des femmes (Hakim, 2011), les conditions nécessaires pour que ce capital puisse être converti en ressources sont extrêmement limitées. Le passage d'une relation de *sugar dating* à une relation romantique ou amicale inconditionnelle est en effet conçu comme requérant *l'abandon de l'obligation des paiements* au profit d'un modèle plus traditionnel de répartition des dépenses en fonction des revenus. Pour que le capital érotique soit profitable, il doit être clair – pour toutes les personnes impliquées – que l'attention offerte par les femmes aux hommes soit conditionnelle à la réception d'un quelconque avantage. Ceci, dans un contexte social et culturel où il est largement

considéré illégitime, voire ignoble, de mobiliser sciemment sa désirabilité pour obtenir des faveurs. Les soins et affections offerts par les femmes peuvent être considérés comme un travail – un « travail de femme » - lorsqu'ils ne sont pas réciproqués, mais même inégalement réparti, ce travail ne mérite aucune compensation au sein de relations intimes. Lorsqu'il est interprété comme une relation intime inconditionnelle, l'arrangement ne fournit plus les conditions nécessaires à la conversion du capital érotique en ressources. Le gain financier s'inscrit plutôt dans ces cas à l'intérieur d'un rapport de dépendance, où le partage des ressources est tributaire du bon vouloir du partenaire le plus riche. Ainsi, la compagnie intime des femmes n'a de valeur d'échange que si elle est offerte conditionnellement, mais ce caractère conditionnel lui fait aussi perdre sa valeur (car la relation est jugée inauthentique, froide et impersonnelle). Les discours normatifs du *sugar dating* résolvent ce dilemme en dépouillant les femmes de leur droit d'accès aux paiements. Pour les femmes, la situation est plus complexe. Elles doivent trouver le parfait équilibre entre la production d'une expérience affective d'intimité sincère et le maintien de leur statut comme partenaire d'échange négociant l'accès à leur compagnie. C'est au niveau symbolique que se déroule cette gymnastique (qui est parfois une lutte lorsqu'elle se bute aux intérêts des *sugar daddies*), plus particulièrement dans le marquage social de la signification de la relation et des transferts, mais l'enjeu principal est, comme nous l'avons vu, d'ordre matériel. La légitimité du pouvoir de conversion de la compagnie intime – ou du capital érotique – en ce contexte n'est jamais assurée.

Ce type d'échange repose de plus sur la surveillance (et autosurveillance) extrêmement intrusive de la vie affective des personnes qui offrent leur compagnie. Dans aucun autre domaine d'emploi, on ne peut justifier de cesser de rémunérer un·e employé·e ou un·e contractuel·le sous prétexte que cette personne apprécie tellement son travail qu'elle le poursuivrait même si elle n'était plus payée. Cette particularité du *sugar dating* illustre le caractère hégémonique de l'approche en mondes hostiles.

Malgré qu'il essaie de se construire comme un entre-deux emmêlant les avantages du lien intime et ceux du rapport économique, la nécessité de marquer les relations comme prioritairement intimes révèle qu'un tel entre-deux ne peut tenir au niveau symbolique. Même pour des arrangements se voulant à la fois intimes, à la fois transactionnels, l'hostilité entre les deux sphères est telle que la nécessité d'offrir des compensations financières doit être perpétuellement contrebalancée par le désintéret authentique des femmes.

Il existe de nombreux types de relations professionnelles emmêlant transaction et intimité, où c'est la transaction qui a préséance (Zelizer, 2005). On peut penser à une relation thérapeute-client·e, infirmier·ère-patient·e et même patron-employé·e. Ces relations peuvent inclure des démonstrations affectives, des dévoilements de soi, un assouplissement des frontières entre ce qui est privé et ce qui est partagé et même des gestes d'affection physiques (comme faire un câlin, placer la main dans le dos, etc.). Pour preuve, ces relations sont habituellement encadrées par des codes déontologiques destinés à réguler et à encadrer formellement les partages intimes (Zelizer, 2005). Au contraire de ces relations professionnelles, le marquage de la relation de *sugar dating* comme relation prioritairement intime provient de l'emmêlement de crainte de criminalisation, d'une logique de distinction de classe (en faisant un arrangement respectable appartenant à l'élite), d'une nostalgie de rapports de genre traditionnels et de leurs performances de féminité et de masculinité cohérentes (la contractualisation ouverte de l'accès intime aux femmes empêche cette mise en scène) et de l'autorité d'un système de croyances morales et culturelles rendant inconcevable la tarification d'une *relation* fondée sur l'affection (par exemple, la thérapeute ne prétend pas être l'amie de sa cliente). Pour toutes ces raisons, et parce qu'un échange harmonieux, transparent et sans contention de compagnie en retour de compensations financières soit semble-t-il symboliquement impensable, le *sugar dating* choisit la sphère intime et prouve sa loyauté envers celle-ci en chassant la transactionnalité avec tout ce que cela implique au niveau de la distorsion

d'échanges censés être « mutuellement avantageux ». Le marquage des relations comme prioritairement intimes, qui possède ses propres attraits aux yeux de personnes à la recherche de connexions significatives, a pour conséquence d'entraver les possibilités de bénéficier d'un point de vue économique et encourage la contestation des limites de la disponibilité des femmes.

CONCLUSION

Dans le chapitre introductif de cette thèse, j'ai mis en relief un affect familial à plusieurs, en particulier les personnes qui tissent des relations tentant d'emmêler les éléments culturellement antagonistes que sont l'intime et l'économique. Malaise, inconfort, gêne, ce ressenti survient lorsque l'essence du lien social est mise en doute et, surtout, lorsque les intentions des partenaires deviennent opaques. Car, en raison de l'approche en mondes hostiles, montrer un intérêt pour les gains individuels de type matériels ou symboliques pouvant être acquis par l'entremise d'une relation intime pervertit la nature de cette dernière aux yeux des personnes concernées et des observateurs·trices et la prive de sa valeur. La création sociodiscursive d'un modèle relationnel emmêlant délibérément des compensations économiques à des services intimes comme le *sugar dating* est paradoxale dans ce contexte. En effet, les tentatives de construction du *sugar dating* comme arrangement à la fois intime, à la fois transactionnel contredisent en même temps son appartenance à l'une ou l'autre de ces sphères. L'approche en mondes hostiles rend de tels types d'échanges impensables, à condition d'accepter que l'affection soit complètement inauthentique et que les démonstrations intimes soient des canulars ou alors que les transferts d'argent ne soient que des dons contingents servant à alimenter le lien affectif. Les arrangements transactionnels intimes, dont les repères normatifs sont ambigus et contradictoires, se distinguent en ce sens des relations sociales pour lesquelles les normes sont bien instituées (par exemple les relations familiales ou les relations amicales). Ces dernières peuvent être aisément classées par l'approche en mondes hostiles dans une des sphères par opposition à l'*autre* sphère. Mais quelle sphère est « autre » en *sugar dating*? Cette impossibilité à choisir un camp en réponse au

dilemme posé par un ensemble de croyances culturelles et morales dominant est à la source de nombreuses problématiques dans la pratique et la représentation du *sugar dating*, comme nous avons pu le voir.

Cette thèse avait pour objectif d'explorer les implications d'un tel paradoxe et des enjeux possibles pour les personnes prenant part à des arrangements transactionnels intimes. En suivant un modèle théorique abductif inspiré de la théorisation ancrée constructiviste, nous avons, à partir d'un corpus de textes prescriptifs et d'entrevues avec des *sugar daddies* et *sugar babies*, identifié comme transactionnalité le ressenti de malaise causé par l'impression que la finalité principale d'une relation soit de nature individuelle et transactionnelle. À partir de l'élaboration de ce concept, central au matériau étudié, nous avons pu observer plusieurs avenues par lesquelles l'approche en mondes hostiles structure les arrangements transactionnels intimes, de même que ses interactions avec des processus et structures se déroulant au niveau social. Un premier effet structurant est le dédoublement du travail impliqué dans la vente de services intimes. La transaction étant incompatible avec l'expérience d'une intimité sincère, le travail requis pour la faire disparaître de l'avant-scène est cristallisé comme condition des échanges. Ensuite, l'approche en mondes hostiles fait partie d'un amalgame de croyances appartenant à des idéologies contradictoires qui se font compétition en sous-main de la construction discursive du *sugar dating*. La croyance que l'intimité *réelle* ne puisse être achetée, de même que les soupçons envers le potentiel exploitateur des arrangements et l'édification du choix individuel comme ultime droit moral sont au nombre des éléments idéologiques en conflit qui rendent la définition « officielle » du *sugar dating* empreinte de contradictions irrésolues et, par conséquent, les interprétations de ses arrangements symboliquement instables et sujettes à la multiplication. Un troisième effet structurant exploré est le contrôle de l'accès des femmes à l'argent, régulé particulièrement par le marquage normatif des transferts comme des dons et de l'arrangement comme une relation intime authentique. En dépit du fait que le gain financier constitue une motivation

principale pour les *sugar babies*, les normes culturelles et sous-culturelles tendent à complexifier la conversion du service intime en rémunération. Ces effets structurants indiquent que l'affect provoqué par la transactionnalité témoigne de beaucoup plus qu'un simple ressenti individuel et qu'il tire ses ancrages d'un amalgame de structures sociales et de systèmes de croyances et de valeurs morales. Au-delà de l'expérience affective qu'elle suscite, la transactionnalité est en effet un concept sociologique.

Dans une relation fondée expressément sur des imbrications individuellement négociées d'avantages matériels ou symboliques et de performances affectives (sincères ou non) comme le *sugar dating*, la proximité des mondes hostiles requiert un travail de gestion des impressions pour orienter les affects de même qu'une gymnastique discursive pour faire sens d'arrangements culturellement insensés. La transactionnalité transparaît en filigrane de ces stratégies : elle est ce qu'on cherche à éviter. Mais c'est surtout au travers des échecs à faire disparaître la transactionnalité, c'est-à-dire lorsque l'hostilité opposant l'intime et l'économique revient à l'avant-plan, que se révèlent les enjeux sociaux sous-tendant la pénétration de l'univers intime par des éléments appartenant à la culture économique. Tout d'abord, la transactionnalité provoque une indifférenciation des classes et un irrespect de la supériorité morale de l'élite culturelle et économique. Elle retire la « plus-value » du *sugar dating*, en le réduisant à une recherche de plaisir brut et charnel, accessible à n'importe qui et pouvant être prodiguée par n'importe qui. Ce faisant, elle détruit les individualités et rend les partenaires sans importance, indistinguables, voire abjects. La négation du caractère unique des individus est une question de classe : la massification et la dépersonnalisation sont habituellement le fait de la classe « inférieure », peuplée de gens « communs » (Lawler, 2005a). Les apparences (trop) sexualisées des femmes contribuent à ce déclassement; elles sont contraires à la respectabilité de la féminité idéalisée *sexy*, mais humble et modeste, en plus de resignifier les arrangements transactionnels comme de vulgaires échanges

économico-sexuels. Les intentions un peu trop transparentes des *sugar babies* en matière de rémunération contribuent à cette resignification moralement teintée. L'expérience affective « supérieure » à un relâchement sexuel prodiguée par le *sugar dating* inclut d'être débarrassé de la transactionnalité et de la conscience rappelée de la conditionnalité des arrangements. Le *sugar dating* essaie de se construire comme un type d'arrangement mutuellement avantageux, égalitaire et humain, par des processus de différenciation en réitérant l'immoralité des « autres » formes d'échange localisées au bas de l'échelle sociale, où une personne tire profit de la vulnérabilité d'une autre et où l'intimité est inauthentique.

Ensuite, la transactionnalité brime l'expression de l'ordre traditionnel des genres prévu dans l'expérience du *sugar dating*. Par sa reproduction des stéréotypes de genre, la mise en scène des rôles de « *baby* » et de « *daddy* » repose implicitement sur l'instauration d'un rapport d'autorité. Ceci est parfois subtil; après tout, les arrangements sont censés être mutuellement avantageux et conduits entre partenaires égaux. Mais c'est surtout dans le contrôle de l'accès des femmes à l'argent que se révèle ce rapport d'autorité. Malgré qu'il s'agisse pour une apparente majorité des *sugar babies* du principal avantage pouvant être retiré des arrangements, le contrôle ou l'illusion de contrôle qu'ont les *sugar daddies* sur la répartition des ressources est centrale à l'expérience de masculinité traditionnelle de *care* où les hommes sont des pourvoyeurs prenant en charge des personnes plus défavorisées et moins autonomes. Les appellations de « *baby* » et de « *daddy* » prennent ici tout leur sens. La manifestation du caractère transactionnel des arrangements et du droit au paiement par les femmes représentent une prise de contrôle par ces dernières gâchant cette expérience pour les hommes. En se positionnant comme partenaires d'échange en droit de réclamer une compensation, elles détruisent l'illusion de contrôle et de rapport unilatéral créant les opportunités d'expression d'une virilité attentionnée d'inspiration patriarcale, symbolisée par le fait de faire profiter généreusement ses dépendant·es de ses succès individuels. La tarification et limitation de sa compagnie

intime brise l'ordre des échanges économiques et sexuels entre hommes et femmes (Tabet, 1987, 2004). Elle n'est tolérable que si les femmes « jouent le jeu » d'une mascarade sentimentale en se gardant d'évoquer trop crument leurs intentions. Dans ce contexte, rapports de genre et de classe sont indémêlables : les femmes sont les gardiennes de la respectabilité des arrangements et son acquisition passe par une cession (du moins, en apparence) du contrôle de la distribution des ressources aux hommes. L'importance du maintien du lien d'autorité dans des arrangements transactionnels intimes réitère aussi les liens de dépendance raciaux et colonialistes. Des études menées en contexte transnational relèvent la nécessité de garder authentique l'image des personnes racisées/issues de pays du Sud global comme personnes dans le besoin et des personnes blanches/issues de pays du Nord global comme personnes généreuses leur venant en aide (M.-C. Belleau, 2001; Brennan, 2004; Groes-Green, 2016). Au travers d'une relation âgé·e-jeune, homme-femme, riche-pauvre et/ou Blanc-racisé·e, les arrangements reposent sur la réitération – *a minima* sous forme d'illusion – d'un rapport d'autorité entre un·e indépendant·e et un·e dépendant·e, entre un·e privilégié·e et un·e dépourvu, que la mise en place d'un échange ouvert et direct d'intimité contre argent entre partenaires égaux ne saurait restituer. En ce sens, la transactionnalité peut être mobilisée comme prétexte pour délégitimer la négociation et la recherche de profit pour les partenaires financièrement « entretenu·es » et tenir en place ces ordres de distribution du contrôle des ressources (et de la relation en elle-même).

Les structures sociales inégalitaires sont donc indissociables de ce que Zelizer a qualifié d'approche en mondes hostiles (2005). Le dégoût associé à l'expérience d'une « perversion » de l'intime par l'économique sert les groupes sociaux bénéficiant de l'accès aux ressources matérielles et symboliques dont l'échange est habituellement réservé à l'univers commercial et public. En conjonction, il dessert les intérêts des groupes sociaux responsables de la plus grande charge de travail intime en délégitimant la conversion de cette « expertise » en salaire dans des arrangements

fondamentalement transactionnels. Pire encore, il menace les personnes cherchant à tirer profit un peu trop ouvertement de cette transgression tolérée de l'antagonisme intime-économique de dégringolade sociale et de déshumanisation. Outre les conséquences sociales encourues par les personnes étiquetées de « pute », de « *gold digger* » ou généralement conçues comme immorales parce qu'elles cherchent à tirer profit de leurs compétences intimes et sexuelles dans des contextes jugés illégitimes, la transactionnalité a d'importantes conséquences matérielles au sein même des arrangements. Sa conjuration requiert la preuve du désintérêt, qui en retour questionne la nécessité même de dédommager financièrement les personnes offrant leur compagnie. De plus, sous prétexte que les arrangements représentent des relations intimes authentiques desquels les femmes ne doivent pas dépendre financièrement, les paiements sont marqués comme des dons que les normes enjoignent à laisser à la discrétion des *sugar daddies*. Les avantages matériels sont donc difficilement complètement garantis à court et à long terme. Au niveau des montants, les partenaires ont par définition des positions socioéconomiques aux antipodes à partir desquelles les perspectives sur la valeur de l'argent divergent. À l'encontre de la métaphore commerciale fréquemment employée pour faire sens de ce type d'arrangement, on ne peut parler d'échanges équitables quand les partenaires ne partent pas sur un pied d'égalité. L'ignorance qu'ont les femmes de la capacité financière des hommes – qui constitue, rappelons-le le principal critère dans la détermination des montants appropriés – renforce l'inégalité des positions à partir desquelles sont négociés les arrangements.

La tendance à faire de la négociation d'arrangements transactionnels intimes un processus individuel et interpersonnel, guidée par une éthique (néo)libérale valorisant l'*empowerment* des choix rationnels individuels, met en place des opportunités pour la reproduction des privilèges sociaux et économiques à petite échelle. Cela ne signifie pas que les arrangements ne puissent paraître « mutuellement avantageux » du point de vue des concerné·es. Bien au contraire, les partenaires ont la possibilité de

définir les limites d'une relation intime et de juger de la suffisance des apports de l'autre pour poursuivre cette relation; une possibilité que plusieurs des femmes interrogées ont vécu comme une prise de pouvoir ayant mené à une conscience accrue des inégalités dans les relations. Cependant, l'individualisation de la négociation, en contexte où les négociants n'accordent pas la même valeur à l'argent, où les contributions de chacun·e ne sont pas également reconnues et où les normes tendent à servir les intérêts de ceux à la recherche d'une expérience intime *au contraire* d'une expérience transactionnelle, solidifie le terrain inégalitaire sur lequel les arrangements se construisent. En ce sens, les arrangements ne sont pas à la source ni ne contestent les inégalités sociales; ils s'en inspirent pour créer des lieux où il devient possible de « profiter » - à partir d'une perspective individuelle ancrée dans un positionnement particulier - de sa posture dans les hiérarchies sociales et économiques. Cette capacité à « profiter » est inégalement répartie dans la pratique, les personnes récipiendaires des dons et prestataires des services intimes devant se conformer à une régulation stricte de leurs apparences, de leurs attitudes, de leurs comportements, de leurs intentions et de leur vie affective et devant respecter des normes culturelles réduisant substantiellement leurs marges de manœuvre pour tarifer et limiter la compagnie offerte. Ainsi, le privilège de pouvoir profiter de la compagnie intime d'une personne plus jeune et plus attirante procuré par une position socioéconomique favorable en échange d'une générosité dont la suffisance et les formes sont individuellement et interpersonnellement définies contraste considérablement avec la potentialité contenue et freinée par des normes morales et sociales de conversion de la désirabilité et du travail intime, conçus sociohistoriquement comme le « pouvoir » et l'« expertise » des femmes, en gains économiques. De plus, malgré que les lois criminelles canadiennes aient pour mission de cibler les acheteurs de services sexuels, elles servent les intérêts de ces derniers en contexte de *sugar dating*. En effet, c'est notamment (mais pas seulement) pour échapper à la criminalisation que les transactions y sont traitées de manière aussi ambiguë et, comme nous l'avons vu, le flou entourant la définition et la nature de la relation de *sugar dating* tend à avantager

les *sugar daddies*. L'instabilité symbolique leur met en effet entre les mains tous les justificatifs nécessaires pour refuser aux *sugar babies* une compensation visant directement les (et donc à mesure des) services rendus et pour tester les limites de l'intimité partagée. Un autre enjeu important limitant la capacité à « profiter » dans ce type d'arrangement pour les femmes est la menace de danger; danger social par la perte de réputation causée par la stigmatisation, mais aussi danger physique et psychologique encouru par la déshumanisation. Qu'elles fassent ou aient fait l'expérience de violences dans le cadre d'arrangements transactionnels intimes ou non, la menace de danger limite en soi le potentiel profitable de ces arrangements. Nombre d'opportunités lucratives sont abandonnées par crainte – ne pouvant provenir que d'un ressenti instinctif – d'être victimisée.

Ce tour d'horizon des effets structurants de l'approche en mondes hostiles sur les arrangements transactionnels et de leurs enracinements structurels laisse des questionnements en suspens et en suscite de nouveaux. Le projet de recherche mené est en effet limité à différents niveaux et ces limites restreignent la production de connaissances. Parmi ces questionnements, la gestion des montants remis et l'évaluation par les hommes de la valeur de leurs arrangements mériteraient approfondissement afin d'identifier tous les facteurs entrant en ligne de compte dans leurs estimations – au-delà de leurs seules capacités financières. Tel que mentionné, les jugements sur la désirabilité des femmes, informés par une stratification sociale valorisant certaines apparences au-devant d'autres (A. I. Green, 2008b), ont été observés ailleurs comme influençant le pouvoir de conversion du *sex-appeal* en avantages financiers (Brooks, 2010b). Cela laisserait envisager que les succès financiers des femmes ne correspondant pas aux normes locales et culturelles de beauté, en raison notamment de rapports sociaux coloniaux et de race, de rapports de classe, de capacitisme ou autres, seraient davantage limités. Dans la même veine, étudier les arrangements transactionnels entre personnes de même genre permettrait d'approfondir les rapports sociaux autres que le genre mettant en place des liens de

dépendance et orientant la distribution des rôles de « *babby* » et de « *daddy* ». Cela permettrait de plus d'envisager de potentielles différences de genre dans le rapport au travail intime et au « pouvoir » de la désirabilité, sociohistoriquement rattachés aux femmes. Ensuite, j'ai abordé brièvement la question du travail intime, compris comme des « arts » ou « talents » féminins, et des impacts de sa non-reconnaissance sur les négociations de ses compensations en contexte de *sugar dating*, sans retracer le long historique social et culturel à la source de cette non-reconnaissance, contesté par des luttes féministes pour rendre visible ce travail (voir par ex., Robert et Toupin, 2018). Ce rendu historique importe potentiellement pour mieux saisir la binarité travail/non-travail opposant notamment les emplois rémunérés au travail domestique et intime et réfléchir ses imbrications avec le schème de pensée des mondes hostiles. Les tensions relatives à la reconnaissance du travail du sexe et le traitement particulier réservé à la vente de services sexuels en comparaison à d'autres formes de travail intime, un traitement offert par la société, mais aussi par certaines branches du féminisme, demeurent à être réfléchies à l'aune du caractère hégémonique de l'approche en mondes hostiles. Pour continuer, les instabilités symboliques et la mobilisation de la transactionnalité comme outil pour délégitimer des transferts dus ou attendus sont à étudier dans le cadre de relations intimes ne se voulant pas ouvertement transactionnelles. La gestion des malaises provoqués par des enjeux de type économique au sein de relations familiales et amoureuses (H. Belleau, 2011; H. Belleau et Martial, 2011; Déchaux, 2005; Henchoz, 2008, 2009, 2014) suit-elle des logiques semblables à celles transparaissant dans les arrangements de *sugar dating*? Qu'en est-il des relations amicales? Le caractère « conflictuel » de la définition des arrangements transactionnels intimes est propice à la révélation des tensions liées à la circulation de l'argent dans des relations intimes. Vu l'étendue de ce projet de recherche et la population choisie, il n'a pas été possible d'étudier en parallèle l'existence d'un pareil travail d'effacement de la transactionnalité dans des relations plus stables symboliquement. Enfin, il appert que la technologie joue un rôle important dans l'émergence du *sugar dating* comme construit social tout comme dans

la démocratisation de la possibilité de mettre en place des arrangements transactionnels intimes. Le rôle de la technologie reste à être approfondi dans les moyens par lesquels les individus conjuguent avec l'approche en mondes hostiles et la transactionnalité. Par exemple, les données que j'ai étudiées suggèrent que la communication médiée par des interfaces technologiques rend plus froide et distante l'interaction. Dans ce contexte, l'argent est encore moins dicible par l'entremise de ces moyens que dans le cadre de conversations en face à face. La distance procurée par la technologie semble dans d'autres contextes favorables à la réduction de la transactionnalité; notamment pour les transferts monétaires. La technologie peut donc constituer un élément important du maintien de l'harmonie et du consensus symbolique dans les arrangements (et potentiellement dans d'autres types de relations intimes) méritant un examen approfondi.

Les pistes de recherche pour approfondir certaines des analyses présentées dans cette thèse sont nombreuses. La démarche de recherche en théorisation ancrée constructiviste entreprise n'est pas étrangère à l'étendue des bouillonnements générés, ses façons de faire privilégiant la multiplication des hypothèses à partir des données. Mais, alors qu'il est habituellement recommandé dans cette approche de prendre une distance critique vis-à-vis des littératures existantes en début de projet, un retour à celles-ci s'impose à ce point-ci. Les négociations des significations des transferts d'argent et autres pratiques propres aux arrangements que j'ai observées joignent notamment l'idée d'un « travail relationnel » essentiel à toute relation pour assembler de manière cohérente les imbrications d'argent et d'intimité (Bandelj, 2012, 2020; Garcia, 2014; Zelizer, 2000, 2012). Le concept de transactionnalité contribue à cette littérature en rattachant l'« organisation pratique des transactions morales » (Bandelj, 2020, p. 257, trad. libre) à son fondement affectif. En observant les micro-gestions quotidiennes des limites et significations des arrangements, je me suis attardée aux effets structurants de l'affect en tant que principal produit recherché dans la relation et comme ultime déterminant de la réussite du travail d'imbrication des sphères

intime et économique. Le type de relation que j'ai étudié montre aussi à quel point l'absence de repères normatifs clairs ou plutôt la confrontation d'une multitude de repères normatifs contradictoires fait de tout travail relationnel de différenciation un travail de négociation des significations de l'arrangement, qu'on peut inscrire dans des logiques de distinction et de réitération de rapports sociaux. Les impacts de la transactionnalité sur le « succès » des arrangements questionne de plus les limites de la commercialisation de l'expérience affective. Quelle valeur peut avoir la compagnie des femmes quand les conditions dans lesquelles elle est échangée neutralisent sa valeur? Comment reconnaître les pratiques affectives comme un travail quand les systèmes de croyances dominants rendent cette reconnaissance impensable? Ces questionnements importent à l'époque actuelle, qui serait marquée par une prolifération de la commercialisation du travail émotionnel (Hochschild, 1983) et du travail affectif (Hardt, 1999) dans des conditions sociales inégalitaires. En terminant, ces ouvertures ne sont que quelques exemples de repositionnements de mes analyses dans les paysages sociaux et scientifiques auxquels elles peuvent être rattachées. Plus de dialogues sont nécessaires pour saisir, dans ses composantes affectives, culturelles, politiques, historiques, sociales et économiques, les contradictions entourant l'échange de services intimes contre des compensations.

ANNEXE A

EXEMPLES D’AFFICHES DE RECRUTEMENT

21 janvier 2020, affichée sur les réseaux sociaux :

**Recherche
Sugar Babies
pour une étude**

Utilises-tu ou as-tu déjà utilisé un site web de rencontre en tant que Sugar Baby? T'identifies-tu comme femme? As-tu 18 ans ou plus? Si oui, on veut te rencontrer!

Partage tes perceptions et expériences lors d'un entretien d'environ 2 heures. Les résultats serviront à une étude doctorale en sociologie sur les changements contemporains dans l'intimité. Confidentialité et anonymat assurés. Participation non rémunérée.

Contacte Catherine Lavoie Mongrain, doctorante en sociologie à l'Université du Québec à Montréal

**Seeking
Sugar Babies
for a study**

Do you use or have you used a dating website as a Sugar Baby? Do you identify as a woman? Are you 18 or older? If so, we want to hear from you!

Share your thoughts and experiences during a 2-hour in-person interview. Results will be used in a PhD study in sociology on changes in contemporary intimacy. Guaranteed confidentiality and anonymity. Participation is not paid.

Contact Catherine Lavoie Mongrain, PhD Candidate in sociology at Université du Québec à Montréal.

UQAM
Université du Québec à Montréal

Contact : lavoie_mongrain.catherine@courrier.uqam.ca

2 novembre 2020, message publié sur Craigslist et Kijiji :

Looking for research participants for study on mutually beneficial relationships

Are you in or have you ever been in a mutually beneficial arrangement or have you been friends with financial benefits with an older man in the past or currently? Are you dating or looking for a man to take care of you financially? Do you identify as a woman?

If you have answered yes to these questions and are 18 or over, we would like to speak with you for a PhD research study on financially advantageous intimate relationships.

Participation in the study involves a 2-hour interview over Skype/Zoom or over the phone and is fully confidential and anonymized. Participation is unpaid and on a voluntary basis. This research projet has received ethics approval from Université du Québec à Montréal's Institutional Review Board and is funded by the Social Sciences and Humanities Research Council (SSHRC).

If you are interested, please email me for more information.

Thanks!

Recherche participantes pour études sur relations mutuellement avantageuses

Es-tu ou as-tu déjà été dans une relation mutuellement avantageuse? Es-tu ou as-tu déjà été amie avec bénéfices économiques (friends with benefits) avec un homme plus âgé? As-tu ou recherches-tu un homme qui prend soin de toi financièrement? Est-ce que tu t'identifies comme femme?

Si tu as répondu oui à ces questions et que tu as 18 ans ou plus, nous aimerions te parler dans le cadre d'un projet de recherche doctoral sur les relations intimes financièrement avantageuses.

La participation à l'étude implique de prendre part à un entretien d'environ 2 heures sur Skype/Zoom ou par téléphone. La participation est non-rémunérée et est complètement confidentielle et anonymisée. Ce projet de recherche a obtenu une certification éthique du Comité d'éthique de la recherche de l'Université du Québec à Montréal et est financé par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Si tu es intéressée à participer, écris-moi un message pour avoir plus d'information.

Merci!

Catherine Lavoie M.

Candidate au doctorat, Département de sociologie

Université du Québec à Montréal

ANNEXE B

EXEMPLE DE GRILLE D'ENTRETIEN

Grille d'entretien

Code répondante :

Date :

Lieu :

Déroulement des rencontres

- ❖ Raconte-moi ta dernière rencontre avec un *sugar daddy*. (endroit, durée, activités...)
 - Habillement/coiffure/maquillage?
 - Arrangements préalables? Attentes?
 - Séduction? Flirt? Attitude?
 - Sexualité? Plaisir? Limites?
 - Ressemble aux autres rencontres eues? (si plus d'une)
- ❖ Rencontres en général
 - Contacts entre les rencontres? Fréquence/Comment?
 - Est-ce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas dire ou faire?
 - Qu'est-ce que tu n'accepterais pas dans une rencontre? Qui ferait en sorte que tu y mettes fin? Comment fais-

Arrangements / Avantages

- ❖ Raconte-moi comment tu as entendu parler du *sugar dating* et ce qui t'a menée à t'inscrire.
 - Projet court terme/Long terme?
- ❖ Qu'est-ce que tu recherches comme soutien de la part d'un *sugar daddy*?
 - Financier? Matériel? Professionnel? Symbolique? Autres?
 - Valeur économique?
- ❖ Qu'est-ce que tu recherches chez un *sugar daddy* au niveau de ses caractéristiques personnelles (âge, profession, etc.)
- ❖ Comment arrivez-vous à une entente à ce sujet? (moment, écrit/oral, types de transferts, valeur, etc.)
 - Négociations faciles/difficiles?

<p>tu pour éviter?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Décris-moi une rencontre/situation idéale. 	<ul style="list-style-type: none"> - Mécontentes/Malentendus? Non respect des conditions? - Quel serait un <i>deal breaker</i> pour toi? - Ententes différentes pour différents <i>sugar daddies</i>? <p>❖ <i>Pourquoi as-tu arrêté?</i></p>
<p>Significations du <i>sugar dating</i></p> <p>❖ Comment est-ce que le <i>sugar dating</i> se compare à tes autres relations intimes? (différences? ressemblances?)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Sentiments/Attraction nécessaires? - Possibilité de long terme? - « Règles »? (exclusivité, limites des rencontres, etc.) <p>❖ Quelle place est-ce que ça prend dans ta vie?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Au niveau des investissements en temps, en effort, en sacrifices possibles... - Au niveau des relations avec l'entourage (famille, ami.es, copain/copine, etc.) 	<p>Site web et communauté</p> <p>❖ <i>Avais-tu un profil sur un site web?</i></p> <p>❖ Comment as-tu réfléchi le contenu de ton profil, au niveau de la description et des photos (<i>look</i>)?</p> <p>❖ Utilisation : depuis combien de temps? fréquence? Recherche de <i>sugar daddies</i> ou juste répondre aux messages?</p> <p>❖ Participes-tu à d'autres activités en lien avec le <i>sugar dating</i>? Forums en ligne? Événements? Meetups?</p> <p>❖ Connais-tu d'autres <i>sugar babies</i>? Comment les as-tu rencontrées? Seraient-elles intéressées à participer à l'étude?</p>

Âge : _____

Occupation : _____

Niveau d'éducation le plus élevé : _____

Revenus autres que *sugar dating* : _____

Revenus de *sugar dating* : _____

Statut relationnel : _____

Enfants : _____

Identification minorité ethnique/autochtone : _____

BIBLIOGRAPHIE

- ABC. (2014). The View. (saison 18, épisode 2/13). Barwall Productions.
- Adam, A. (2015, 27 janvier). Seeking Arrangement: Is it a form of prostitution?, *Global News*. Repéré à <https://globalnews.ca/news/1796393/seeking-arrangement-is-it-a-form-of-prostitution/>
- Adams, E. (2007). 'You Get on a Rollercoaster Where You Can't Get Off': Treatment Decision Making and 'Choice' in the Context of Infertility after Breast Cancer. *Feminism & Psychology*, 17(3), 330-335.
- Adkins, L. (2002). *Revisions: Gender and Sexuality in Late Modernity*. Buckingham: Open University Press.
- Agence France Presse. (2019, 4 avril). Belgique: prison requise dans une affaire de «Sugar daddies» en ligne, *La Presse*. Repéré à <https://www.lapresse.ca/international/europe/201904/04/01-5220850-belgique-prison-requise-dans-une-affaire-de-sugar-daddies-en-ligne.php>
- Alexander, P. et Augusta. (1994). Prostitutes are people too. *Off Our Backs*, 24(9), 26-28.
- Anderson, H. (2006). Performing Postfeminism : Escaping Identity Politics? *Atlantis*, 30(2), 114-128.
- Armstrong, P. (1996). The Feminization of the Labour Force: Harmonizing Down in a Global Economy. Dans I. Bakker (Éd.), *Rethinking Restructuring: Gender and Change in Canada* (pp. 30). Toronto: University of Toronto Press.
- Arnold, E. (2021). Sexualised advertising and the production of space in the city. *City*, 25(5-6), 1-20.
- Bacqué, M.-H. et Biewener, C. (2013). L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? *Idées économiques et sociales*, 173(3), 25-32.
- Bade, P. (1979). *Femme Fatale. Images of evil and fascinating women*. New York: Mayflower Books.
- Bailey, B. L. (1988). *From front porch to back seat : Courtship in twentieth-century America*. Baltimore et Londres: Johns Hopkins University Press.
- Bandelj, N. (2012). Relational Work and Economic Sociology. *Politics & Society*, 40(2), 175-201.
- Bandelj, N. (2020). Relational Work in the Economy. *Annual Review of Sociology*, 46, 251.
- Bandelj, N., Morgan, P. J. et Sowers, E. (2015). Hostile Worlds or Connected Lives? Research on the Interplay Between Intimacy and Economy. *Sociology Compass*, 9(2), 115-127.

- Bardin, L. (2013). *L'analyse de contenu*. Paris: PUF.
- Barry, K. (1995). *The Prostitution of Sexuality*: NYU Press.
- Basow, S. A. et Minieri, A. (2011). "You Owe Me": Effects of Date Cost, Who Pays, Participant Gender, and Rape Myth Beliefs on Perceptions of Rape. *Journal of Interpersonal Violence*, 26(3), 479.
- Bauman, Z. (2003). *Liquid love: On the frailty of human bonds*. Cambridge: Polity.
- Bawin-Legros, B. (2004). Intimacy and the New Sentimental Order. *Current Sociology*, 52(2), 241-250.
- Bayma, T. et Fine, G. A. (1996). Fictional Figures and Imaginary Relations: The Transformation of Lolita from Victim to Vixen. *Studies in Symbolic Interaction*, 20, 165-178.
- Beck, U. (2007). Beyond Class and Nation: Reframing Social Inequalities in a Globalising World. *British Journal of Sociology*, 58(4), 679-705.
- Beck, U. et Beck-Gernsheim, E. (1995). *The Normal Chaos of Love*. Cambridge: Blackwell.
- Becker, G. S. (1973). A Theory of Marriage: Part I. *Journal of Political Economy*, 81(4), 813-846.
- Belleau, H. (2011). La solidarité conjugale. Analyse des liens d'amour et d'argent au sein des couples. Dans H. Belleau & A. Martial (Éds.), *Aimer et compter? : Droits et pratiques des solidarités conjugales dans les nouvelles trajectoires familiales* (pp. 55-73). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Belleau, H. et Martial, A. (Éds.). (2011). *Aimer et compter? : droits et pratiques des solidarités conjugales dans les nouvelles trajectoires familiales*. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Belleau, M.-C. (2001). Les rapports d'inégalité de la pratique des promesses par correspondance. *Recherches féministes*, 14(2), 27-52.
- Benabou, É.-M. (1987). *La prostitution et la police des mœurs au XVIIIe siècle*. Paris: Librairie académique Perrin.
- Benquet, M. et Trachman, M. (2009). Actualité des échanges économique-sexuels. *Genre, Sexualité & Société*, 2.
- Bernstein, E. (2007a). Sex Work for the Middle Classes. *Sexualities*, 10(4), 473-488.
- Bernstein, E. (2007b). *Temporarily Yours: Intimacy, Authenticity, and the Commerce of Sex*. Chicago: University of Chicago Press.
- Bessière, C. I. et Gollac, S. (2020). *Le genre du capital : comment la famille reproduit les inégalités*. Paris: La Découverte.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic Interactionism: perspective and method*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
- Bonanza Productions, John Wells Productions, Warner Bros. Television et Showtime Networks. (2019). Shameless (saison 10, épisode 8) *Debbie Might Be a Prostitute*.
- Boris, E. et Parreñas, R. S. (Éds.). (2010). *Intimate Labors: Cultures, Technologies, and the Politics of Care*. Stanford: Stanford University Press.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction*. Paris: Éditions de Minuit.

- Bozon, M. (2006). Choix du conjoint et reproduction sociale. *Idées économiques et sociales*, 143, 60.
- Bozon, M. (2016). *Pratique de l'amour. Le plaisir et l'inquiétude*. Paris: Payot.
- Bozon, M. et Héran, F. (2006). *La Formation du couple : textes essentiels pour la sociologie de la famille*. Paris: La Découverte.
- Brasseur, P. et Detuncq, P. (2014). L'assistance sexuelle : qu'est-ce à dire ? Quels enjeux ? *VST - Vie sociale et traitements*, 123(3), 51-56.
- Brennan, D. (2004). *What's Love Got to Do with It? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*. Durham: Duke University Press.
- Brooks, S. (2010a). *Desire and the reproduction of race: Erotic capital, race, and industry*. Albany: State University of New York.
- Brooks, S. (2010b). *Unequal desires. Race and erotic capital in the stripping industry*. New York: Suny Press.
- Brooks, S. (2021). Innocent White Victims and Fallen Black Girls: Race, Sex Work, and the Limits of Anti-Sex Trafficking Laws. *Signs*, 46(2).
- Broqua, C., Combessie, P., Deschamps, C. et Rubio, V. (2019). Dettes de sexe? *Journal des anthropologues*, 1-2(156-157).
- Broqua, C. et Deschamps, C. (Éds.). (2014). *L'échange économique-sexuel*. Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Brown, L. (2021, 18 février). 'Sugar daddy' dating site founder arrested twice amid prostitution, rape probes, *New York Post*. Repéré à <https://nypost.com/2021/02/18/sugar-daddy-dating-site-founder-busted-amid-prostitution-rape-probes/>
- Budin, S. L. (2021). *Freewomen, patriarchal authority and the accusation of prostitution*. Londres: Routledge.
- Bullough, V. et Bullough, B. (1987). *Women and Prostitution: A Social History*. Buffalo: Prometheus Books.
- Busino, G. (2003). La place de la métaphore en sociologie. *Revue européenne des sciences sociales*, XLI-126, 91-101.
- Buss, D. M. (1989). Sex differences in human mate preferences: Evolutionary hypotheses tested in 37 cultures. *Behavioral and Brain Sciences*, 12, 1-14.
- Buss, D. M. et Schmitt, D. P. (1993). Sexual strategies theory: An evolutionary perspective on human dating. *Psychological Review*, 100, 204-232.
- Campion, E. D., Caza, B. B. et Moss, S. E. (2019). Multiple Jobholding: An Integrative Systematic Review and Future Research Agenda. *Journal of Management*, 46(1), 165-191.
- Carbonero, M. A. et Gómez Garrido, M. (2018). Being Like Your Girlfriend: Authenticity and the Shifting Borders of Intimacy in Sex Work. *Sociology : the Journal of the British Sociological Association*, 52(2), 384-399.
- Centre canadien de protection de l'enfance. (2021). *Alerte Cyberaide.ca : Multiplication alarmante des tactiques de sextorsion contre des ados*. Repéré à <https://www.protectchildren.ca/fr/zone-medias/communiqués/2021/multiplication-alarmante-tactiques-sextorsion>.

- Champagne, S. R. (2018, 15 mars). Sugar babies : Une zone ni grise ni rose, *Gazette des femmes*. Repéré à <https://www.gazettedesfemmes.ca/14276/sugar-babies-une-zone-ni-grise-ni-rose/>
- Chapkis, W. (1986). *Beauty secrets: women and the politics of appearance*. New York: South End Press.
- Chapkis, W. (1997). *Live sex acts: Women performing erotic labor*. New York: Routledge.
- Charmaz, K. (2006). *Constructing grounded theory*. Londres: Sage.
- Charmaz, K. (2017). The Power of Constructivist Grounded Theory for Critical Inquiry. *Qualitative Inquiry*, 23(1), 34-45.
- Charmaz, K. (2020). “With Constructivist Grounded Theory You Can’t Hide”: Social Justice Research and Critical Inquiry in the Public Sphere. *Qualitative Inquiry*, 26(2), 165-176.
- Charpentier, E. I. (2002). Un paradoxe de la théorie du contrat : l'opposition formalisme / consensualisme. *Les Cahiers de droit*, 43(2), 275-297.
- Chevrier, J. (2009). La spécification de la problématique. Dans B. Gauthier (Éd.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données* (5e éd., pp. 53-88). Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Cinema Vehicule Services et Peteski Productions. (2014). Dr. Phil (saison 13, épisode 44) *The Secret World of Sugar Babies: A Mother & Daughter Tell All*.
- Clement, E. A. (2006). *Love for Sale: Courting, Treating, and Prostitution in New York City, 1900–1945*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Collins, R. (1971). A Conflict Theory of Sexual Stratification. *Social Problems*, 19, 3-21.
- Comte, J. (2010). Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe. [Stigmatization of Sex Work and Worker Identity among Female Sex Workers]. *Déviance et Société*, 34(3), 425-446.
- Corbin, J. et Strauss, A. L. (2015 [1990]). *Basics of Qualitative Research* (4e éd.). Thousand Oaks: Sage.
- Cranford, C., Vosko, L. et Zukewich, N. (2003). The Gender of Precarious Employment in Canada. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 58(3), 454-482.
- Creswell, J. W. (2007). *Qualitative inquiry & research design. Choosing among five approaches*. Thousand Oaks: Sage.
- Daly, S. (2017). *Sugar Babies and Sugar Daddies: An Exploration of Sugar Dating on Canadian Campuses*. (Thèse de maîtrise), Carleton University, Ottawa.
- Davis, K. (1937). The Sociology of prostitution. *American Sociological Review*, 2(5), 744-755.
- Davis, K. (1966). Sexual Behavior. Dans R. K. Merton & R. A. Nisbet (Éds.), *Contemporary Social Problems* (2e éd., pp. 322-372). New York: Harcourt, Brace & World.
- Davis, K. (1992). The allure of the predatory woman in Fatal Attraction and other current American movies. *Journal of Popular Culture*, 26(3), 47-47.

- Dayan-Herzbrun, S. (1982). Production du sentiment amoureux et travail des femmes. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LXXII, 113-130.
- de Singly, F. (1984). Les manœuvres de séduction: une analyse des annonces matrimoniales. *Revue française de sociologie*, 25(4), 523-559.
- Déchaux, J.-H. (2005). L'argent entre germains adultes : ambivalence, déni et parades. *Enfances, Familles, Générations*, 2, 57-77.
- Deeks, L. E. (2013). A Website by Any Other Name? Sex, Sugar, and Section 230. *Women's Rights Law Reporter*, 34(4), 245-281.
- Deliovsky, K. (2008). Normative White Femininity: Race, Gender and the Politics of Beauty. *Atlantis*, 33(1), 49-59.
- Delphy, C. (2003). Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? *Nouvelles Questions Féministes*, 22(3), 47-71.
- Deschamps, C. (2011). Le sexe et l'argent : deux monstres sacrés? *Revue du MAUSS*, 37(1), 385-401.
- Dey, I. (1999). *Grounding grounded theory*. San Diego: Academic Press.
- Dijkstra, B. (1992 [1986]). *Les idoles de la perversité. Figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle* (J. Kamoun, Trad.). Paris: Seuil.
- Dodge, A. et Gilbert, M. (2016). His Feminist Facade: The Neoliberal Co-option of the Feminist Movement. *Seattle Journal for Social Justice*, 14(2), 333-365.
- Donovan, B. (2020). *American Gold Digger: Marriage, Money, and Law from the Ziegfeld Follies to Anna Nicole Smith*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Dottin-Orsini, M. (1993). *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*. Paris: Éditions Grasset & Fasquelle.
- Dottin-Orsini, M. et Grojnowski, D. (2017). *L'Imaginaire de la prostitution. De la Bohème à la Belle Époque*. Paris: Hermann.
- Dowling, C. (1982). *Le Complexe de Cendrillon : les femmes ont secrètement peur de leur indépendance*. Paris: Grasset.
- Downer, L. (2001). *Women of the Pleasure Quarters*. New York: Broadway Books.
- Durant, B. et Couch, J. (2019). 'It's just more, you know, natural': The perceptions of men who buy sex in an emerging street sex market. *Sexualities*, 22(3), 310-324.
- Dworkin, A. (1993). Prostitution and male supremacy. *Michigan Journal of Gender & Law*, 1(1), 1-12.
- Evans, D. et Abrahamse, W. (2009). Beyond rhetoric: the possibilities of and for 'sustainable lifestyles'. *Environmental Politics*, 18(4), 486.
- Faier, L. (2007). Filipina migrants in rural Japan and their professions of love. *American Ethnologist*, 34, 148-162.
- Fairclough, N. (1989). *Language and Power*. Essex: Addison Wesley Longman Ltd.
- Fairclough, N. (1992). *Discourse and social change*. Cambridge: Polity Press.
- Fairclough, N. (2010). Language and Ideology. Dans *Critical discourse analysis: The critical study of language* (2e éd., pp. 56-68). Londres et New York: Routledge.

- Falquet, J. (2006). Hommes en armes et femmes « de service » : tendances néolibérales dans l'évolution de la division sexuelle et internationale du travail. *Cahiers du Genre*, 40(1), 15-37.
- Federici, S. (1975). *Wages against housework*. London; Bristol: Power of Women Collective ; Falling Wall Press.
- Fondation Scelles. (2017). Sugar babies, sugar daddies... Une prostitution qui ne dit pas son nom. Repéré à <https://fondationscelles.org/fr/tribunes/204-sugar-babies-sugar-daddies-une-prostitution-qui-ne-dit-pas-son-nom>
- Fonrouge, G. (2018, 18 juillet). Summit gives an inside look at the dangerous world of 'Sugar Daddy' sites, *New York Post*. Repéré à <https://nypost.com/2018/07/18/summit-gives-an-inside-look-at-the-dangerous-world-of-sugar-daddy-sites/>
- Fontaine, L. (2014). *Le marché. Histoire et usages d'une conquête sociale*. Paris: Éditions Gallimard.
- Forstie, C. (2017). A new framing for an old sociology of intimacy. *Sociology Compass*, 11(4), e12467.
- Fossé-Poliak, C. (1984). La notion de prostitution. Une "définition préalable". *Déviance et Société*, 8(3), 251-266.
- Fox, D. et Moyser, M. (2018). *Femmes au Canada : rapport statistique fondé sur le sexe. Le bien-être économique des femmes au Canada*. Statistique Canada. Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-503-x/2015001/article/54930-fra.htm>.
- Frank, K. (1998). The Production of Identity and the Negotiation of Intimacy in a 'Gentleman's Club'. *Sexualities*, 1(2), 175-201.
- Friday, N. (1996). *The power of beauty*. New York: Harper Collins.
- Fulford, M. et Patterson, M. (2019). *Multiple jobholders in Canada*. Statistique Canada. Repéré à https://www150.statcan.gc.ca/n1/en/pub/71-222-x/71-222-x2019003-eng.pdf?st=san6_2Ye.
- Galarneau, D. (2010). *L'emploi temporaire en période de ralentissement*. Statistiques Canada. Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/75-001-x/2010111/pdf/11371-fra.pdf?st=iBKvwBd2>.
- Garcia, A. (2014). Relational Work in Economic Sociology: A Review and Extension. *Sociology Compass*, 8(6), 639-647.
- Gavey, N. (1992). Technologies and effects of heterosexual coercion. *Feminism & Psychology of Women Quarterly*, 2(3), 325-351.
- Gee, J. P. (2014). *How to do Discourse Analysis. A Toolkit* (2e éd.). Abingdon: Routledge.
- Gerassi, L. (2015). A Heated Debate: Theoretical Perspectives of Sexual Exploitation and Sex Work. *Journal of sociology and social welfare*, 42(4), 79-100.
- Gerodetti, N. et McNaught-Davis, M. (2017). Feminisation of success or successful femininities? Disentangling 'new femininities' under neoliberal conditions. *European Journal of Women's Studies*, 24(4), 351-365.

- Giddens, A. (1992). *The transformation of intimacy. Sexuality, love and eroticism in modern societies*. Palo Alto: Stanford University Press.
- Gil, F. (2008). La prostituée, une invention sociale. *Sociétés*, 99(1), 21-32.
- Gill, R. (2007). Postfeminist Media Culture: Elements of a Sensibility. *European Journal of Cultural Studies*, 10(2), 147-166.
- Gira Grant, M. (2014). *Playing the Whore. The Work of Sex Work*. Londres et New York: Verso.
- Girard, A. (1964). *Le choix du conjoint. Une enquête psycho-sociologique en France*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Glaser, B. G. et Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*. Hawthorne: Aldine.
- Glenn, E. N. (1992). From Servitude to Service Work: Historical Continuities in the Racial Division of Paid Reproductive Labor. *Signs*, 18(1), 1-43.
- Glenn, E. N. (2012). *Forced to care : coercion and caregiving in America*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press.
- Goffman, E. (1956). *The Presentation of self in everyday life*. Édimbourg: University of Edinburgh Social Sciences Research Centre.
- Goffman, E. (1967). *Interaction ritual : essays on face-to-face behavior*. Garden City: Doubleday.
- Graff, K., Murnen, S. K. et Smolak, L. (2012). Too Sexualized to be Taken Seriously? Perceptions of a Girl in Childlike vs. Sexualizing Clothing. *Sex Roles*, 66(11), 764-775.
- Gramsci, A. (1971). *Selections from the Prison Notebooks* (Q. Hoare & G. N. Smith, Trad.). New York: International Publishers.
- Green, A. I. (2008a). Erotic habitus : Toward a sociology of desire. *Theory and Society*, 37, 597-626.
- Green, A. I. (2008b). The Social Organization of Desire: The Sexual Fields Approach. *Sociological Theory*, 26(1), 25-50.
- Green, A. I. (2012). 'Erotic capital' and the power of desirability: Why 'honey money' is a bad collective strategy for remedying gender inequality. *Sexualities*, 16(1-2), 137-158.
- Green, A. I. (2014). *Sexual Fields: Toward a Sociology of Collective Sexual Life*. Chicago: University of Chicago Press.
- Green, D. A., Riddell, W. C. et St-Hilaire, F. (2017). Income Inequality in Canada. Driving Forces, Outcomes, and Policy. Dans *Income Inequality. The Canadian Story*. livre électronique: IRPP. Repéré à <https://irpp.org/research/income-inequality-the-canadian-story/>.
- Gregory, C. A. (2015 [1982]). *Gifts and Commodities* (2e éd.). Chicago: Hau Books.
- Griffin, S. (2003). *Le livre des courtisanes*. Paris: Albin Michel.
- Groes-Green, C. (2013). 'To put men in a bottle': Eroticism, kinship, female power, and transactional sex in Maputo, Mozambique. *American Ethnologist*, 40(1), 102-117.

- Groes-Green, C. (2016). Exploitation or appreciation? Intimate patronage and the moral grammar of sexual economic exchanges between young curtidoras and older European expat men in Maputo, Mozambique. *cadernos pagu*, 47.
- Gross, N. (2005). The Detraditionalization of Intimacy Reconsidered. *Sociological Theory*, 23(3), 286-311.
- Gunnarsson, L. et Strid, S. (2021). Chemistry or Service? Sugar Daddies' (Re)quest for Mutuality within the Confines of Commercial Exchange. *Journal of Sex Research*, 28.
- Gurung, R. A. R. et Chrouser, C. J. (2007). Predicting Objectification: Do Provocative Clothing and Observer Characteristics Matter? *Sex Roles*, 57(1), 91-99.
- Haag, P. S. (1992). In Search of "The Real Thing": Ideologies of Love, Modern Romance, and Women's Sexual Subjectivity in the United States, 1920-40. *Journal of the History of Sexuality*, 2(4), 547-577.
- Hakim, C. (2010). Erotic capital. *European Sociological Review*, 26(5), 499-518.
- Hakim, C. (2011). *Honey money. Why attractiveness is the key to success*. Londres: Penguin Books.
- Hall, S. (2011). The neo-liberal revolution. *Cultural Studies*, 25(6), 705-728.
- Hamermesh, D. (2011). *Beauty Pays : Why Attractive People are More Successful*. Princeton: Princeton University Press.
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575.
- Harding, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. Ithaca: Cornell University Press.
- Harding, S. (2004). A Socially Relevant Philosophy of Science? Resources from Standpoint Theory's Controversiality. *Hypatia*, 19(1), 25-47.
- Hardt, M. (1999). Affective Labor. *boundary 2*, 26(2), 89-100.
- Hardt, M. et Negri, A. (2000). *Empire*. Cambridge: Harvard University Press.
- Hardy, C., Harley, B. et Phillips, N. (2004). Discourse analysis and content analysis: Two solitudes. *Qualitative methods*, 2(1), 19-22.
- Hartsock, N. (1983). The Feminist standpoint. Developing the ground for a specifically feminist historical materialism. Dans S. Harding & M. Hintikka (Éds.), *Discovering reality. Feminist perspectives on epistemology, metaphysics, methodology and philosophy of science* (pp. 283-310). Dordrecht et Boston: D. Reidel Editor.
- Harvey, D. (2005). *Brief History of Neoliberalism*. Oxford: Oxford University Press.
- Hazleden, R. (2004). The pathology of love in contemporary relationship manuals. *The Sociological Review*, 52, 201-217.
- Henchoz, C. (2008). *Le couple, l'amour et l'argent. La construction conjugale des dimensions - économiques de la relation amoureuse*. Paris: L'Harmattan.
- Henchoz, C. (2009). Le trésor conjugal : analyse du couple par son argent. *Enfances, Familles, Générations*, (10), 0.

- Henchoz, C. (2014). La production quotidienne de l'amour en Suisse et au Québec : Compatibilités intimes. *Sociologie et sociétés*, 46(4), 17-36.
- Henwood, K. et Pidgeon, N. (2003). Grounded theory in psychological research. Dans P. M. Camic, J. E. Rhodes & L. Yardley (Éds.), *Qualitative research in psychology: Expanding perspectives in methodology and design* (pp. 131-155). Washington: American Psychological Association.
- Hesse-Biber, S. et Flowers, H. (2019). Using a Feminist Grounded Theory Approach in Mixed Methods Research. Dans A. Bryant & K. Charmaz (Éds.), *The SAGE Handbook of Current Developments in Grounded Theory* (pp. 497-516). Londres: SAGE Publications Ltd.
- Hill Collins, P. (1990). *Black Feminist Thought. Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. Boston: Unwin Hyman.
- Hirsch, A. J. (2014). Formalizing Gratuitous And Contractual Transfers: A Situational Theory. *Washington University Law Review*, 91(4), 797-865.
- Hobson, J. (2005). *Venus in the Dark: Blackness and Beauty in Popular Culture*. New York: Routledge.
- Hochschild, A. (1983). *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling*. Berkeley: University of California Press.
- Hochschild, A. (1994). The Commercial Spirit of Intimate Life and the Abduction of Feminism: Signs from Women's Advice Books. *Theory, Culture & Society*, 11(2), 1-24.
- Hofmann, S. (2010). Corporeal Entrepreneurialism and Neoliberal Agency in the Sex Trade at the US-Mexican Border. *Women's Studies Quarterly*, 38(3-4), 233-256.
- Hoigard, C. et Finstand, L. (1992). *Backstreets: Prostitution, money and love*. University Park: Pennsylvania University Press.
- Holmes, M. (2015). Men's Emotions: Heteromascularity, Emotional Reflexivity, and Intimate Relationships. *Men and Masculinities*, 18(2), 176-192.
- Illouz, E. (1997). *Consuming the romantic utopia. Love and the cultural contradictions of capitalism*. Berkeley - Los Angeles: University of California Press.
- Illouz, E. (2012). *Why love hurts*. Cambridge: Polity.
- Jamieson, L. (2011). Intimacy as a concept: Explaining social change in the context of globalisation or another form of ethnocentrism? *Sociological Research Online*, 16(4).
- Jenson, J. (1989). The Talents of Women, the Skills of Men. Dans S. Wood (Éd.), *The Transformation of Work?* Londres: Unwin Hyman.
- Jones, Z. et Hannem, S. (2018). Escort Clients' Sexual Scripts and Constructions of Intimacy in Commodified Sexual Relationships. *Symbolic Interaction*, 41(4), 488-512.
- Jordan, A. (2018). Masculinizing Care? Gender, Ethics of Care, and Fathers' Rights Groups. *Men and Masculinities*, 23(1), 20-41.

- Kalleberg, A. (2009). Precarious work, insecure workers: Employment relations in transition. *American Sociological Review*, 74(1), 1-22.
- Kalleberg, A. (2018). *Precarious Lives: Job Insecurity and Well-Being in Rich Democracies*. Cambridge: Polity.
- Korobov, N. et Thorne, A. (2009). The Negotiation of Compulsory Romance in Young Women Friends' Stories about Romantic Heterosexual Experiences. *Feminism and Psychology: An International Journal*, 19(1), 49.
- Krippendorff, K. (2004). *Content analysis: An introduction to its methodology* (2e éd.). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Kuhn, T. S. (1983). *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris: Flammarion.
- Labrie, V., Nguyen, M. et Posca, J. (2022). *Le revenu viable 2022 en période de crises multiples*. IRIS. Repéré à <https://iris-recherche.qc.ca/publications/le-revenu-viable-2022-en-periode-de-crises-multiples/#:~:text=En%202022%2C%20le%20revenu%20viable,m%C3%A9nages%20d%C3%A9pendants%20de%20l'automobile>.
- Lantz, H. R. (1982). Romantic Love in the Pre-Modern Period: A Sociological Commentary. *Journal of Social History*, 15(3), 349-370.
- Larrivée-Côté, M. (2017, 22 janvier). Les sites de «Sugar Daddies»: de la «prostitution déguisée» (interview), *Le Québec matin*. Repéré à <https://www.tvanouvelles.ca/2017/01/22/les-sites-de-sugar-daddies-de-la-prostitution-deguisee>
- Lavoie Mongrain, C. (2022). Doit-on toujours parler de prostitution? Remettre en question les allant-de-soi conceptuels avec la théorisation ancrée constructiviste et le point de vue situé. *Recherches Qualitatives*, 26, 115-129.
- Lawler, S. (2005a). Disgusted subjects: the making of middle-class identities. *The Sociological Review*, 53(3), 429-446.
- Lawler, S. (2005b). Introduction: Class, Culture and Identity. *Sociology*, 39(5), 797-806.
- Lazarus, J. (2021). L'argent des femmes. Quelques pistes de recherche. *Sensibilités*, 9(1), 60-71.
- Lemieux, T. (2008). L'évolution des inégalités dans les pays industrialisés : le point sur la situation. *L'Actualité économique*, 84(3), 241-262.
- Lemieux, T. et Riddell, W. C. (2017). Who are Canada's Top 1 Percent? Dans D. A. Green, W. C. Riddell & F. St-Hilaire (Éds.), *Income Inequality. The Canadian Story*. livre électronique: IRPP. Repéré à <https://irpp.org/research/income-inequality-the-canadian-story/>.
- Lever, J. et Dolnick, D. (2010). Call girls and street prostitutes: Selling Sex and Intimacy. Dans R. Weitzer (Éd.), *Sex for Sale: Prostitution, Pornography, and the Sex Industry* (2e éd., pp. 187-203). New York: Routledge.
- Lévy, F. et Lieber, M. (2009). La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris. *Revue française de sociologie*, 4(50), 719-746.
- Lombroso, C. et Ferrero, G. (1893 [1893]). *La Donna Delinquente*. Torino: L. Roux.

- Mac, J. et Smith, M. (2018). *Revolting Prostitutes: The Fight For Sex Workers' Rights*. Londres et New York: Verso.
- MacKinnon, C. A. (2014 [2009]). *Traite, prostitution, inégalité*. Mont-Royal: M Éditeur.
- Maîtresse Nikita et Schaffauser, T. (2007). *Fières d'être putes*. Paris: L'Altiplano.
- Marcotte, S. (2018, 21 juin). Sugar babies : du sucré, du salé... et de l'amer, *Elle Québec*. Repéré à <http://www.ellequebec.com/societe/amour-et-sexe/article/i-sugar-babies-i-du-sucre-du-sale-et-de-l-amer>
- Martin, J. L. et George, M. (2006). Theories of sexual stratification: Toward an analytics of the sexual field and a theory of sexual capital. *Sociological Theory*, 24(2), 107-132.
- Mason, M. (2010). Sample Size and Saturation in PhD Studies Using Qualitative Interviews. *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum: Qualitative Social Research*, 11(3).
- Mauss, M. (2007 [1925]). *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris: Presses universitaires de France.
- McClintock, E. A. (2014). Beauty and Status: The Illusion of Exchange in Partner Selection? *American Sociological Review*, 79(4), 575-604.
- McIntosh, M. (1978). Who needs prostitutes? The ideology of male sexual needs. Dans C. Smart & B. Smart (Éds.), *Women, Sexuality and Social Control* (pp. 53-64). Londres: Routledge et Kegan Paul.
- McQueen, S. (2018). *Widows*: New Regency Productions, See-Saw Films, Film4.
- McRobbie, A. (2009). *The aftermath of feminism : gender, culture and social change*. Los Angeles: Sage.
- Meley, C. (2021, 4 août). Inside The Sugar Baby School Of TikTok, *Refinery29*. Repéré à <https://www.refinery29.com/en-gb/2021/03/10342855/sugar-baby-tips-tiktok>
- Menon, E. K. (2006). *Evil by design: The creation and marketing of the femme fatale*. Champaign: University of Illinois Press.
- Mensah, M. N., Toupin, L. et Thiboutot, C. (Éds.). (2011). *Luttes XXX : inspirations du mouvement des travailleuses du sexe*. Montréal: Éditions du Remue-ménage.
- Merteuil, M. et Simonin, D. (2013, 25 février). Les travailleuses du sexe peuvent-elles penser leur émancipation ? Sur quelques effets excluants des discours abolitionnistes. *Contretemps*. Repéré à <https://www.contretemps.eu/les-travailleuses-du-sexe-peuvent-elles-penser-leur-emancipation-sur-quelques-effets-excluants-des-discours-abolitionnistes/>
- Miller, A. (2012). Sugar dating: A new take on an old issue. *Buffalo Journal of Gender, Law & Social Policy*, 20, 33-68.
- Milrod, C. et Weitzer, R. (2012). The Intimacy Prism: Emotion Management among the Clients of Escorts. *Men and Masculinities*, 15(5), 447-467.

- Morse, J., Stern, P. N., Corbin, J., Bowers, B. J., Charmaz, K. et Clarke, A. E. (2009). *Developing grounded theory : the second generation*. Abingdon: Left Coast Press.
- Motyl, J. (2013). Trading sex for college tuition: How sugar daddy “dating” sites may be sugarcoating prostitution. *Penn State Law Review*, 117(3), 927-957.
- Motz, T. (2014, 9 février). Sugar daddy website has coeds justifying prostitution, *New York Post*. Repéré à <https://nypost.com/2014/02/09/sugar-daddy-website-has-coeds-rationalizing-prostitution/>
- Moyser, M. (2017). *Les femmes et le travail rémunéré*. Statistique Canada. Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-503-x/2015001/article/14694-fra.htm>.
- Nagle, J. (1997). *Whores and other feminists*. New York: Routledge.
- Nath, S. (2021, 2 avril). Are ‘Sugar Daddy’ sites prone to sex trafficking? The big picture of Matt Gaetz's ‘ecstasy fueled sex’ rumors, *Meaww*. Repéré à <https://meaww.com/matt-gaetz-sugar-dating-sites-sex-trafficking-joel-greenberg-sex-with-minor>
- Nayar, K. I. (2017). Sweetening the deal: dating for compensation in the digital age. *Journal of Gender Studies*, 26(3), 335-346.
- Nippert-Eng, C. (1996). *Home and Work. Negotiating Boundaries Through Everyday Life*. Chicago: University of Chicago Press.
- O'Grady, L. (1992). Olympia's maid: Reclaiming black female subjectivity. *Afterimage*, 20(1), 14-37.
- Oakley, A. (1981). Interviewing Women: A Contradiction in Terms. Dans H. Roberts (Éd.), *Doing Feminist Research* (pp. 30-61). Londres: Routledge et Kagan Paul.
- Overall, C. (1992). What's wrong with prostitution? Evaluating Sex Work. *Signs*, 17(4), 705-724.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Palomeque Recio, R. (2021). Blurred lines: Technologies of heterosexual coercion in "sugar dating". *Feminism & Psychology*, 0(0), 1-18.
- Palomeque Recio, R. (2022). ‘I have bills to pay!’ Sugar dating in British higher education institutions. *Gender and Education*, 34(5), 545-560.
- Parent-Duchatelet, A. J. (1857). *De la prostitution dans la ville de paris*. Paris: J.-B. Baillière et fils.
- Pateman, C. (1988). *The Sexual Contract*. Oxford: Blackwell.
- Perron, L.-S. (2021, 6 juillet). La juge dénonce une « banalisation inquiétante de la prostitution », *La Presse*. Repéré à <https://www.lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/2021-07-06/acquittement-d-un-sugar-daddy/la-juge-denonce-une-banalisation-inquietante-de-la-prostitution.php>
- Pheterson, G. (2001 [1996]). *Le prisme de la prostitution*. Paris: L'Harmattan.
- Pheterson, G. (2015). Sex work. Dans A. Bolin & P. Whelehan (Éds.), *The International Encyclopedia of Human Sexuality* (pp. 1115-1354). Hoboken: Wiley-Blackwell.

- Phoenix, J. (1995). Prostitution: problematizing the definition. Dans M. Maynard & J. Purvis (Éds.), *(Hetero)Sexual Politics* (pp. 69-81). Londres: Taylor & Francis.
- Phoenix, J. (1999). *Making sense of prostitution*. Londres: Palgrave.
- Pillips, N. et Hardy, C. (2002). *Discourse Analysis. Investigating Processes of Social Construction*. Thousand Oaks: Sage.
- Poovey, M. (1984). *The proper lady and the woman writer : ideology as style in the works of Mary Wollstonecraft, Mary Shelley, and Jane Austen*. Chicago: University of Chicago Press.
- Priest, G. (1979). The Logic of Paradox. *Journal of Philosophical Logic*, 8(1), 219-241.
- Queen, C. (2010). Sex Radical Politics, Sex-Positive Feminist Thought, and Whore Stigma. Dans J. Nagle (Éd.), *Whores and Other Feminists* (pp. 125-135). New York: Routledge.
- Ralston, M. L. (2021). *Slut-shaming, whorephobia, and the unfinished sexual revolution*. Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Redman-MacLaren, M. et Mills, J. (2015). Transformational Grounded Theory: Theory, Voice, and Action. *International Journal of Qualitative Methods*, 14(3), 1-12.
- Reisigl, M. et Wodak, R. (2009). The Discourse-Historical Approach (DHA). Dans R. Wodak & M. Meyer (Éds.), *Methods of Critical Discourse Analysis* (2nd éd., pp. 103-137). London: Sage.
- Ricordeau, G. (2014). La globalisation du marché matrimonial vue des Philippines. Dans C. Broqua & C. Deschamps (Éds.), *L'échange économique-sexuel* (pp. 317-338). Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Ridgeway, C. L. (1997). Interaction and the conservation of gender inequality: Considering employment. *American Sociological Review*, 218-235.
- Ritchie, J., Lewis, J. et Elam, G. (2003). Designing and selecting samples. Dans J. Ritchie & J. Lewis (Éds.), *Qualitative research practice. A guide for social science students and researchers* (pp. 77-108). Thousand Oaks: Sage.
- Robert, C. et Toupin, L. (2018). *Travail invisible. Portraits d'une lutte féministe inachevée*. Montréal: Les éditions du remue-ménage.
- Robertson, L. G., Anderson, T. L., Hall, M. E. L. et Kim, C. L. (2019). Mothers and Mental Labor: A Phenomenological Focus Group Study of Family-Related Thinking Work. *Psychology of Women Quarterly*, 43(2), 184-200.
- Rose, R. (2016). *Les femmes et le marché du travail au Québec : portrait statistique*. Comité consultatif femmes en développement de la main-d'œuvre. Repéré à https://ccfemme.files.wordpress.com/2018/05/etude_femmes-et-marche-du-travail-au-quebec_mise-a-jour_2eme-edition_2016.pdf.
- Rosman, K. (2018, 15 octobre). A 'Sugar Date' Gone Sour, *New York Times*. Repéré à <https://www.nytimes.com/2018/10/15/style/sugar-dating-seeking-arrangement.html>
- Rossiaud, J. (2010). *Amours vénales : La prostitution en Occident XIIIe - XVIe siècle*. Orne: Flammarion.

- Roux, S. (2011). *No money, no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*. Paris: La Découverte.
- Rudrappa, S. (2015). *Discounted Life. The Price of global surrogacy in India*. New York et Londres: New York University Press.
- Sanders, T. (2005a). 'It's Just Acting': Sex Workers' Strategies for Capitalizing on Sexuality. *Gender, Work and Organization*, 12(4), 319-342.
- Sanders, T. (2005b). *Sex Work: A Risky Business*. Cullompton: Willian Publishing.
- Sanders, T. (2008a). Male Sexual Scripts: Intimacy, Sexuality and Pleasure in the Purchase of Commercial Sex. *Sociology*, 42(3), 400-417.
- Sanders, T. (2008b). *Paying for pleasure: Men who buy sex*. Londres: Routledge.
- Schilke, O. et Rossman, G. (2018). It's Only Wrong If It's Transactional: Moral Perceptions of Obfuscated Exchange. *American Sociological Review*, 10.1177/0003122418806284, 0003122418806284.
- Scott, L. (2005). *Fresh Lipstick: Redressing Fashion and Feminism*. New York: Palgrave.
- Scull, M. T. (2019). "It's Its Own Thing": A Typology of Interpersonal Sugar Relationship Scripts. *Sociological Perspectives*, 63(1), 0731121419875115.
- Scull, M. T. (2022). From Seeking Financialships to Satisfying Curiosity: Women's Motivations for Entering Sugar Relationships. *Sexuality & Culture*, 26(1), 222-248.
- Seery, A. (2014). Famille et travail : constats et propositions des jeunes féministes au Québec. *Enfances, Familles, Générations*, 21, 216-236.
- Seligman, E. (réal.)(2021). *Shiva Baby* [Film]: Dimbo Pictures, Irving Harvey, It Doesn't Suck Productions.
- Sharot, S. (2013). Wealth and/or Love : Class and Gender in the Cross-Class Romance Films of the Great Depression. *Journal of American Studies*, 47(1), 89-108.
- Skeggs, B. (1997). *Formations of class and gender : becoming respectable*. Londres: Sage.
- Skeggs, B. (2004). *Class, Self, Culture*. Londres: Routledge.
- Smith, D. E. (1990). *The conceptual practices of power : a feminist sociology of knowledge*. Toronto: University of Toronto Press.
- Sprague, J. (2005). *Feminist methodologies for critical researchers. Bridging differences*. Oxford: AltaMira Press.
- Staiger, J. (2010). Les Belles Dames sans Merci, Femmes Fatales, Vampires, Vamps, and Gold Diggers: The Transformation and Narrative Value of Aggressive Fallen Women. Dans V. Callahan (Éd.), *Reclaiming the Archive: Feminism and film history* (pp. 32-57). Détroit: Wayne State University Press.
- Stella. (2013). *Une affaire de langage : Parler du travail du sexe*. Repéré le 30 novembre 2021, à <https://chezstella.org/wp-content/uploads/2020/03/StellaFeuilletInformationLangage2013.pdf>
- Stigler, G. J. (1968). *The Organization of Industry*. Homewood: R.D. Irwin.

- Stoler, A. L. (1995). *Race and the Education of Desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*. Durham: Duke University Press.
- Stone, Z. (2017, 14 septembre). This Sugar Daddy Website Wants A Slice Of The \$5 Billion Subscription Box Market, *Forbes*. Repéré à <https://www.forbes.com/sites/zarastone/2017/09/14/this-sugar-daddy-website-wants-a-slice-of-the-5-billion-subscription-box-market/?sh=21c08713f9c6>
- Strauss, A. L. et Corbin, J. M. (1998). *Basics of qualitative research: Techniques and procedures for developing grounded theory*. Thousand Oaks, Londre et New Delhi: Sage Publications.
- Supiot, A. (1999). *Au-delà de l'emploi : Synthèse du rapport Supiot pour la commission Européenne*. Repéré le, à <https://www.medelnet.eu/images/stories/docs/rapport%20supiot.pdf>
- suprihmbé. (2016). pussy politics. Repéré à <https://medium.com/heauxthots/pussy-politics-ea032b7b1509>
- suprihmbé. (2018). Black and brown sex workers keep getting pushed to the margins. *Wear Your Voice*. Repéré à <https://www.wearyourvoicemag.com/black-brown-sex-workers/>
- Swader, C. S. et Vorobeva, I. D. (2015). Receiving Gifts for Sex in Moscow, Kyiv, and Minsk: A Compensated Dating Survey. *Sexuality & Culture*, 19(2), 321-348.
- Szczepanik, G., Ismé, C. et Grisé, É. (2014). *Portrait de l'industrie du sexe au Québec. Rapport sommaire*. Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle. Repéré à <http://www.lacles.org/wp/wp-content/uploads/Sommaire-portrait-final-CLES-2.pdf>.
- Tabet, P. (1987). Du don au tarif : les relations sexuelles impliquant une compensation. *Les Temps modernes*, 42, 1-53.
- Tabet, P. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel* (J. Contréras, Trad.). Paris: L'Harmattan.
- Tabet, P. (2014). Échange économico-sexuel et continuum. Dans C. Broqua & C. Deschamps (Éds.), *L'échange économico-sexuel*. Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Tempest, T. (2019). Relationship boundaries, abuse, and internalized whorephobia. *Sexual & Relationship Therapy*, 34(3), 335-338.
- Thomas, S. (2021, 16 janvier). 'Sugar dating' website sees increased activity in pandemic, Alberta university students among most members, *CTV News*. Repéré à <https://calgary.ctvnews.ca/sugar-dating-website-sees-increased-activity-in-pandemic-alberta-university-students-among-most-members-1.5269767>
- Toone, K. (2018). Come Back for Us: A Critical Reflection on the Shared History of Queers and Sex Workers and Our Need for Solidarity. *Hecate*, 44(1/2), 110-121.
- Toupin, L. (2006). Analyser autrement la « prostitution » et la « traite des femmes ». *Recherches féministes*, 19(1), 153-176.

- Toupin, L. (2016). Le salaire au travail ménager, 1972-1977 : retour sur un courant féministe évanoui. *Recherches féministes*, 29(1), 179-198.
- Tran, L. (2015). *Concubines in Court: Marriage and Monogamy in Twentieth-Century China*. Lanham: Rowman and Littlefield.
- Tremblay, M.-È. (2021). Sugar baby: du glam au drame, *Radio-Canada*. Repéré à <https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/2243/seeking-arrangement-sugar-baby-daddy-prostitution>
- Trivers, R. L. (1972). Parental investment and sexual selection. Dans B. Campbell (Éd.), *Sexual selection and the descent of man* (pp. 136-179). Chicago: Aldine.
- Van Der Veen, M. (2001). Rethinking Commodification and Prostitution: An Effort at Peacemaking in the Battles over Prostitution. *Rethinking Marxism*, 13(2), 30-51.
- Van Dijk, T. (1993). Principles of Critical Discourse Analysis. *Discourse and Society*, 4(2), 249-283.
- Verge, I. (2012, 14 septembre). Ces hommes qui veulent louer une fille sexy, *Le Journal de Québec*. Repéré à <https://www.journaldequebec.com/2012/09/15/ces-hommes-qui-veulent-louer-une-fille-sexy>
- Vosko, L. F. (2003). Gender Differentiation and the Standard/Non-Standard Employment Distinction in Canada: A Genealogy of Policy Interventions in Canada. Dans D. Juteau (Éd.), *Social Differentiation. Patterns and Processes* (pp. 25-80). Toronto et Montréal: University of Toronto Press et Presses de l'Université de Montréal.
- Waltonen, K. (2004). Dark Comedies and Dark Ladies. The New Femme Fatale. Dans R. Schubart & A. Gjelsvik (Éds.), *Femme Fatalities. Representations of strong women in the media* (pp. 127-143). Göteborg: Nordicom.
- Warhurst, C. et Nickson, D. (2001). *Looking Good, Sounding Right: Style Counselling in the New Economy*. Londres: The Industrial Society.
- Webley, P. et Wilson, R. (1989). Social Relationships and the Unacceptability of Money as a Gift. *Journal of Social Psychology*, 129(1), 85-91.
- Weitzer, R. (2005). Flawed Theory and Method in Studies of Prostitution. *Violence Against Women*, 11(7), 934-949.
- Weitzer, R. (2009). Sociology of Sex Work. *Annual Review of Sociology*, 35(1), 213-234.
- Wentzell, E. (2014). 'I help her, she helps me:' Mexican men performing masculinity through transactional sex. *Sexualities*, 17(7), 856-871.
- White, P. (2021, 8 avril). Sugar Baby Comedy In The Works At HBO From Emma Seligman & Adam McKay, *Deadline*. Repéré à <https://deadline.com/2021/04/sugar-baby-comedy-hbo-emma-seligman-adam-mckay-1234730188/>
- Whitlock, D. (2020, 14 septembre). Seeking Arrangement Issues Trademark Infringement Lawsuit Against Successful Match, *GDI*. Repéré à

<https://www.globaldatinginsights.com/news/seeking-arrangement-issues-trademark-infringement-lawsuit-against-successful-match/>

- Wilasinee, P. (2016). *Love and intimacy in online cross-cultural relationships : the power of imagination*. Londres: Palgrave Macmillan.
- Wilkes, K. (2015). Colluding with neo-liberalism: post-feminist subjectivities, whiteness and expressions of entitlement. *Feminist Review*, 110, 18-33.
- Wodak, R. et Meyer, M. (2009). *Methods of critical discourse analysis* (2e éd.). Londres: Sage.
- Wuest, J. (1995). Feminist Grounded Theory: An Exploration of the Congruency and Tensions between Two Traditions in Knowledge Discovery. *Qualitative Health Research*, 5(1), 125-137.
- Zelizer, V. A. (1996). Payments and Social Ties. *Sociological Forum*, 11(3), 481-496.
- Zelizer, V. A. (2000). The Purchase of Intimacy. *Law & Social Inquiry*, 25(3), 817-848.
- Zelizer, V. A. (2005). *The Purchase of Intimacy*. Princeton: Princeton University Press.
- Zelizer, V. A. (2012). How I became a relational economic sociologist and what does that mean? *Politics & Society*, 40(2), 145-141.
- Zwick, J. (2002). *My big fat Greek wedding*: Alliance Cinema, Gold Circle Films, HBO.